

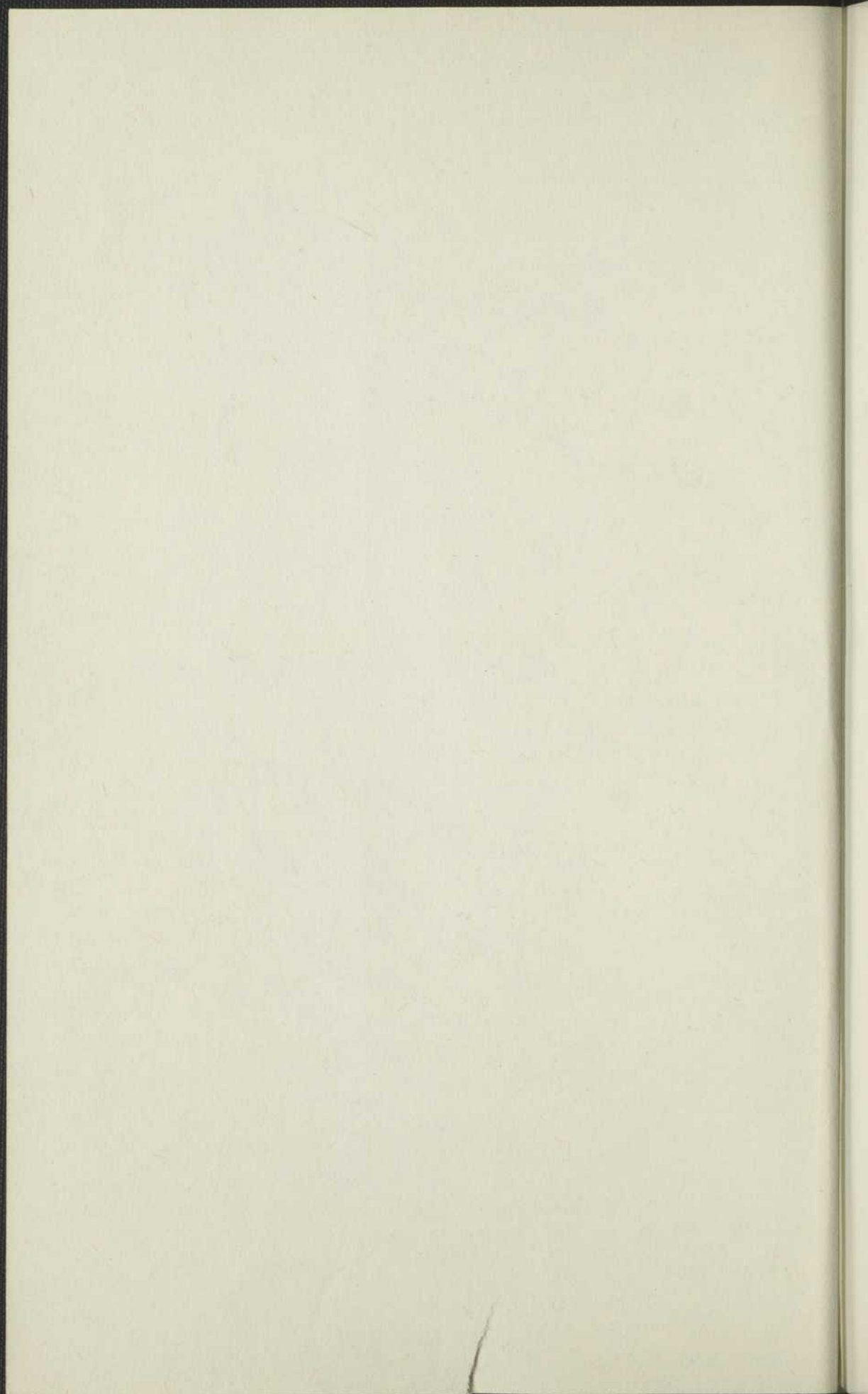
DONAT COSTE

L'ENFANT NOIR

roman



CHANTECLER



L'ENFANT NOIR

DONAT COSTE

L'ENFANT NOIR

roman



LES ÉDITIONS CHANTECLER

LTÉE

8125, SAINT-LAURENT - MONTRÉAL - 14

MCML

37297 JAN 06

L'ENTANT NOIR

1950

RECHERCHES
D'ARTHUR J. J. J.

PS
9505
08 E54

Tous droits réservés, Canada, 1950.

IMPRIMÉ AU CANADA

B. Q. R.
NO. 7926

LIVRET PREMIER

Le domaine

La route monte.

Il y a deux milles à peine, elle passait à Sainte-Exupérance que baigne la Chaudière; présentement elle serpente aux flancs d'un coteau qu'ont séparé des Alléghanys, les glaciers de la préhistoire.

Cet avortement géologique fut, jadis, au cours d'automne dorés, dans le temps où la voie ne ligaturait point l'horizon, le nœud d'idylles royales parmi les bêtes fauves qui suivaient les layons de l'immense érablière; les layons menant à cette gibbosité en rupture de montagne, là où la vie du ventre se trouvait plus ample et plus facile. Or il y a jolie lurette que la faune s'est repliée devant le déploiement de la liane de la route; aujourd'hui les frondaisons du coteau soulignent les traits d'un manoir élégant: c'est la résidence du millionnaire Gratien Pindus.

La truite la plus savoureuse de la région sud-ouest de Lévis a donné son nom à la Saumonée, rivière qui coule en contrebas du domaine. La Saumonée est née dans les roches et la bruyère des hauts plateaux; avant d'être le torrent qui fonce ou la cascade qui bondit, elle a été le ruisseau tendre qui filait un frêle cours; par ici, cependant elle adopte une importance de rivière authentique: au début du siècle, le premier propriétaire, Philippe Pindus, en a fait élargir le bassin.

Des fumées, d'aventure, traînent dans le ciel; en ces lieux, le vent peut apporter l'écho du sifflement

d'une locomotive; au minuscule dépôt de Pinrêche, le réseau ferroviaire canadien s'accorde une pause légère.

La Saumonée va s'abîmer dans la Chaudière.

★ ★ ★

Gratien Pindus

C'était le seigneur indisputé de ce coin du Canada. Son influence féodale tirant bien des ficelles aux réseaux insoupçonnés, des centaines et des centaines de familles lui devaient pain et gîte.

La région sur laquelle Gratien projetait son ombre était bonne canadienne. On y produisait beaucoup d'enfants. On n'y aurait seulement pas effleuré la pensée d'empêcher la famille, d'ailleurs c'eût été péché mortel et on ne voulait pas aller en enfer et on aimait ça, produire. Le presbytère était cossu, le village se gonflait et Gratien montait dans ces avenues prospères dont il savait bien que la largeur dépendait surtout de lui. S'il n'avait pas été là, qu'est-ce que l'on eût fait ? Qu'est-ce que l'on serait devenu, si de la Toussaint aux fêtes, pour donner une bourrée conséquente, de bons bras capables n'avaient pu s'orienter vers les contracteurs de Gratien Pindus ? ...

Les branches de l'arbre généalogique de Juliette de Lairy, sa femme, étaient lourdes de noblesse, elle possédait de l'élégance et de la beauté mais elle n'avait pas d'argent, cet argent qui arrondissait les angles de Gratien. Charles de Lairy, père de Juliette, grand juriste de Québec et procureur de Gratien n'avait jamais considéré comme une mésalliance l'union de sa fille à Pindus. Il disait que, aux États-Unis, les

industriels marient couramment leurs enfants à des couronnes; il disait qu'un tel mélange était juste et bienfaisant parce qu'il dissipait la menace incestueuse assombrissant les castes nobiliaires qui, se cramponnant aux traditions, réduisent le mariage à leur propre cercle; il disait cela, comme de juste, parce qu'il voulait dominer la voix de sa conscience qui lui reprochait d'avoir marié sa fille pour redorer son blason; étant grand juriste de Québec, Charles de Lairy était à même d'évoquer beaucoup d'excellentes raisons pour justifier son opinion que l'honneur était sauf et que Juliette ne s'était pas mésalliée.

Gratien aimait sa femme. Il l'aimait passionnément. Pour elle, rien que pour elle, il avait entamé des tas d'or; il en entamerait d'autres, jusqu'à leur consommation. C'était à son sujet, rien qu'au sujet de cette femme que le démon de la concupiscence tapi au carrefour de sa vie avait sauté sur les épaules de Gratien. Ce démon se distinguait en ce qu'il ne se contentait point de n'importe quelle proie; il ne frétillait à l'aise que dans une géhenne dont il n'y avait que Juliette à détenir la clé de la serrure de sûreté et Gratien n'étant jamais parvenu à se faire confier le Sésame des jouissances supra-terrestres, avait commencé par souffrir dans sa chair; maintenant cela s'aggravait et il souffrait dans son âme.

Gratien devait constater que son argent ne lui avait permis d'acheter que la surface de Juliette; l'intime lui en échapperait toujours. Le monde dirait que Gratien avait tout réussi sur terre. Lui, il saurait néanmoins que ce n'était pas le cas: il avait accusé une faillite totale sur le front de l'amour. Il lui avait été permis de tout séduire; sauf cela, sauf l'amour. Il était vrai qu'il avait réussi à paver de dollars son

approche à l'autel d'Éros mais il ne réussirait jamais à persuader Vénus de venir s'y immoler.

Il aurait dû se rendre compte qu'il ne ferait pas, avec tous ses millions, changer le cours de la logique : si un homme choisit les situations médiocres, l'ermitage ou le campement en marge de la société, le monde se retirera de lui ; s'il jette son dévolu sur la fortune ou sur la gloire, il devra limiter ses aspirations à l'orbe de ces deux astres ; s'il aime tant que cela coucher avec une femme, qu'il se procure une maison assez grande, que la reine du foyer y rayonne et que cela finisse comme dans les contes bien ordonnés : ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants. Ces lignes de démarcation, Gratien les ignorait. Elles étaient certes évidentes mais par trop subtiles. Sa politique avait toujours été de foncer résolument sur la vie.

Le destin lui avait fait cadeau de la fortune ; avec cela, il avait rejoint Juliette ; en sa compagnie, il avait eu dessein de quitter la plaine et de grimper cinq ou six soirs par mois sur les sommets de l'Olympe, aux lieux d'élection où l'esprit souffle un peu plus fort que la matière, là où il n'y a plus âme qui vive pour être témoin d'un bonheur jaloux. Or bien vite, il avait dû constater amèrement qu'il était seul à tenter l'ascension et que son tort avait été de penser que la fortune lui permettrait d'êtreindre n'importe quoi et de la manière qu'il voudrait. Il devait, de plus, reconnaître la malchance du chasseur qui court deux lièvres à la fois et le risque d'écartèlement du triomphateur qui a le pied droit dans le char de Vénus et le pied gauche dans le char du roi Midas.

Juliette de Lairy-Pindus

Elle était rarement satisfaite de ce que la vie lui tendait; elle abordait toujours les choses par le côté de l'ennui; longtemps, elle avait considéré la vie comme la continuation d'un moyen âge romanesque dont les chevaliers servants et les damoiseaux n'avaient fait que changer de noms, dont les pâles pucelles avaient seulement vieilli; durant toute son adolescence, elle avait été sous l'impression que la vie devrait être une période de calme enveloppée de la douce luminosité que diffuseraient des vitraux précieux.

À y bien réfléchir, qui est-ce qui lui aurait dit que la vie n'est jamais telle que les romanciers se sont à peu près toujours plu à la peindre... Qui est-ce qui l'aurait prévenue qu'inévitablement, pour toutes les filles trop jolies ou trop bien faites, se dresse un lit fatidique, bestial, un lit en forme de catafalque dans un coin de la chambre ardente des illusions mortes... Quel projecteur lui aurait désigné le vrai tracé de la réalité, le chemin aux ornières... Qui ? Il y avait ces deux plausibles tuteurs: les nobles parents de Lairy; les religieuses d'un pensionnat réputé de Québec.

Mais la famille, si elle savait de façon indubitable que la vie était une roturière du diable, considérerait l'âme de l'impubère Juliette comme un blason à champ d'azur; celui-là serait damné qui y appliquerait des besants crus au lieu d'une floriture fleurdelisée. De leur côté, les éducatrices ne mettaient pas en doute le caractère fangeux de l'existence mais elles n'ignoraient pas, non plus, que quand on joue avec de la boue on se salit; pour elles, au fond de leur bergerie tiède et immaculée, elles visaient à envelopper d'un réseau de blancheur, de pureté, les agnelles confiées

à leur garde; ne pas leur faire savoir, aux brebis, qu'il y avait du fumier et des loups, à l'extérieur, était le devoir primordial et sacré de la Règle; dans ce même ordre d'idées, lorsque pendant la classe, une élève levait la main pour signaler qu'elle avait besoin de changer d'atmosphère, sœur Marthe-Marie avait toujours un mot pour vanter la valeur des oraisons jaculatoires, pendant l'ablution secrète.

Les leçons que Juliette avait apprises sur l'existence péchaient par la base; maintenant rendue au faite de la trajectoire, elle oscillait, en proie au vertige car elle ne savait guère que la vie n'est pas tellement haute que les points d'appui en soient inaccessibles...

Vers sa vingt-cinquième année, l'aiguille de sa conception des comportements avait un peu mieux pointé dans la direction d'un pôle normal. Gratien était venu. Tous les hommes étaient pareils. *Gratien ou un autre*. Il entendait retirer l'intérêt de son placement, lui aussi. Mais le plus souvent possible, elle se déroba. La répulsion physique que lui inspirait son mari, elle l'avait camouflée d'un prétexte médical: sur ordonnance stricte du médecin, elle avait dû, récemment, quitter la chambre nuptiale et s'installer en une autre pièce; son médecin conseillait encore à Juliette des déplacements, des voyages; c'était, pour Juliette, un nouveau motif à ajouter à la méchanceté de la vie: « Une chance — disait-elle — qu'elle était mariée à un homme riche; si elle avait été pauvre, elle se serait passé des services d'un médecin attitré et aurait dû endurer comme toutes les femmes du commun. » Juliette ne parviendrait jamais à admettre qu'il y a des heureuses parmi les femmes du commun; elle ne voyait la réalité matrimoniale que sous figure

d'un pilori perpétuel. Or dans le conflit que soutenait Juliette pour la libre disposition de son corps, son médecin particulier était son meilleur allié.

Il aurait fallu que Gratien se rende à l'évidence : le seul feu qu'entretiendrait jamais Juliette serait la flamme haute et inviolable des Vestales.

Sa conversation était intéressante. Elle nageait impeccablement. Elle jouait du piano. Elle savait s'habiller. Elle était belle, grande et blonde.

* * *

Madeleine Chaloute

Son miroir lui montrait une jolie fille aux cheveux bruns et aux yeux bleus ; la bouche était un peu grande et le nez un peu retroussé mais cette bouche était garnie de dents saines et blanches qui mordaient fermement dans la pomme des vingt ans et ce retroussis jetait un charme sauvage et une ombre nécessaire à ce teint mat : contradiction indispensable du point obscur sur l'ensemble clair de la toile. Le miroir eût-il été une psyché où son image aurait pu se refléter de pied en cap que s'y fussent accusées des formes rondes et qui, si elles ne faisaient qu'émerger de l'adolescence, adoptaient déjà les courbures définitives du dessin que, toute sa vie durant, sa silhouette devait tracer.

Ses attaches, un peu fortes, publiaient l'histoire de la lignée terrienne de laquelle Madeleine était issue ; par contre sa peau était d'un grain aristocratique : Madeleine était belle et désirable ; or c'était juste si elle le savait, si elle cultivait cette beauté ; elle évoluait naturellement, avec la grâce modeste d'une violette de plein champ qui ne demande pour s'épanouir

que du soleil, de l'air, de l'eau et un peu de terre; parfois, elle regardait les pommades dont Juliette se servait, comme si elles eussent été une sorte de médecine. Madeleine en était à l'âge où l'on sait qu'à quarante ans l'on est vieux; quand on a recours à ces remèdes dans des petits pots de verre rose, c'est le signe infailible qu'on entre dans une autre phase de la vie, qu'on tombe dans le retour d'âge. Madeleine, à mi-chemin de cela, pouvait négliger les pommades de beauté; il n'y avait sur son corps, aucun scrupule d'artifice.

Orpheline, Madeleine avait été élevée par sa tante, madame Élise Marticotte qui l'avait envoyée à la petite école du rang et qui, durant trois ans l'avait placée pensionnaire chez les religieuses, les filles de Sainte-Croix qui sont responsables de l'enseignement au village de Sainte-Exupérance. Madeleine devait en sortir munie de son brevet supérieur, toute prête à affronter la vie et les moutards. Ayant terminé ses études complémentaires, elle attendait, en vacances chez sa tante, la décision du commissaire d'école lorsque madame Pindus, qui venait alors d'arriver à sa résidence, vit Madeleine et l'engagea à titre de fille de chambre.

Madeleine aimait bien son travail et travaillait pour Juliette Pindus avec cette même bonne humeur régulière qu'elle avait apportée au couvent. Point de passion en elle et point de paresse. Point de hauts et point de bas. Elle allait, en le vingtième siècle copiant inconsciemment le train de vie de son aïeule du dix-neuvième; celle-là n'avait jamais sauté de barrières excentriques pour le seul plaisir de relever ses jupes; d'un autre côté, l'ancêtre avait toujours pensé que la nuit était faite pour dormir et le jour pour travailler; elle avait tiré de sa vie une ligne droite allant du point

de sa naissance au point de sa mort. Madeleine était ainsi : sage et forte.

L'amour lui paraissait un beau sentiment ; un sentiment bien trop éthéré, bien trop délicat pour qu'il puisse jamais être associé au nom de Fabien Lalan-cette, le compagnon des jours de la parfaite innocence, le paysan qui aimait trop la terre pour faire dans son cœur une petite place au romantisme.

L'amour n'était pas dur. Il ne faisait pas mal. Une petite fille pouvait, sans craindre de s'y blesser, en rêver. Ce ne saurait être que des rêves polis, vapo-reux dont le parfum mélancolique comme celui d'une fleur séchée et fanée s'échappait d'entre les pages des romans douceâtres que de prudes demoiselles louaient au sous-bassement de l'église de la paroisse. L'amour était une fleur qui poussait dans les terrains de la légende. Cela servait encore de marque d'identification ; Cendrillon avait eu son petit soulier, afin qu'on la distingue : les héroïnes des histoires inoffensives étaient reconnaissables, elles, à leur grand amour.

C'était ainsi — à vingt ans — qu'elle pensait.

★ ★ ★

Gilles Gélos

Ce jardinier sénégalais, employé de Gratien Pin-dus, avait vu le jour à Ziguinchor, sur la Casamance.

Son enfance, son aventure toute neuve dans la vieille case natale, fut sans histoire, jusqu'au jour — il devait avoir environ quatorze ans — où la mal-chance le harponna. Ce fut alors qu'un moustique le piqua et que le paludisme se déclara. Sa mère avait pensé que de telles manifestations fébriles marquaient les débuts d'un mal incurable qui lui avait déjà enlevé plusieurs des siens. Madame Gélos était passablement

ignorante: en face des ravages que la plaie ne manquait pas d'exercer parmi ceux de son sang, elle jugea que le paludisme était un mal héréditaire; il ne fallait donc pas être surpris si la maladie, suivant des variations thermiques, s'attaquait à son rejeton. C'était une dame primaire comme l'Afrique, cette Afrique qui, trop souvent, ferme son cœur et son oreille aux représentations des progressistes européens. C'était une mystique qui avait dressé, dans son âme, au passé mystérieux du continent noir, un autel encombré d'amulettes. Elle ne pouvait pas sentir les Français, quels qu'ils fussent. Elle n'aurait pas fait soigner ses chats par les toubibs de Saint-Louis ou de Dakar.

La fois de la menace paludéenne, madame Gélos avait emmené son enfant en pleine brousse, hors de portée des antennes de la civilisation, en arrière des blancs, jusqu'à la paillote d'un ancien griot ouolof. Il faisait tout noir, là-dedans, mais dans cette obscurité le sorcier était un savant qui dédaignait le microscope. Il promena un fétiche guérisseur sur le bobo et psalmodia des incantations. La visiteuse l'aida beaucoup, parce qu'elle eut foi en lui et elle assura à Gilles que dès lors, il était guéri. Mais ce n'est pas tout: le sorcier lisait dans les destins et, s'ils sont aveugles, lui, était réputé clairvoyant. Madame Gélos le pria de tirer la bonne aventure au petit. Elle précisa que ce n'était point pour elle, mais rien que pour son garçon; elle n'avait guère besoin, dit-elle, de savoir de quoi serait composé son avenir; ça ne valait vraiment pas la peine; elle ne pensait pas qu'il lui restait un grand bout d'avenir... Pour Gilles, c'était différent: il avait encore toute sa vie à écrire au futur...

D'autres amulettes étaient entrées en jeu. Le spirite avait fait de ses bras, de grands gestes, comme

s'il eût halé du cable. Il *leur* parla, d'une voix gutturale, douce ou menaçante. Madame Gélos, avec Gilles devant elle, s'était recoquillée dans un angle de la hutte. Elle avait certes confiance au diseur de bonne aventure; cela ne l'empêchait pas de craindre les puissances qu'il évoquait. Les résultats de cette entrevue avec les esprits n'avaient pas été heureux: ce petit-là était né sous une mauvaise étoile, une étoile qui apportait la malchance. Le paludisme avait été la première manifestation de cette influence maléfique; maintenant que la porte était ouverte, ça ne s'arrêterait sûrement pas là. Madame Gélos avait très certainement été bien inspirée en venant, tout d'abord, à lui, le griot, pour qu'il neutralise les effets de cette première malchance. Mais quand le petit serait loin, par exemple, en dehors de la sphère d'influence du devin, alors, seuls les esprits savaient ce qui pouvait arriver ! À part ça, madame Gélos se trompait quand elle pensait que l'avenir de son fils valait la peine d'être commenté pour la raison qu'il serait plus étendu... Mais non, il n'y avait pas tellement de choses à dire de son avenir... Non, l'avenir du petit ne serait pas tellement étendu... La mère courba l'échine: son enfant était voué au mauvais œil et il n'y avait rien à faire puisque le sorcier l'avait dit. Gilles, sur le moment, ne pesa guère ces paroles inspirées; elles ne l'affectèrent pas outre mesure: déjà les ondes bienfaisantes du fétiche guérisseur pénétraient en lui et le soulagement qu'il commençait à éprouver brisait les échos de toute préoccupation.

Il ne souffrit, pas plus que cela, de la fièvre des marais. Il était bien pris pour son âge. À quelque temps de la prédiction, il n'eut aucune difficulté à s'engager chez un planteur d'arachides de Rufisque; il n'y

avait pas une semaine qu'il était là que le feu se déclarait, au milieu de la nuit et que Gilles Gélos, quasi nu, avait dû fuir, n'emportant sur lui que ses caleçons et sa malchance. Un peu plus loin, dans cette même ville, il trouva du travail chez un planteur; c'est là qu'un jour, les étais d'un hangar qui abritait les manœuvres s'étaient effondrés brusquement. C'était une armée de termites qui avaient rongé les madriers. Mais Gilles n'avait pas cherché à connaître la cause; l'effet avait été terrible. Quelques travailleurs avaient été blessés. Quelques-uns avaient eu les reins cassés. Gilles et son compagnon de labeur faisaient un somme, côte à côte; le copain, écrasé par la chute d'une lourde poutre, ne s'était plus jamais réveillé. L'air n'était pas respirable à Rufisque. À Dakar ? ... Peut-être ? ... Il travailla comme débardeur aux docks de la capitale; quelques jours après son engagement, un monte-charge se brisa répandant sur la tête des déchargeurs son contenu de fardeaux et la camarde, en trombe, avait encore une fois, frôlé Gilles Gélos.

Il réfléchit. L'authenticité des dires du griot, s'imposait intégralement. Il était né sous une mauvaise étoile et voyant bien que cela lui avait jeté un sort funeste, il avait alors songé de jouer au plus fin, de s'arranger pour changer le cours de sa destinée. « C'est sans doute parce que je suis de peu d'importance que la malchance ne manque pas la cible; je suis du menu fretin négligeable: moins il y en a, mieux ça fait; et le mauvais sort a presque raison de s'amuser à s'acharner dessus; peut-être hésiterait-il, si j'étais autre chose qu'un portefaix, peut-être y regarderait-il à deux fois avant de frapper. »

Il avait formé le dessein de se hisser par-dessus la masse du commun des mortels. Il avait appris à

aimer les livres. Il était entré dans une nouvelle tranche de vie. L'horticulture l'avait enthousiasmé, l'horticulture qui est une passion avec des fleurs aux teintes fascinantes et variées. Il avait fait son apprentissage de jardinier chez un résident français de la banlieue de Saint-Louis. Tout un bel été s'écoulait et voici que les palmes de la sérénité faisaient, sur sa tête, une ombre clémente. C'était évidemment trop beau pour que ça dure. Cette palmeraie s'était entr'ouverte subitement pour livrer passage à la foudre.

Monsieur le Résident avait été assassiné. Les soupçons s'étaient portés sur le nouvel engagé qui avait l'air sournois, qui ne fréquentait ni la mosquée ni l'église, sur le pauvre diable qui se dressait tout seul au centre d'une ronde de circonstances accablantes. Heureusement pour lui, comme ces épileptiques qui sentent venir la crise, Gilles avait, au préalable, été alerté par le souffle avertisseur de la malchance. Il s'était, juste à temps, dérobé au grappin de la gendarmerie. Il avait réussi à gagner le port, à prendre place à bord d'un caboteur qui mettait le cap sur Oran; de là un paquebot des Messageries Maritimes l'avait conduit à Toulon. En 1937 il avait connu Paris où il s'était engagé chez un fabricant d'automobiles, lequel, peu après l'installation du Sénégalais, avait fait banqueroute et s'était flambé la cervelle.

Sur ce, apprenant qu'on avait découvert le véritable auteur du meurtre qui avait été la cause directe de son exil, il eut dessein de se réhabiliter dans l'opinion publique il s'embarqua pour Alger. Il revit sa patrie. Mais à peine les horizons du Sénégal s'étaient-ils refermés sur lui qu'il avait vent de la mort de sa mère. Il ne demanda pas son reste. Le vague à l'âme,

il revint à Toulon et, au printemps 1939, prit du service dans les spahis.

En 1940, l'ombre de la croix gammée traçant sur la France le monogramme de la mort, Gilles Gélos avait passé à deux doigts d'être fait prisonnier et de finir la guerre au creux d'un stalag. Mais là, il avait été réellement chanceux; il lui avait été donné de déjouer les tentacules de la pieuvre nazie, de se glisser en zone non-occupée, de franchir les Pyrénées... Lisbonne l'avait accueilli; la chère Lisbonne qui adressa, aux réfugiés de cette ère-là, tant de messages d'espérance... Gilles Gélos trouvait cela bien calme ici, mais c'était encore l'Europe, la tourmente et la malchance étaient encore trop près... Il saisit l'occasion de faire, à titre de soutier auxiliaire, la traversée de l'Atlantique sur un navire portugais.

C'avait été New-York... Il y avait écourté son séjour, car il parlait abominablement anglais...

Outre-frontière, dans la province de Québec, il pourrait, en français, épeler chance... ou malchance...

★ ★ ★

Georges Michaud

Chauffeur doublé de majordome, il avait toujours éprouvé infiniment de plaisir à vivre jusque là, jusqu'à quarante-sept ans. Glabre, insolitement laid, presque chauve, sujet à des accès de rhumatisme, la neurasthénie n'avait jamais eu de prise sur lui et il lui arrivait de rire de choses passablement anodines et qui eussent, à d'autres quidams, fait hausser les épaules. Pourtant il savait être sérieux, quand c'était le temps. Il n'ignorait peut-être pas que la vie a toujours insisté pour avoir des créatures qui à la faculté de rire unis-

sente celle de pleurer; pas des êtres qui ne peuvent que pleurer ou bien que rire, mais qui composent, des deux sources, un cocktail bien dosé.

C'était l'homme de confiance, l'homme-gouffre en lequel Gratien Pindus avait enfoui bien des secrets de randonnées par chemins dérobés. Georges Michaud aurait pu lire dans l'âme de son patron comme dans un livre ouvert; par exemple, l'âme de la patronne lui serait toujours demeurée une page indéchiffrable. Si Georges Michaud et Gratien Pindus étaient d'un tempérament dont les penchants se rejoignaient à certains moments de leur existence, la route que suivait Juliette s'enfonçait en territoire interdit, vers de vagues horizons que certes ni Georges Michaud, ni les gars de son acabit ne parviendraient jamais à faire reculer.

L'association de Gratien Pindus et de Georges Michaud remontait à une vingtaine d'années. Elle avait pris naissance au Nouveau-Brunswick, à Dalhousie où le magnat québécois avait ses quartiers généraux; sur la Restigouche au nom de princesse indienne, Michaud avait été superviseur pour les chantiers de Pindus et il s'était révélé collaborateur précieux, étant doué d'un sixième sens extraordinaire, de ce flair insigne, que, pour la grosse majorité, les hommes ont perdu au cours des générations, lors de leurs déambulations, de plus en plus poussées, sur l'asphalte de la ville.

Il avait commencé, adolescent, à marcher sur les traces d'un de ses oncles, premier grand-maître, qui explorait les coupes boisées du canton Forsyth en Beauce, pour le compte d'un *jobber* anglais. Il s'agissait de deviner si telle coupe valait d'être exploitée, si, d'après la texture du sol, tel massif produisait des essences propices aux fins qu'on leur assignait et, approximati-

vement, à en fixer le rendement. Y avait-il, sillonnant ces parages, un cours d'eau qui permettrait de sortir les billes ? (De cette façon, le problème des communications serait plus facilement résolu, les opérations de charroi ou de drave, en grevant moins le budget, augureraient des profits plus substantiels.) Il fallait embrasser, d'un coup d'œil initial, de bons emplacements pour bâtir les camps. Il fallait prévoir les chemins à ouvrir, quelle importance aurait leur tracé, quelles marchandises ils transporteraient, quelle sorte d'armée forestière les emprunterait, pour marcher sus aux arbres farouches...

Georges Michaud, pour n'avoir point lu, dans des manuels scolaires, ces détails déterminants, s'était imprégné de la même atmosphère balsamique dont les rêts avaient captivé son oncle. Il ne fit pas violence aux secrets de la sylve. Cela lui vint tout naturellement. Cela monta en son être tout aussi insensiblement que les poussées des phénomènes de la puberté. Il ne faisait peut-être que se couronner du halo qui avait ceint le front de quelque ancêtre coureur de bois, par l'âme duquel avaient passé des sentiers sylvestres ou d'un vague aïeul normand dont l'existence besogneuse s'était étriquée sur un lopin de terre exigu, mais qui avait toujours aspiré aux espaces vierges d'un monde nouveau. D'où venait-elle, au juste cette science ? C'était indéfinissable. Des événements très rares, très beaux se sentent mais ne s'apprennent pas, se laissent éprouver sans se laisser détailler ; il en va de même pour la véritable poésie, pour l'amour vrai.

L'oncle était mort : le neveu avait ramassé le flambeau. Les jugements que Georges Michaud avait toujours portés sur les choses de la forêt contribuèrent largement à l'édification de la fortune de Gratien Pin-

us. Il avait été un temps où le poids des paroles de ce subalterne, plus que celles du chef, suffisaient à faire pencher du côté des millions le plateau de la balance. Cependant s'il connaissait le bois comme ses poches, il ne lui serait jamais venu l'idée d'en partir une industrie à son compte. Il savait qu'il ne ferait jamais rien de supérieur par lui-même. Rien que la pensée d'être à la tête d'une entreprise le faisait trembloter. Il avait la faiblesse ou la sagesse de considérer comme acquis le fait qu'il ne serait jamais astre mais toujours satellite.

Trop tôt les rhumatismes avaient détourné cet homme de sa carrière, l'avaient arraché à son bois. Gratien n'avait pu se résoudre à se séparer définitivement de celui qui avait été le témoin enthousiaste et l'acteur principal de la scène où avaient fulguré les feux de ses succès : il se l'était attaché à titre de chauffeur privé, car il s'entendait assez bien en mécanique.

La philosophie, sur la femme, de Georges Michaud était certainement à l'emporte-pièce, résolument brutale, peut-être logique.

Il était d'avis que l'amour était une complication fâcheuse, un grossissement inutile de la vie de tous les jours. La femme figurait un bijou commun qu'on aura toujours le grand tort de vouloir monter en épingle. On aura toujours attaché trop d'importance à la femme. Toujours on en aura fait l'élément indispensable d'une tragédie ou d'un drame. La femme était une nécessité impérieuse, c'est entendu. Une voiture aussi, dans bien des cas, était une nécessité impérieuse. Une maison pour y élire domicile était encore une nécessité impérieuse. Mais l'homme qui a voulu s'acheter une automobile n'a jamais bâti de roman avec ce désir, pas plus que la crise du logement, si aiguë soit-

elle, ne constituerait jamais le motif d'une insurrection tragique. Faut mettre les choses à leur place et la femme ne sera jamais qu'une femelle, disait-il. Lui, il se vantait de n'avoir jamais regardé une femme à travers le prisme de l'idéal. Chaque fois que la voix de son être s'était élevée pour réclamer une proie de chair, il s'était toujours arrangé pour la faire taire, la voix; il n'avait jamais mis de gants blancs pour saisir une ribaude au marché interlope.

À Dalhousie, Georges Michaud avait connu un homosexuel qui un jour, attablé devant le sérum de vérité d'un quarante onces, lui avait déclaré être *fou* d'un de ses compagnons de travail. C'était là, en somme, une autre de ces folies sincères. Georges Michaud comparait cette sincérité folle à celle qui unit les amants de l'un et de l'autre sexe. Il ne perdait jamais une occasion de rire et les deux sincérités le faisaient s'esclaffer — La sincérité est un mot sur lequel on peut jouer longtemps. — Lui, par exemple, quand il allait voir une femme, il était absolument sincère avec lui-même. Il n'y avait pas dans une telle démarche l'ombre d'une folie. C'était irrésistible, limpide et nu comme le jet de l'instinct brutal.

Ce geste, encore, était tellement instinctif, tellement naturel, qu'il n'aurait jamais pensé que l'action spontanée d'essaimer ainsi un peu de lui-même, risquât d'encombrer l'humanité d'un faix...

* * *

Fabien Lalancette

Il s'éveillait aux petites heures, aux heures du soleil levant, des abeilles et des cultivateurs qui ne veulent rien laisser couler, rien gaspiller du temps. fluide rarissime. Le regard inaugural qu'il jetait à

l'aube, filait sur une corde à linge qui partie de dessous la fenêtre de sa chambre, traversait la cour de la ferme paternelle et où à peu près tout le long de l'année, il y avait à sécher des piqués, des langes et des bavettes. Car Josias, le père de Fabien était encore bon homme et Mariette, sa mère, avait un giron dont l'ampleur appelait les ensemencements successifs. Puis, le jeune homme voyait les prés moutonner à l'horizon.

Le spectacle de cette cordée suivi de celui de ces champs monotones était significatif; l'ensemble formait une allégorie, un dessin prophétique, un moule où s'imprégnerait l'avenir de Fabien: il était destiné à être le continuateur de la Race en même temps qu'il serait l'un des gardiens de la Terre.

Il avait été au collège. Mais la magie du langage imprimé n'avait jamais fait que balayer d'un rayon fugitif quelques-uns de ses jours; d'ailleurs, l'embrasement de sa vie quotidienne suffisait à Fabien et il n'avait point besoin d'autre lumière. La poésie qui court le monde est un vent qui commence à s'élever dans les campagnes et Fabien savait que les citadins se trompaient lourdement lorsqu'ils enseignaient qu'elle était enfermée dans les livres; elle se trouvait plutôt dans la terre et les paysans la respiraient en grand secret, eux qui étaient au courant de l'existence de ce trésor, mais qui n'avaient guère le loisir de le déterminer. Certes, c'étaient eux les vrais poètes, même ceux qui s'enfargeaient dans leurs phrases, même ceux pour qui « hémistiche » et « hiatus » sont des grands mots mystérieux du petit Larousse des vieux pays.

Fabien, tout en étant de la nouvelle génération, plus instruite et aux visées plus larges, avait appris le même credo séculaire. Il croyait en outre, qu'il

n'y avait qu'une femme au monde qui lui aiderait à ramener à l'air libre le trésor de la poésie: c'était Madeleine Chaloute en laquelle se traçait le parallèle d'une connaissance à une certitude: elle aussi savait que le trésor se trouvait dans la terre; d'autre part, Fabien était certain que Madeleine fût la femme d'élection en laquelle se perpétuerait la Race.

Son père lui avait dit dernièrement: « Mon garçon, j'avais pensé que tu ferais un prêtre ou un avocat... Astheure que c'est rendu qu tu veux pas finir tes études, eh ben, finis-les pas. J'ai rien à limoner là-dessus. Tu dois être assez vieux pour savoir quel bord prendre. Le restant de l'argent que j'avais mis de côté pour payer ton cours, il est à la banque; ça servira pour t'acheter une terre quand tu te marieras... »

— Bien sûr, son père... avait répondu Fabien. Vous allez voir que vous allez le sortir votre argent et que ça ne prendra pas goût de tinette !

Le père se rappelait son jeune temps. Il avait été aussi enthousiaste que cela au temps où il courtisait la mère de ses enfants. Il souriait, quoiqu'il eût été de mise qu'il adoptât une mine amère de savoir que ce bel exemplaire des Lalancette n'irait pas jusqu'au bout de ses études et ne serait jamais un homme de robe. Or cette constatation le faisait sourciller: « Homme de robe un des Lalancette ! » Si Fabien s'était laissé envoûter par la magie des livres, s'il s'était écarté du droit sillon paysan, le père n'aurait pu, comme de juste, contrarier ce destin; le grand but qu'il avait visé en envoyant son fils au collège aurait été atteint; c'aurait été sublime d'avoir un clerc parmi les Lalancette. Oui mais... le père sentait bien que son nom ne se prêtait point aux enluminures de missel

et quand son aîné lui avait dit qu'il en avait assez appris au collège, le bonhomme n'avait pu retenir un soupir de soulagement.

« Les robes, c'était fait pour les femmes... » Puis, matois, il s'était lavé les mains : il avait fait son possible, envoyé Fabien au collège ; dépensé de l'argent en masse ; orienté son fils vers des sciences étrangères à la famille ; on n'avait rien à lui reprocher ; ce n'était tout de même pas sa faute, à lui, si son garçon était plutôt porté à semer qu'à récolter...

* * *

Madame Veuve Isaïe Marticotte

Elle avait eu trois enfants qui étaient morts en bas âge. Elle s'était inclinée devant la manifestation de la volonté divine et ces disparitions simultanées lui avaient inspiré des propos dignes de l'Écriture, des propos teintés de fatalisme mais marqués au coin d'une foi robuste, naïve et émouvante : « Le bon Dieu est venu les quérir, pour en faire des anges dans son Paradis où il y a encore ben de la place... C'est l'affaire des fleurs de se faire couper après avoir eu juste le temps de se mettre le nez dans le monde... Ça sent meilleur quand c'est ramassé plus jeune... Comme de juste, c'est pas toujours correct à notre point de vue, à nous autres, qu'on reste dans le jardin à regarder en l'air, rendu qu'après tout, c'est nous autres qu'on les a fait pousser, les fleurs... Mais quoi voulez-vous ? Le bon Dieu a ses raisons... »

Et peut-être se disant que le Seigneur avait de plus raisonné et décidé que cette jardinière remplacerait ces trois corolles, madame Marticotte, à travers le voile de ses larmes résignées, souriait déjà à l'espoir

d'un parterre à recommencer, lorsqu'un nouveau motif de résignation aux divins vœux lui était échu : le printemps de ces deuils, de cette acceptation et de cette résolution, Isaïe n'était pas revenu des chantiers ; un arbre, blessé à mort, s'était vengé en s'abattant sur son bourreau et en lui réduisant le haut du corps à l'état de charpie.

Voici qu'Élise Marticotte était restée toute seule devant la vie, toute seule, moins de trente-cinq ans, pas manchote et point rébarbative. La disparition d'Isaïe datait de six mois à peine, lorsqu'un veuf de Sainte-Exupérance avait fait, à la veuve fraîche, des propositions qu'elle n'avait pas considérées. Elle avait eu pour son dire qu'elle ne s'était pas prêtée mais bien donnée à Isaïe avec de grands serments ; c'était un don total, une consécration solennelle ; il n'y avait pas à revenir là-dessus ; certain qu'elle commettrait un parjure, un sacrilège, si elle allait se dédire, se reprendre, jurer fidélité une seconde fois.

De vieux villageois, branlant le chef, l'avaient carrément approuvée ; monsieur le curé avait même déclaré que c'était là une attitude très noble, une réserve très chrétienne. Mais le veuf n'avait guère versé dans cette mansuétude ; il accusait un vif penchant pour la veuve qui était, pour s'exprimer en la langue verte de Sainte-Exupérance *encore pleine de chien*. Cet homme lisait Voltaire, Karl Marx et il avait la réputation de lever le coude. La jeune veuve, continuant de lui dire non, cette résistance l'enragea et lui fit dire que ce n'était pas humain, pour une femme si avenante, de coucher avec le souvenir d'un défunt et d'infliger le supplice de Tantale à un joyeux vivant ; de plus l'approbation cléricale lui fournit l'occasion de porter une botte violente aux chefs de la religion

catholique romaine qui, paradoxalement, encourageaient les familles nombreuses.

Aujourd'hui, il y avait tout près de trente ans qu'Isaïe n'était plus. Le veuf, après avoir louvoyé vers ce havre et s'être rendu compte qu'il n'y mouillerait jamais, était allé jeter son ancre en d'autres eaux. Trente ans... Ces années avaient accordé au matelot voltairien, marxiste et frustré une revanche à retardement : le temps avait mis la hache dans le sex-appeal de madame veuve. Jamais plus un mâle ne tiendrait à jouer dans ces cheveux blancs et roides comme des *cordes de poches*, ne s'extasierait devant ce corps où pointaient les os, ne se sentirait soulevé au spectacle de ces jambes dont on aurait dit qu'elles étaient devenues des *cannes de quêteux*.

Il faut reconnaître que ce n'était pas parce qu'elle se faisait des soucis plus que de raison que ses cheveux étaient tout blancs ; la raison en était simplement que son soixantième anniversaire s'en venait vite de son côté et qu'elle se saugait la tête de plus en plus dans la farine blafarde du crépuscule. Et puis elle n'était pas si maigre, si menue, parce qu'elle se privait de manger ; elle faisait des repas convenables, mais elle n'avait jamais été bien grassouillette et elle disait en riant, que ce n'était pas à l'âge qu'elle avait, elle qui avait toujours été fluette, qu'elle était pour se mettre à engraisser.

Son rire fusait facilement. Sa voix était voilée, comme enrouée. Ses raisonnements, elle ne les puisait jamais ailleurs que dans son entourage immédiat. Il subsistait au coin de ses yeux bleus un petit feu doux, une étincelle discrète. C'était là ce qui restait du brasier magnifique en lequel, autrefois, avait chaviré le regard d'Isaïe. Il n'y avait pas bien longtemps, un dimanche

à l'issue de la grand-messe, madame veuve, d'une Alphonsine plantureuse, s'était attirée cette remarque dont un sourire déguisait mal la pointe d'envie :

— Je vous demande un peu, la mère, à quoi c'est qu'il pensait, le bon Dieu, quand il vous a donné des beaux yeux de même ? C'est du vrai gaspil, vous donner à vous, des si beaux yeux qui vous servent rien qu'à regarder la poussière des temps passés. Vous pensez pas que ça aurait eu ben plus d'allure si le bon Dieu me les avait donnés à moi, ces yeux-là ?

Elle avait rétorqué plaisamment, patiemment :

— Si tu dis pas ça en farces, ma 'Phonsine, si c'est ben ça que tu penses, laisse-moi te dire que t'es pas dedans une miette. Le bon Dieu est correct, lui. C'est peut-être le cas que je me sers de mes yeux rien que pour regarder le temps d'en premier, mais toi, je gage que tu t'en servirais pour regarder par-dessus la clôture, durant les jours qui sont à ras toi. À part de ça, je vas te dire, ma 'Phonsine, qu'une jeunesse prend ben plus de chance avec ses yeux, au jour d'aujourd'hui, que dans le bon vieux temps.

Elle était la plus proche voisine des Lalancette ; entre ceux-ci et le domaine des Pindus, se dressait son foyer rouge et bleu et trapu ; c'était le legs d'Isaïe Marticotte, un legs qui durerait aussi longtemps que le chêne et que la pierre des champs. Madame veuve, à ce sujet, ne faisait point de lyrisme ; elle disait :

— Les murs laissent pas rentrer le frette, en hiver, pas plus que la chaleur, en été. Donnez-moi-z-en des grands châteaux pour ma petite bécosse, icitte.

C'était là qu'elle se faisait blanchir la tête par la susdite farine ; ç'avait été là qu'elle avait élevé sa nièce Madeleine, la fille de sa sœur Clémentine ; ç'avait été là qu'elle avait, en même temps que le défunt Isaïe,

connu le bonheur, un bonheur d'autant plus beau qu'il avait été plus court.

Madame veuve travaillait chez les Pindus; elle s'occupait du lavage et du repassage; elle balayait et époussetait; elle donnait un coup de main à Vitaline.

Le jour, elle s'activait de la sorte, au domaine de la montée. Le soir, elle prenait la route qui descendait à sa solide maisonnette bicolore: elle y était accueillie par Prince qui était un fox et par Norée qui était un métis.

* * *

Norée Pelquier

Il fallait savoir que le métis avait quinze ans de moins que madame veuve; son apparence le rajeunissait encore; sa tête n'était pas cousue de fils argentés; ses yeux étaient du noir d'un fragment de charbon tout fraîchement cassé; la peau de son faciès avait conservé le brun racial de sa jeunesse; il était incroyablement souple et avançait par petits bonds; il ne prenait pas grand-place dans la vie.

Il avait débuté comme lumberjack. En ce temps-là, Isaïe Marticotte bûchait sur la Côte Nord lorsqu'il avait connu Norée, tout chow-boy; une amitié silencieuse n'avait pas tardé de se nouer entre les deux hommes. Un printemps, à la fermeture des chantiers, Isaïe et Norée se trouvaient à bord d'un convoi du Canadien-Pacifique, — le plus vieux vers Sainte-Exupérance et le plus jeune vers l'Ancienne Lorette. À la hauteur de Québec, le métis dit à son aîné:

— Chose, ça me tente de rester icitte, à Québec.

— Si j'étais que toi, — avait dit Isaïe — je débarquerais pas à la première station. Nous autres, on est bons pour s'écarter dans la grand-ville, comme y en

a qui s'écartent dans le bois, vois-tu ben. Pourquoi c'est faire que tu viendrais pas dans mon bout ? Y aurait de l'ouvrage pour toi. J'ai une bâtisse qu'est après se bâtir amont la côte du village. Si tu penses que ça ferait ton affaire, tu pourrais pensionner à la maison... Cet automne, on redescendrait ensemble sur la Côte Nord... Quoi c'est que t'en dis ?

— Je dis pas non.

Norée ne craignait pas le pic, la pelle, le labeur sous quelque forme que ce fût. Il avait facilement trouvé de l'ouvrage à la construction de la montée. Il avait chambre et pension chez Isaïe. Madame Marticotte n'avait pas trop pris de temps à s'habituer à la présence de ce sauvage, comme elle disait. Le principal était qu'il se mêlât de ses affaires. Il ne sacrait pas. Il ne disait jamais un mot plus haut que l'autre. Il était rendant de services. À la mort d'Isaïe, lorsque les gens de la Compagnie de bois de pulpe avaient à Sainte-Exupérance ramené la dépouille mortelle, Norée les accompagnait. Dans la journée qui suivit les funérailles, le métis, de sa démarche caractéristique sur ressorts bien huilés, était venu prendre congé de madame veuve ; alors, tournant sa casquette dans ses mains où se dévidait la terne lueur des ongles en deuil, regardant avec obstination la pointe de ses pieds tournés en dedans, il avait murmuré :

— Bon, ben, je remonte dans le bois.

Mais madame Élise ne put souffrir l'idée de ce nouveau départ. Le malheur allait-il donc continuer bien longtemps ? Elle n'avait jusqu'ici jamais protesté ; mais cette fois-là tout de même ça dépassait la mesure ! Elle s'était hérissée :

— Y a toujours des limites à se faire escouer par la malchance ! De quoi c'est que tu penses que je vas

devenir toute fine seule, icitte ? Quoi c'est qui t'empêcherait de rester ? La construction est presque-ment rachevée, c'est vrai. Mais l'ouvrage pour toi, c'est pas ça qui manque icitte dedans. Moi, comme de raison, je pourrai pas te payer de grosses gages, mais tu sais au moins que ton pain est une affaire garantie et qu'il te mouillera pas sur la tête.

C'était parfait ainsi. Le sang mêlé resterait. Il s'était montré adroit et indispensable. Quand la veuve avait reparlé de salaire, Norée avait eu un geste de refus et il avait dit :

— Sauf le respect que je vous dois, ma'ame Marticotte, si j'avais voulu faire des bonnes gages, je me serais rengagé dans les chantiers ; mais j'aime mieux rester icitte, à bardasser. Chow-boy, c'est mon métier. À partir d'astheure, inquiétez-vous pas de moi. Je me réchapperai ben.

Il s'était, en effet, toujours réchappé de première classe. C'était un catholique pratiquant qui faisait ses prières matin et soir ; il assistait, chaque dimanche, à une messe qui était toujours basse ; il n'aurait jamais assisté à une grand-messe ; il savait que le chant et l'orgue l'eussent distrait de la pensée de Dieu. Madame veuve lui donnait de temps en temps des sous pour la quête ; en outre, elle lui remettait cinq dollars une fois le printemps et cinq dollars une fois l'automne ; Norée enrichi de la sorte, sautillait allègrement jusqu'à la gare de Pinrêche. Depuis qu'il était chez madame Marticotte, il n'avait jamais dévié de cette ligne de conduite. Madame veuve avait déjà voulu savoir dans quel but étaient ces mystérieux déplacements saisonniers.

— Oh ... c'est un ami de moi que je descends voir à Lorette.

Et il retournait rendre visite à cet ami de lui, deux fois l'an, régulièrement. Le lendemain, de retour de ces absences périodiques, Norée ne manquait jamais d'aller se confesser au village. Qu'est-ce que ça voulait dire ? Le métis n'allait à confesse que ces deux fois-là par année ! Qu'est-ce que ce pouvait bien être que ce péché qui se reproduisait de la sorte ?

Or un jour, madame veuve avait compris ; ce n'était pas difficile à comprendre. Norée n'était pas marié. Et, parce qu'elle était humaine et qu'elle savait que les hommes, à l'instar de son pauvre Isaïe avaient des soupapes péremptoires qui de temps à autre, demandaient irrésistiblement à s'ouvrir, elle avait souri en elle-même ne parlant à personne de sa découverte.

Il aimait le travail par simple esprit de routine. Il prenait soin de la basse-cour qui se composait de quinze poules et d'un coq. Il voyait à la vache. Il s'occupait du bois de chauffage. Chaque mois, il faisait le plus gros du grand lavage. Il était encore menuisier, plombier, peintre. Madame Marticotte disait :

— Norée est à la main pas ordinaire ; on n'a jamais entendu parler d'un travaillant de même ; quand y a plus rien à faire, il s'invente de l'ouvrage.

Ce n'était pas surprenant. Ne fallait-il pas, de toute évidence, que se comblât la vacuité des jours qui s'écoulaient entre ses petits voyages au village des Hurons ?

★ ★ ★

Vitaline Giguère

Paysanne courtaude, le front bas, les cheveux raides, dont la ligne évoquait la denture d'un rustique démêloir d'étain, Vitaline avait un cœur de batracien et un subconscient de ruminant, au temps où adoles-

cente, elle s'était engagée chez les Pindus du siècle dernier.

Jadis, les Giguère du rang 9 avaient coutume de dire, qu'on ne tirerait jamais rien de bon de Vitaline, treizième et dernière enfant qui n'avait reçu que les restants de procréateurs fatigués. Emérentienne et Lucie, les deux antiques demoiselles Giguère, sœurs de Vitaline, s'étaient en dépit des ballottements de l'existence et de leurs vieux doigts noueux agrippées à la terre ancestrale du 9. Témoins des événements familiaux, elles percevaient encore l'écho des paroles du père : « Vitaline, elle est venue au monde, quand on se disait ben qu'il y avait plus rien à venir ; on pensait pourtant ben, ma vieille puis moi, qu'on avait tout dépensé nos vertus pour les autres. C'est certain que les sauvages se sont trompés d'adresse en nous emportant celle-là qui a pas l'air prime en fait de génie ; mais de quoi c'est que vous voulez... »

Or à la profonde surprise des Giguère et des prédictions fatalistes, une métamorphose s'était opérée. Madame Pindus, la mère de Gratien, ayant entrepris de dégrossir Vitaline et d'en faire une domestique acceptable, réussit au delà de toute espérance. La jeune paysanne s'était vite révélée d'excellente race ancillaire. Après quelques années où, cherchant sa voie, elle pourchassa la poussière des dessous de lits ou d'arrières de fauteuils, extirpa le jus des langes de monsieur Gratien, réduisit des montagnes de vaisselle, elle ceignit enfin le tablier qui devait faire le tour de son destin : elle serait cuisinière. Ce fut d'abord l'omelette au jambon du village qui fut retournée par Vitaline avec cet inimitable tour de poignet, avec ce doigté de cordon bleu authentique. Vint le ragoût de pattes. Le ragoût de pattes était un poème sur un

mode innové par les anciens Canadiens qui avaient enfoui leur recette dans le tréfonds de l'être de Vitaline. Et les cretons français ! Et les croquignoles au brandy ! Autant de points d'exclamation infiniment délectables !

Dans la salle à manger, à une porte des quartiers généraux de Vitaline, se dressait une verrière qui servait d'écrin à une galerie de fines porcelaines de Saxe et de Limoges, à des bibelots, à des bijoux de cristal, à des cascades hyalines où avait coulé l'âme d'artistes français, danois, belges, italiens ou chinois. Cette verrerie somptueuse — dont les item valaient plus que leur pesant d'or — avait été la plus grande passion de madame Pindus mère. Celle-ci, quelque temps avant sa mort, avait fait venir Vitaline à son chevet. « Ma fille, quand je n'y serai plus, tu verras à cette armoire ; je te la confie. Je ne puis te la léguer puisqu'elle appartient à mon fils de droit inaliénable. Gratien, comme tous les garçons, va être absorbé par bien d'autres problèmes qu'il considérera toujours plus importants que celui-là. Il ne pourra jamais comprendre que j'aie attaché un prix extraordinaire à cela... Mais toi Vitaline, si tu n'es pas intellectuelle, tu es du même sexe que moi et je pense que tu peux mieux te faire une idée... En tous cas, tu vas me promettre de considérer toutes ces choses comme la prunelle de tes yeux... aussi longtemps que tu seras à notre service... »

La cuisinière n'avait certainement pu être touchée par l'expression de ce sentiment délicat. Mais elle ne laissait pas que d'éprouver à l'endroit de sa patronne, de cet être supérieur qui l'avait tirée de la merde, une sorte de dévotion ; elle avait promis de monter la garde auprès du trésor. C'était passablement étrange qu'elle

avait toujours entouré ces objets de prix d'attentions particulières, comparables à la vénération que d'autres vouent à certaines idoles. Elle se tenait à côté les bras croisés, penchée, paraissant réfléchir. Pendant de longues minutes, s'ouvrait, à même le texte prosaïque de cette vie, une parenthèse inédite. Un bout d'aile s'évadait de ce bloc inesthétique, pour tendre à un coin de ciel. Mais c'était en vertu d'un bref accident qu'une étincelle s'allumait ainsi au sein de ce foyer mort; cela n'arrivait pas à rien faire flamber du tout.

Son physique était celui des gens qui regardent à leurs pieds et qui ont pris l'habitude de ne lever les yeux que pour voir quel temps il va faire. Elle avait le genre maritorne. Elle pesait dans les deux cents. Ses bras se gonflaient comme ceux d'un lutteur de foire et ses cuisses semblaient flasques comme des fesses de cochon saigné. Elle était velue de partout. Une mèche de cheveux cendreaux balayait son front ridé. Depuis quelques années, elle avait tendance à boudier dans un coin, à grogner et à marmonner quand personne ne pouvait recueillir ses protestations. Pas grand-chose réussissait à la contenter. Au filet de sa hargne, il n'y avait guère que le patron et que madame veuve pour lesquels manquaient des mailles. Et puis, il était évident qu'elle n'aimait Dieu que certains dimanches de l'année et, distraitement par-dessus le marché. À ces exceptions près, pas âme qui vive ne trouvait grâce à ses yeux; pas même Juliette de Lairy Pindus.

Vitaline haïssait la patronne en sourdine. La domestique était arrivée chez Gratien bien avant Juliette et cette priorité faisait qu'elle la traitait, inpetto, de pincée et de parvenue. La grande dame ne

tentait rien pour atténuer cette antipathie. Elle considérait avec dédain les casseroles d'où s'échappait le fumet de l'orgueil de Vitaline. Elle avait déclaré qu'en aucun temps, elle ne mangerait de viscères. Gratien pouvait aimer cela, elle ne l'empêchait pas d'en manger cependant on ne pouvait lui demander de partager les goûts de son mari. Juliette appelait viscères : le cœur farci, le foie gras terrine à la mode Rollon, la cervelle au beurre noir, la langue en gelée aspic, les rognons sautés aux champignons, la tête en fromage juté madère et cætera. Juliette ne commentait pas la piètre estime en laquelle elle tenait ces chefs-d'œuvre culinaires ; elle n'en voulait pas, c'était court et simple ; des explications, si on en voulait, il fallait aller en demander aux autorités en diététique. Elle avait froidement donné à Vitaline ces spécifications : « Vous me servirez une viande braisée, — un chateaubriand si vous préférez — trois, quatre légumes (en salade surtout) ; pour le lunch, ce sera du lait et quelques fruits absolument crus ; vos crèmes et vos croissants, je ne nie pas qu'ils soient exquis, mais je ne suis pas pour commencer à rééduquer mon estomac. »

Et c'était Gratien qui avait reçu l'épanchement de la bile de la vieille fille : « Elle serait la reine d'Angleterre, m'sieur, que ça y donnerait pas le droit de cracher sur le bon manger... C'est-y à cause que ça met « de » en avant de son nom, que ça peut se permettre n'importe quoi... Peuh !... C'est une parvenue que la moitié en est de trop ; c'est ça que j'ai toujours pensé m'sieur : y a rien que cette sorte de bétail-là qui peut critiquer la cuisine comme que votre défunte mère m'a montrée à faire et qu'on trouve ben bonne nous autres... » « Vitaline ! Veux-tu bien te taire ! » avait intimé Gratien. « Correct, d'abord, je

m'en vas me fermer... » Mais Vitaline, quelque peu rassérénée par cette explosion, savait fort bien qu'elle n'avait rien à craindre.

Juliette avait surgi, sur les talons de la cuisinière. « Qu'est-ce qu'elle raconte encore, celle-là ? » Gratien, qui adulait son ventre, avait continué de farder la vérité. « Oh... Elle était en train de me demander si j'avais vu Georges Michaud; elle aurait un service à lui demander. Sais-tu où il se trouve dans le moment, toi ?... » Mais Juliette n'avait pas été dupe. Dérobée par une porte voisine, elle avait pu capter l'opinion que Vitaline avait d'elle. Pourtant, elle avait tenu à ne souffler mot à son mari de ce qu'elle avait surpris. « Tu ne trouves pas, Gratien, que cette Vitaline fait montre d'un caractère un peu trop acariâtre... Ne penses-tu pas qu'une jeune personne de dispositions un peu plus agréables et qui posséderait quelques rudiments de la diététique, ferait mieux dans notre cuisine ? » Gratien avait bondi. « Ma femme ! C'est toi qui me propose de congédier Vitaline ! Es-tu sérieuse ? Elle fait quasiment partie de mon patrimoine ! Et puis... faut essayer de passer l'éponge sur ses sautes d'humeur... Son âge, tu sais, plaide en sa faveur... »

Juliette avait haussé les épaules. Vitaline, absoute par Gratien, avait continué d'en vouloir à cette de Lairy qui faisait la moue devant ses pièces raffinées. Elle en voulait à Madeleine Chaloute, parce qu'elle était jeune. Elle en voulait à Gilles Gélos et à son physique harmonieux. Elle en voulait à Georges Michaud, de ce qu'il prenait la vie en riant. Elle en voulait à tout le monde qui souriait ou qui chantait. Elle s'en voulait à elle-même : elle n'avait point pris la bonne route ; elle avait gâché sa vie ; elle s'était tou-

jours contenue en refoulant les élans de son être de jeune fille.

Au temps de sa lourde floraison, Vitaline, pourtant aurait été assez robuste pour empoigner l'amour, pour le presser sur son sein, pour le garder longtemps, mais elle s'était toujours plu à rabrouer son corps. Ce sont là des insultes que la nature a de la misère à pardonner. Aujourd'hui la nature rattrapait Vitaline sur les derniers milles. Aujourd'hui il n'était plus temps pour elle de se reprendre.

Aujourd'hui sur le fond de la vie de Vitaline Giguère, se détachaient ces deux mots désespérés qui sont incrustés à même les portes de l'enfer :

Trop tard.

★ ★ ★

DEUXIÈME LIVRET

Un dôme feuillu tamisait, à ce point du verger, les rayons de la lune de dix heures; cette clarté capricieuse titillait le torse de Gilles Gélos qui allait posément, sûrement, car tous ses sens n'avaient pas besoin du grand jour: ils pressentaient chaque pouce du sentier que foulaient ses pieds nus. Un mince cache-sexe lui tenait lieu de caleçon. Sur son épaule, reposaient une serviette et un kimono dont les houppes terminant le cordon sautillaient derrière lui, sur l'herbe, petites souris des bois qui s'attardaient à son ombre. Il sifflotait un air guilleret, trémoussé, un air qu'il avait retenu d'un music-hall de Marseille et qui était un parallèle tiré entre le jazz et le houla-houla. Bientôt le sentier qu'il suivait fut coupé par un bouleau dont les racines allaient s'abreuver au fond de la Saumonée. Dans la mousse qui faisait un nid à cet arbre, le Sénégalais laissa choir son kimono et sa serviette, il s'approcha mieux de la berge, tâta l'eau du bout de son pied et dans un large sourire, montra toutes ses dents à la pleine lune.

— L'eau est bonne.

Il s'engagea sur le petit quai de pilotis qu'entourait le long bruit de déglutition de la rivière. Étant parvenu au bout de la jetée, il plongea. Après quelques instants, au bord d'un des derniers cercles concentriques burinés par sa chute, il émergea et une détente féline le rendit bellement horizontal. Son crawl était digne de le faire figurer aux jeux olympiques. Pas beaucoup de personnes ne l'avaient vu nager.

Il gardait cela pour lui seul. Cette connaissance de la nage, il l'enfouissait soigneusement en sa conscience, comme d'autres enfoncez quelque tare individuelle au fond d'une région inexplorée d'eux-mêmes. Il y avait longtemps qu'il avait pris la résolution de ne révéler au public, au public blanc, que le moins possible de sa peau, de sa peau noire. Au Sénégal, il pouvait toujours se baigner dans le fleuve côtier et natal, ou un peu plus tard, dans la Méditerranée; c'était là des eaux qui appartenaient à l'Afrique et c'était tout plein normal que des noirs la considèrent comme leur propriété et s'y baignent. Mais les blancs auraient beau dire et beau faire, apporter leur message d'égalité, de fraternité, Gilles Gélos aurait toujours profond scrupule à se produire sur les plages extra-africaines. Le Harlem de New-York — il l'avait entendu dire — figurait un havre propice, mais il se trouvait perdu dans les brumes des souhaits stériles; le Sénégal ? Mon Dieu ! Le Sénégal était bien plus loin encore; c'était pourtant une réalité revêtue de tout le charme concret du souvenir, mais sa patrie était délimitée par les bornes maudites de la guigne.

Il n'y avait pas à son oreille, chanson plus belle que la chanson de l'eau. Au Canada, il y a tant d'eau que ce qui, en d'autres pays, demeure un simple chant, prend ici les proportions d'un chœur. Gilles Gélos n'avait pu s'empêcher d'être séduit par ces vastes attirances aquatiques. Comme la Saumonée accordait, tout près de sa vie, son petit air lancinant, comme il n'avait qu'à se pencher pour l'entendre clapoter ses notes, il se portait volontiers au rendez-vous qu'elle lui fixait; mais il attendait pour cela la tombée de la nuit et il était d'autant plus satisfait que la nuit était à son plus sombre.

Le long de ses premières années, il avait eu la Casamance sous les yeux car la maisonnette de sa naissance était située à l'estuaire du fleuve. Avant d'apprendre l'alphabet il avait appris à piquer une tête. Bébé, il titubait encore sur des petons aux cartillages irrésolus qu'il pouvait déjà faire la planche. Plus tard, à Saint-Louis, il jouait sur le quai, lorsque, voulant attraper sa balle pour l'empêcher de tomber à l'eau, il avait mis le pied sur des entrailles visqueuses et, entraîné par son élan, avait glissé pour tomber dans l'onde sale. Ç'aurait été un jeu pour lui de revenir à la surface, mais, s'étant assommé sur la traverse d'un appontement, il coulait et les murènes s'en régalaient à l'avance, quand un débardeur avait plongé. Gilles avait perdu du sang et bu un bon coup. Un peu d'eau avait dû entrer dans son corps par l'entaille qu'il s'était faite au front; comme quoi l'on pouvait dire, sans exagération, que Gilles Gélos avait ça dans le sang.

Ce soir-là, pendant une bonne demi-heure, le Sénégalais laissa la Saumonée le prendre. Puis, ruisse-lant, se sentant plus léger, parce que la fatigue du jour torride s'exprimait de lui en même temps que des gouttelettes lui léchaient la peau, il regagna le petit quai. Sur la berge, il s'accroupit puis se redressa, alternativement; il fit quelques sauts tout en projetant ses bras au-dessus de sa tête, comme s'il avait voulu toucher un plafond à une douzaine de pieds du sol; encore une minute de shadow-boxing, presque une autre de vigoureuses frictions avec la serviette et Gilles Gélos s'étendit sur la mousse qui était douce et sèche.

Il se sentait en forme. Il avait été bien toute la journée et toute la semaine et depuis le mois de mai; c'est alors que, venant de la grand-ville (où il n'avait

pas été bien parce qu'il y avait trop de monde), il s'était engagé à titre de jardinier pour Gratien Pindus. Tout à coup, il se mit à réfléchir à haute voix :

— Depuis tantôt trois mois que je suis ici, pas la moindre offensive de la malchance. Je crois que je suis tellement caché par les arbres qu'elle ne me trouvera plus et, loin d'elle, je puis m'en foutre... Oui, parlez-moi d'un trou profond à la campagne, le plus près possible des plantes ; c'est bien ce qu'on peut trouver de meilleur dans le monde, c'est bien le meilleur refuge. Moi, j'aurais dû rester à Ziguinchor, à deux pas de la forêt. Je n'ai pas compris assez vite que, plus on se rapprochait de la ville, plus on était facilement rejoint par la déveine. Maintenant je le vois bien : c'est dans des endroits comme ici qu'il faut venir, si on veut se faire laisser la paix par n'importe quoi et n'importe qui.

Le site lui forgeait une âme nouvelle et il pouvait badiner, songeant qu'il était en train de jouer un bon tour à la guigne puisqu'elle ne reconnaissait plus sa proie. Son travail, promenade sans cahots, avançait en des jours faciles. L'air était merveilleux comme un conte arabe. Les fleurs s'arrimaient comme des poésies persanes. Et donc, la symphonie iroquoise de la Saumonée ! Avant de pousser plus loin ses rêves pour ce soir-là, avant de passer au rêve principal : celui qui idéalisait la femme, Gilles Gélos se disant qu'il serait malsain de s'endormir sur la terre nue, se releva, jeta son kimono sur ses épaules et, sifflotant, prit pied dans le sentier.

Rêver à la femme... Eh oui... C'était bien là, le rêve principal... Au temps des palmiers, des arachides et du sorgho de son enfance, un missionnaire broussard lui avait dit :

— Ne va jamais oublier cela, mon petit ; un payen, c'est un être méprisable qui fait des péchés tous les jours, tout naturellement. C'est terrible d'être payen, d'être une créature recoquillée sur le dernier échelon de l'échelle sociale.

Dans la case, il y avait, pendu au mur, un crucifix faisant bon ménage avec divers gris-gris ; on saluait le missionnaire catholique tout en faisant des courbettes devant le griot ; la mère qui, par exception, ne fuyait pas ce Père Blanc, — celui-ci parlait, avec l'accent, la langue du pays abhorré mais, étant homme de Dieu, il avait perdu sa nationalité — elle hochait la tête et approuvait d'une étrange voix aiguë :

— Oui, oui, c'est bien ça, mon Gillot, recoquillé sur l'échelon du bas de l'échelle sociale, qu'il est, le payen : sept degrés plus bas que le cochon.

Cependant ni le prêtre ni madame Gélos n'avaient cru devoir expliquer à l'enfant ce que c'était que cette engeance qu'il fallait bien se garder de devenir. À l'instar de trop d'institutions sociales, le prêtre et la négresse avaient négligé de relater ce qui a trait à la consistance, à la formation du payen pour en étaler la destination, l'échouement. Mais la vie se charge toujours de remplir de tels raisonnements tronqués. L'adolescence avait appris à Gilles Gélos qu'un assassin, ce n'est pas un payen : la hantise du crime ne revient pas — sauf anomalie — ; la passion de l'individu qui tue son semblable est généralement assouvie pour longtemps et, règle établie, on ne tue pas à tour de bras pour le plaisir de tuer. Ce n'étaient guère les possédés — à tout autre péché capital qu'ils appartenissent — qui pouvaient, à certaines époques de leur existence, avoir quelque retour sur eux-mêmes, revenir à Dieu. Le vrai payen c'était bien le luxurieux

qui recommence tout le temps, qui aime son péché plus que tout, qui fait ses dévotions devant un dieu ou une déesse de chair et pour lequel ou laquelle il n'est point de culte meilleur.

Il était arrivé à Gilles Gélos de buter dans l'ombre des parvis du temple mais il n'était pas encore parvenu au saint des saints.

* * *

Le rond-point, rendez-vous des allées du jardin, était décoré d'une centaine de plants qui portaient des fleurs de pourpre et dont les palmes charnues et larges étaient d'un vert équatorial. Vers trois heures de l'après-midi, le jardinier gagna ce rond-point, s'arrêta, s'accroupit en tailleur, eut un sourire de satisfaction : ces cannas ne lui donnaient pas trop de mal. Il établissait un parallèle entre son métier d'horticulteur et une vocation : les prêtres avaient eux, charge des âmes des hommes et lui, il s'occupait des âmes du sol. Il aurait été infiniment malheureux si les cannas n'avaient pas répondu à ses soins et cela, cette déchéance, l'aurait atteint personnellement. Il trouvait qu'ils lui ressemblaient : c'étaient des exilés comme lui-même qui était un transplanté. Il avait appris à aimer ces aristocrates pourpres à Thiès, dans le jardin d'une dame opulente. Ces plantes traînaient des souvenirs. Elles avaient une vie à elles qui n'était pas seulement une vie végétale. Il les contemplait pensivement, presque amoureuxment. À son point de vue surtout parce que la graine en venait de son pays — c'étaient les plus belles des fleurs.

Le soleil de juin tombait sans discrétion sur Gilles Gélos. Il avait le torse nu. Il paraissait joliment

musclé. Il était à son avantage et tel, sous cette lumière crue, le portrait de quelque athlète des temps nouveaux, auquel un éclairage propice confère un éclat surhumain. Soudainement, il entendit crisser le fin gravier d'une allée; il se détourna vivement et son coup d'œil engloba Gratien Pindus, tout de blanc vêtu, ainsi qu'une dame dont le léger costume en toile de Tampa était finement repassé par la poésie de l'été. Un beau chien gambadait en arrière du couple, sa queue brassant frénétiquement du bonheur; c'était Marquis, le colley. Le noir voyait cette femme pour la première fois; il songea :

« Tiens, tiens... C'est Madame, celle-là. Elle a ce même air qu'une duchesse. Elle me paraît autrement distinguée que son bonhomme de mari. »

Il se redressa, saisit le manche de la tondeuse, s'attaqua à une frange de gazon. Le couple s'approchait. Gratien disait à sa compagne :

— Juliette, je te disais que tu allais avoir des surprises. J'ai dû remanier pas mal de choses depuis le printemps... Comment aimes-tu mon nouveau jardinier ? Je l'ai engagé la semaine suivant ton départ pour les États-Unis. Il fait bien l'affaire. C'est un nègre authentique qui vient du Sénégal. Je l'ai engagé pour remplacer le père Gédéon.

— Ah oui... J'ai remarqué cela : l'ordonnance du parc est splendide et d'une autre allure que celle des années dernières. Mais comment se fait-il que le père Gédéon ait quitté ?

— Il n'a pas quitté de lui-même comme de raison. Je l'ai congédié. C'était son âge qui ne m'encourageait pas à le garder plus longtemps. Depuis quelque temps, je craignais qu'il lui arrive un accident sur son travail et c'est moi qui aurais été blâmé. Je suis

bien prêt à signer des chèques, mais rien que quand ça du bon sens. C'est peut-être de valeur pour le père d'être privé de travail car sans travail, ces vieux-là, ça ne vit pas longtemps. Cependant ç'aurait sûrement été plus de valeur pour moi si j'avais été forcé de lui payer un œil ou un bras. Une pension coûte encore moins cher. Dans la vie, ma femme, il faut être réaliste et ne pas trop se laisser attendrir. Si je veux mener ma barque à bon port, il faut bien que je donne des coups au gouvernail quand bien même ça ne me ferait pas toujours plaisir...

— Tu as raison, Gratien et je ne m'attendris pas... Tu connais les ouvriers mieux que moi et tu peux dire, mieux que n'importe qui, que le père Gédéon est trop âgé. Mais... C'était une figure tellement familière, tellement typique; il savait tant d'anecdotes amusantes sur Sainte-Exupérance et son voisinage... Je voulais savoir pourquoi il avait quitté, tout simplement.

— Comme tu le vois: c'est par rapport à son âge. Et si tu retournes bien la chose, c'est lui rendre service.

— Il a bien mérité de se reposer ce brave homme... Dans ce cas, c'est un peu moins de valeur, Gratien et j'en suis fort aise... Et Vitaline, elle? Elle est encore ici?

— Oui... Pourquoi?

— Combien lui reste-t-il d'années, à celle-là, avant que tu lui rendes le grand service de lui payer une pension?

Gratien fut dispensé de répondre à cette interrogation, parce qu'ils étaient parvenus à la hauteur du jardinier noir; le financier enfla le ton de sa voix pour s'adresser à Gilles Gélos:

— Gélos, voici ma femme. À l'avenir, vous verrez à lui préparer les bouquets qu'elle vous dira. Quand elle aura des directions à vous donner, vous les suivrez comme si ça venait de moi-même.

L'homme de couleur se tourna vers les survenants et s'inclina sans mot dire. Devant les cannas, madame Pindus s'exclamait et l'horticulteur était intimement flatté de l'intérêt qu'elle portait à ses fleurs préférées.

— Oh, que ça paraît bien ! Ça fait un beau coup d'œil sur l'uniformité du gazon ! Qu'est-ce que c'est ?

— Je ne sais pas — dit Gratien.

— Ce sont des cannas. Des balisiers, si madame préfère. Madame les aime ?

— Assurément. Une touche d'exotisme ne fait pas de tort. Mais j'étais sous l'impression que, des balisiers, ça venait bien plus haut.

Le noir hocha la tête.

— Madame ne fait pas erreur. Il est de fait qu'ils sont censés devenir plus grands. Dans la terre et sous le soleil africains, ils poussent comme des champignons et atteignent la taille de bambous à l'état sauvage, tandis que, ceux-ci pour être beaux, ne le sont pas autant que ceux de chez nous. C'est la terre qui leur fait défaut, parce que, il n'y a pas à dire que ce n'est pas la même semence qui les produit.

— On sait bien — fit Gratien avec un tantinet de sécheresse ; Gilles Gélos avait une belle voix et la parole facile — le climat des pays africains est plus propice que le nôtre à l'épanouissement de ces fleurs.

— Oui, monsieur. Ces plantes exotiques sont difficiles à transplanter et elles exigent plus de soin que les autres...

— C'est ça ; c'est ça — coupa Gratien — vous con-

tinuerez donc de voir que celles-là ne pâtissent pas trop du changement.

Gilles Gélos se pencha sur son ouvrage. Le financier dit, en s'éloignant avec sa femme :

— Tu sais Juliette, une autre surprise. Je me suis commandé une nouvelle voiture. Une Cadillac. Veux-tu en voir la photo, puisque la compagnie retarde à me la livrer ? J'aurais bien pensé, qu'elle serait arrivée en même temps que toi et que nous aurions pu l'étreindre, ensemble. Viens ?

— Je te suis, Gratien.

* * *

Vitaline marmonnait en versant le café du petit déjeuner. Georges Michaud avait la tête enfouie dans une feuille de journal. Madame veuve Marticotte était absorbé dans un travail minutieux et délicat : à l'aide de petits ciseaux pliants, elle s'efforçait de pincer un maillon de son chapelet. Gilles Gélos était assis juste en face de Madeleine Chaloute. Il n'osait pas l'envisager, s'appliquant à suivre les mouvements de Vitaline qui se tenait complètement à l'autre bout de la table. Depuis le printemps, la jeune fille ayant tenu compagnie, à Juliette, aux États-Unis, la place qu'elle occupait ce matin était restée vacante et le noir, tout en étant au courant de son existence et de son nom ne l'avait pas vue encore. Il avait ouï-dire que c'était la fille de chambre de madame mais il n'avait pas poussé plus loin ses investigations, s'en traçant au préalable le portrait d'une vieille demoiselle, peut-être instruite, sûrement inaccessible, sans doute un bas bleu à lunettes, à tout prendre, une intouchable à plate poitrine.

Maintenant il comprenait que ce n'était pas ce qu'il s'était figuré; il regardait à côté; il ne pouvait supporter de regarder droit dans ces yeux, comme dans l'air qu'il respirait avec une profonde volupté, comme dans l'eau qu'il aimait tant. La pureté, la franchise, la pudeur des impubères — parce que tout cela ressemble trop au soleil — font baisser les yeux. Il n'en revenait pas et en lui les exclamations se bousculaient: on ne lui avait pas dit que c'était une étoile de première grandeur gravitant au milieu de vieux astres à demi-morts ! Il avait pensé à un météore dont la chaleur dans le ciel, avait fait son temps et voici que cela se révélait un aérolithe au sommet de sa parabole ! Elle avait un port sûr de mannequin vierge ! C'était une poupée brune avec laquelle personne encore n'avait joué ! Elle avait beaucoup de charme !

Ah ! Mais ! Qu'est-ce qui se passait donc en lui ? De quel jeu son âme était-elle la scène ? Le marteau qu'il croyait bien, depuis des années, avoir rejeté par-dessus son épaule, revenait précisément taper sur une fibre qui était demeurée latente. (Mais il lui semblait cette fois que la résonnance était meilleure.) Puis il commença à être malheureux: son complexe d'infériorité lui représenta qu'elle était tellement blonde et lui tellement noir. Comme il songeait ainsi, madame veuve dit à Madeleine:

— V'là une bonne affaire de faite: j'ai fini d'arranger mon maillon qui baillait comme un gars qu'est tanné de faire des prières. Astheure, ma nièce, tu connais les autres mais tu connais pas m'sieur Gélos, icitte, que monsieur Pindus a engagé comme jardinier, au printemps pour remplacer le père Gédéon.

Madeleine, en souriant, regarda son vis-à-vis; le Sénégalais rectifia son regard. La vieille dame, le plus

cérémonieusement possible les présenta l'un à l'autre. Le noir se leva, serra le dossier de sa chaise et s'inclina :

— Enchanté mademoiselle.

Il est des mots qui disent bien ce qu'ils veulent dire... C'est absolument le cas que Gilles était enchanté. Il était en voie de subir un véritable enchantement et il se rassit, très digne, très raide, craignant d'en sortir trop vite par un mouvement inconsideré. Madeleine Chaloute inclina légèrement le buste.

— Vous vous plaisez ici monsieur Gélos ?

— Oh que oui, mademoiselle Chaloute.

— Hier soir, ma nièce — plaça madame veuve — on a pas pu jaser, par rapport que t'as arrivé à ben proche dix heures et que j'étais partie me coucher. Ça fait que j'ai même pas eu la chance de savoir si t'avais eu du bon temps aux États ?

— Oui, ma tante... Quoique ce ne soit pas le même genre de vie. Pour vous dire franchement, j'étais certes contente de revenir par ici ; aux États-Unis, c'est à peu près comme quand vous êtes resté assis longtemps dans un véhicule où il n'y a pas de *shock absorber* ; par après, même quand vous êtes couché dans votre chambre, l'impression de mouvement est tellement entrée dans vos nerfs que vous avez l'idée de rouler encore. Je ne veux pas dire que c'est déplaisant, mais je veux dire que quand on n'est pas habitué, on est aussi bien de rester tranquille chez nous. Comprenez-vous ?

— Ouais — dit madame veuve qui n'avait, de sa vie, su ce que c'était qu'un *shock absorber*. Georges Michaud replia soigneusement son journal qu'il mit sur sa chaise, sous son derrière et il apprécia :

— Vous parlez ben, vous là, mamzelle ! 'coutez donc, ça parle-t-il de la guerre, aux États ?

— Bien, un peu... Comme ici, comme partout, d'ailleurs. Pouvez-vous m'en nommer, vous, un pays où on ne parlerait pas de la guerre ? Pour moi, je parierais qu'il n'y a qu'une seule place au monde où on ne parle pas de la guerre : c'est dans le désert du Sahara.

Gilles vit une belle occasion d'interjeter :

— Ne pariez pas mademoiselle ! Vous perdriez sûrement ! La guerre est un sujet universel de conversation. Et je puis vous dire que le Sahara n'est pas un territoire à faire l'exception de cette règle, je vous prie de le croire. J'y ai séjourné.

— Pas vrai ! — s'exclama le chauffeur — Vous dites que vous êtes allé au Sahara ?

— Certainement... Et je vous déclare que la principale industrie des Touareg, c'est la guerre. Les Touareg ont compris que la guerre, cela payait, alors ils la font. Les Français ne sont pas encore arrivés à avoir un contrôle absolu sur ces pillards. Je crois qu'il ne faut pas trop se hâter de leur jeter la pierre. Est-ce qu'ils ne raisonnent pas bien ? Ils se sont dit : tout le monde fait bien la guerre, pourquoi pas nous ?

— C'est ben trop le cas — intervint Georges Michaud — On leur a donné le mauvais exemple, à ces espèces de sauvages-là ; on leur a montré à jouer avec des bebelles défendues, des bebelles qui font bobo ; astheure si on paye pour, qu'on prenne sa pilule en se fermant la gueule : on avait en belle de pas leur montrer à jouer.

Ayant énoncé cette opinion supérieure, il se renversa sur son siège, se croisa les mains sur le ventre, se couvrit la figure du masque d'inénarrable satis-

faction qui convient à un orateur québécois, un orateur parlant à mille lieues des incidents sahariens et avec une assurance philosophique susceptible de chambarder toutes les conceptions islamiques de la guerre et de la paix.

— Alors — dit Madeleine — vous avez voyagé au Sahara, monsieur Gélos ?

— Oui, mademoiselle Chaloute. La vie suit des chemins imprévus. Le hasard m'a conduit au Sahara. Et je vous raconterais mon aventure, si je ne craignais de vous ennuyer...

— Pour moi, j'adore les récits d'aventure — dit la jeune fille — je vous en prie, monsieur Gélos, racontez-nous cela.

— Fort bien... Ceci serait un peu long à vous relater les circonstances déterminantes. Je vais, si vous le voulez bien, trancher dans l'essentiel ; je vais commencer par vous dire qu'un matin, j'avais quitté un hameau à quelques kilomètres au nord de Figuig et je marchais vers Aïn-Sefra, d'où part un chemin de fer qui relie ce territoire à la côte algérienne, quand le soir qui tombe brusquement là-bas, m'a surpris et m'a fait perdre ma route. J'avais terriblement soif. Dans le désert, quand on a soif, on devient fou. Mais, c'est drôle à dire, c'est précisément cela qui m'a sauvé la vie, la folie ou mieux le simulacre de la folie. Attendez, vous allez comprendre... Quand j'ai eu perdu mon chemin, j'ai essayé de me retrouver, comme de juste ; mais j'errais à gauche et à droite et plus je cherchais, plus je m'enfonçais dans le désert. Vous ne vous faites pas idée comment ça peut être horifiant, le désert ! Il n'y a pas un filet d'eau, pas le moindre brin d'herbe, rien. Vous êtes plus petit que d'habitude. Vous êtes écrasé. Vos forces s'en vont, une par une. Et vous avez soif.

Mais allez donc, il n'y a que du sable à boire. Toujours est-il que, à bout de forces, je suis tombé entre les mains d'une bande de pilleurs de caravane. Ils avaient l'air féroce et ils étaient armés jusqu'aux dents. Ils attendaient probablement quelque riche caravane et c'est moi tout seul qui tombait dans le piège ! Mon compte était bon. Alors j'ai fait ce qu'il y avait de mieux à faire en l'occurrence : j'ai éclaté de rire ; parce que, voyez-vous, la religion de Mahomet prescrit de considérer les fous comme des envoyés d'Allah et de les respecter. Donc les Touareg m'ont donné du lait de chamelle et j'ai passé la nuit sous une tente, sous une tente targuie. Et c'est en faisant des discours sans suite que j'ai compris qu'ils parlaient de la guerre. Le lendemain matin, je n'ai pas eu trop de difficulté à me faire indiquer la route d'Aïn-Sefra et j'ai filé, toujours en jouant la folie... Enfin je...

Vitaline l'interrompit brutalement :

— Tiens ta soupane.

Elle le tutoyait immanquablement, d'une voix rauque et avec une moue dédaigneuse, affectant de ne lui accorder pas plus d'égard que s'il eût été un petit garçon qui s'est sali dans le ruisseau ; à la dérobée, lorsque le noir avait le dos tourné, elle lui tirait la langue ; madame veuve avait entendu l'irascible cuisinière protester : « Vous demande un peu quoi c'est qu'on avait besoin icitte de c'te sorte de maudit animal de nègre... » Elle avait dit à Gratien qu'il *fessait dur* parmi les fleurs fraîches, aux chatoyantes couleurs ; mais l'insinuation n'avait réussi qu'à faire sourire le financier qui avait fait la remarque que les fleurs, elles, ne paraissaient pas trop souffrir de la présence de l'horticulteur. Gilles Gélos aimait particulièrement le café ; Vitaline, s'étant aperçue de cette préférence,

s'arrangeait pour ne lui en servir qu'une tasse, bien mesurée, jetant à l'évier le reste de la cafetière alléguant qu'elle en avait eu *juste assez*.

Mais s'il n'était pas insensible à ces manigances, il demeurerait impassible. Si encore il eût réagi, se fût révolté devant cette mauvaise foi, cette hostilité, cela, à la cuisinière, aurait fourni l'occasion de lui servir sa façon de penser. Mais non, il était impénétrable.

— Il a le cuir épais et dur comme la peau des grosses bêtes qui viennent de l'Afrique. Vous voyez jamais un pli de rien sur c'te face qu'a pris au fond pour vous dire si, oui ou non, vos flèches ont porté.

— 'coutez donc — disait présentement le chauffeur entre deux cuillérées de gruau — C'est-il ben difficile de faire le fou, m'sieur Gélos ?

L'interpellé ouvrit la bouche pour répondre mais madame veuve le prévint en décochant un trait à l'adresse de Georges Michaud :

— Quoi c'est qui vous prend de poser des questions bêtes de même, vous ? Vous avez rien qu'à vous regarder dans votre miroir, pour savoir !

— C'est que, ma chère dame, j'en ai pas de miroir.

— Pourquoi c'est faire que vous vous en achetez pas un ?

— Non... Pas de gaspil...

Vitaline fut seule à ne point embarquer dans le moment d'hilarité... Et, sortant de table, Madeleine Chaloute songeait que Gilles Gélos était charmant. « À part ça — ajoutait-elle dans son âme — on ne dirait jamais d'un noir d'Afrique, on jurerait d'un bel Espagnol bronzé... »

TROISIÈME LIVRET

Juliette aimait fort la marche. C'était là son sport favori. À vrai dire, c'était encore une raison de santé qui favorisait ainsi ce sport. Son médecin, prescrivant à ce cas de psychose à l'état nébuleux ce tonique, efficace souvent et peu dispendieux toujours.

Vitaline voyait en cela un motif à renchausser ses griefs: «Peuh ! si ça mangeait comme du monde au lieu de manger comme une sauvagesse qu'à jamais entendu parler de la bonne cuisine, ça aurait pas besoin de tant courailler pour sa digestion...»

Georges Michaud était au courant du drame de la frigidité maritale et il raisonnait: «Faut ben que, d'une manière ou de l'autre, des si belles jambes servent à quelque chose.»

Madame Marticotte disait: «C'est de valeur franchement de voir une jolie femme et jeune par dessus le marché, obligée d'être la plupart du temps sur le chemin, pour son estomac. C'est ben pour dire: y a personne de complètement heureux dans ce bas monde.»

Le médecin traitant hochait sa tête grise; sa tête était assez grise pour que s'y logent des pensers antiques, pour savoir que l'homme verra le salut s'esquisser de mieux en mieux et au fur et à mesure qu'il se rapprochera de la nature. L'homme de l'art disait: «Madame Marticotte, la question n'est pas d'avoir ce que l'on veut pour être en parfaite santé, mais de savoir ce que la nature veut de nous: la nature se

venge des femmes qui l'ont frustrée; elle se venge des femmes qui n'ont pas voulu d'enfants et cela en étirant leurs nerfs, en jetant à la psychose, des proies que le modernisme fait de plus en plus nombreuses...»

La marche était donc loin d'avoir pour Juliette un goût fort de médicaments dont, la plupart du temps, ceux qui donnent les meilleurs résultats sont les plus amers. L'enthousiasme avec le rêve prenaient la route en même temps que Juliette, lorsque celle-ci faisait du footing. Elle rêvait d'avoir l'endurance qu'ont eue dans l'histoire, les femmes héroïques, les femmes fortes et de marcher longtemps, longtemps, sur une route déserte qui menait aux limites du monde où elle s'ennuyait. Un jour, elle avait été jusqu'à s'ouvrir à Gratien: « Des bottes de coureur de bois... Des breeches... Un mouchoir noué au cou... Une hache et une boussole et je rêve de m'enfoncer au plus profond de la forêt pour fuir cette société qui m'horripile, cette prétendue société que j'endure comme d'autres endurent une démangeaison en plein salon quand il y a beaucoup de monde... »

— Attends un petit peu, ma femme ! J'espère que ce n'est qu'un rêve que tu fais comme ça ! Parce que ça te ferait moins de tort ! Parce que ce n'est guère réalisable ce à quoi tu penses. Dans un rêve, on met n'importe quoi toujours plus beau. C'est pas si fin quand on voit ça à la bonne place dans la vie qu'on est obligé de vivre les yeux grands ouverts. Tu sais, ma femme, pendant que les poètes écrivaient des vers autant comme autant sur la beauté de nos grands bois et sur le charme délicat de la nature, les lumberjacks se faisaient dévorer par les mouches, enfonçaient à mi-jambes dans la bourbe des swamps, s'enfargeaient sur les corps morts, mangeaient dans leurs mains, cou-

chaient à la belle étoile... Non ma femme, il ne faudrait pas essayer de réaliser le rêve que tu te fais si beau, il ne faudrait jamais t'aviser de goûter à ce pain noir, tu pourrais avoir de la misère à le digérer. Je pourrais t'en nommer (et pas des rêveurs, je te l'assure, mais des costauds et des capables) qui, quoiqu'ayant connu des débuts difficiles, ont réussi à remonter la côte et qui, au jour d'aujourd'hui, ont encore des maux d'estomac, des nausées, des frissons parce que c'est malsain comme souvenir et ça donne mauvaise bouche pour le restant de la vie...

Juliette avait dû penser que, si Gratien n'avait pas toujours le compas dans l'œil pour beaucoup de sujets, du moins pouvait-il se targuer de connaître la vie des grands bois, la psychologie particulière aux hommes de la forêt; d'après lui c'était une expérience qui ne pouvait guère procurer de jouissances intellectuelles, vu qu'ordinairement, elle s'adresse à des êtres frustes, rudimentaires, qui presque tous, sont touchés par les réactions, les sensations à fleur de peau, non pas par les nuances qui irisent l'âme. Juliette, il avait bien fallu qu'elle se rende à l'évidence. Elle n'était pas assez aguerrie, elle était issue d'une lignée trop polie par le ressac des siècles, trop efféminée, trop abâtardie; toujours elle devrait laisser, dans un coin de la chambre à débarras de ses frustrations, un havresac que bossuerait l'esprit d'aventure; dans un autre coin, Juliette se verrait dans l'obligation d'abandonner à la poussière le rêve qu'elle avait fait d'aller prendre, en forêt, le vent d'un beau risque; pourtant elle ne se déchargerait pas tout à fait de ce rêve: à Old Orchard, elle avait souvent en compagnie de sa fille de chambre entreprit des randonnées sans but défini, suivant au hasard les routes pittoresques

et enchanteresses de la Nouvelle-Angleterre. Ici elle prêtait l'oreille à la Saumonée qui appelait les gens d'une voix irrésistible, d'une voix sauvage, d'une voix d'autant plus forte qu'elle avait pris son élan de haut.

Sous les cieux du Maine, Juliette avait entretenu quelque nostalgie des horizons canadiens. Les panoramas de là-bas étaient similaires à ceux-ci; c'était l'air qui n'était pas le même, l'air dont s'étaient nourris les poumons de l'enfance de Juliette, l'air qui avait nuancé les aspects de sa jeunesse. Maintenant elle n'avait qu'un petit crochet à faire pour s'en pénétrer; l'imminence de la volupté lui faisait battre le cœur; elle ne pouvait plus différer le rendez-vous; cet après-midi même, dès le lendemain de son retour, il lui vint le désir impérieux de flotter au sein de cet air que ne polluait pas l'haleine des snobs et dont les parfums n'étaient pas des essences comprimées dans des fioles.

— Voyez-vous, Madeleine, ce qui me fait surtout priser ce coin, c'est une sensation de solitude, de liberté; personne pour contrôler vos paroles ou pour vous dire quelle robe vous devez porter; la nature, plus qu'ailleurs, est libérée de l'oppression des convenances; n'ayant plus le moindre poids sur la poitrine, nous pouvons respirer plus librement.

— C'est vrai ce que vous dites là, madame.

— Je ne fais que répéter ce que d'autres ont déjà dit avant moi. C'est facile de faire de la poésie, ici. J'ai envie de faire insérer une annonce dans les journaux pour inviter à la Saumonée les poètes que fuit l'inspiration. Qu'en pensez-vous ?

La jeune fille se mit à rire.

— Je pense que le dépôt de Pinrêche ne serait jamais assez grand pour accueillir tant de poètes !

— Pauvres poètes ! Les tristes et les blasés seraient vite remis d'accord avec la vie au spectacle de cette nature intacte ; mais... intacte... Je vois qu'il ne faut pas parler trop vite... Regardez donc de ce côté ces vides disgracieux... Un vandale se sera acharné à coups de ciseaux sur la salsepareille.

— Bien oui... Ce doit être Vitaline qui nous aura précédées dans ces parages.

— Ah bon... C'est donc elle !

— C'est à présumer, madame... Dans le fond, c'est un mal pour un bien... Car on peut s'attendre à avoir de son vin pour les Fêtes.

— Et son vin, il faut lui rendre justice et convenir qu'il est meilleur qu'elle-même... Mais là, entre ces deux peupliers, voyez-vous ce hamac ?... Non, Madeleine, la nature n'est pas tellement intacte... Sauriez-vous qui est-ce qui peut bien venir se coucher ici ?

— Oh... Vous avez remarqué tout à l'heure, en traversant la route, que monsieur Michaud, revenant de prendre son bain de soleil, nous a saluées ? Je crois que c'est lui qui se sert du hamac.

Observant des propos badins, les deux femmes descendirent à la rivière. L'eau clapotait doucement en léchant les parois d'une petite embarcation amarée à la rive. Juliette s'assit dans le canot ; elle dit :

— L'eau de la Saumonée est épatante, Madeleine ; vous y êtes-vous déjà baignée ?

— Non madame. D'ailleurs, ce n'est qu'à Old Orchard que j'ai appris à nager.

— On ne dirait jamais que cela ne fait pas plus longtemps ; vous avez fait de rapides progrès. La prochaine fois que nous viendrons par ici, nous emporterons nos maillots de bain. Qu'en dites-vous ?

— J'allais justement vous le proposer, madame.

— Bien alors... Pas demain, c'est dimanche et nous donnons en l'honneur de monseigneur Pindus une petite réception, mais lundi après-midi si la température le permet...

— Certainement madame... Et puis, je n'entretiens aucun doute qu'il va faire beau. On peut se fier sur ma tante, qui ne se trompe jamais dans ses pronostics sur la température et qui me disait justement ce matin que le beau temps était pris pour au moins deux semaines.

— Oui... J'ai déjà remarqué, moi aussi, que le sens de la météorologie, chez madame Marticotte, était rarement mis en faute... Alors, ce sera pour lundi après-midi...

— Entendu madame...

Juliette respirait — ainsi qu'elle venait de le dire — plus librement. Les effluves résineux tombaient, coulaient dans son être en un flot large que rien n'endigait, que rien ne détournait de son cours vivifiant. Elle était en train de se demander pourquoi son mari ne venait jamais jusqu'ici; les seules marches qu'il prenait, c'était sur la grand-route où il y a de la poussière et des piétons; l'air vierge et la solitude ne semblaient rien lui dire; les moments qu'on pouvait vivre à la Saumonée, les moments d'ivresse facile, Gratien passait par-dessus; il dédaignait cette orgie, sans doute parce qu'elle ne coûtait pas assez cher; il préférerait s'esquinter à d'autres ivresses artificielles; de plus il ne parviendrait à ces transports dispendieux qu'après avoir fourni quelque effort, qu'après avoir abandonné au destin, une partie de lui-même; tandis qu'ici, à la Saumonée, il n'y avait point d'ablation; au contraire, l'ambiance immédiate de la Saumonée greffait de l'enthousiasme.

Toutes ces considérations ne faisaient pas, à Juliette, perdre une parcelle d'instant de sa jouissance. Elle poursuivait, sur un rythme ample, ses exercices respiratoires. La culture physique qui affermit le galbe n'avait jamais signé alliance plus étroite avec la poésie où puisent les antennes de l'âme.

Cependant la camériste se tenait à peu de distance, quelques pieds plus haut, sur la berge. Pendant que le regard de sa maîtresse glissait aux pentes d'un rayon de soleil et que son âme chavirait dans l'onde merveilleuse du lyrisme, Madeleine était heureuse, tout simplement; elle était heureuse sans savoir au juste pourquoi, sans avoir le souci de disséquer son état d'âme; elle était heureuse comme on est béatement languide lorsque le sommeil s'approche de soi.

Tout à coup soutenu par la brise, un léger sifflement parvint à la jeune fille. Elle tendit l'oreille. La distance amenuisait ce sifflement. La brise s'amusait à en augmenter ou à en affaiblir le volume. Madeleine put se demander s'il s'agissait d'un nouvel oiseau qui apportait sa collaboration au concert de l'après-midi ou du vent qui pratiquait un solfège inconnu en jouant dans les frondaisons surplombant le cours d'eau. Mais elle n'avait pas complété cette dernière supposition qu'elle fut à même d'identifier les notes heurtées d'une cadence.

C'était la Madelon que quelqu'un sifflait.

La curiosité l'envahit. Elle eut un regard pour la patronne dont les pieds reposaient dans la barquette et dont le front nageait en pleine rêverie. Elle se déplaça lestement tout en se gardant bien de faire craquer des branches. La personne qui sifflotait se trouvait, plus près qu'elle ne l'avait pensé tout d'abord, derriè-

re l'écran que déployait un rideau de sureaux ; c'était cela qui avait rabattu l'écho du sifflement.

Elle reconnut Gilles Gélos.

Il lui tournait le dos. Il était grand et droit sur la berge ; belle statue noire à peine voilée de blanc. Madeleine s'appuya à un des pins qui s'étagaient sur la pente descendant à la rivière. Une chance encore qu'un tronc s'était trouvé là ! Ce venait d'être assez drôle ! Un étourdissement venait de la prendre et c'était la première fois et c'était bien obscur, indéfini. La tête lui avait tourné, soudain, ses jambes s'étaient dérochées sous elle. Elle s'était vu contrainte de s'appuyer. Cette défaillance datait du moment où elle avait aperçu le noir en son maillot immaculé qui soulignait cet ensemble de bronze viril. Cette sensation était à la fois délicieuse et intolérable ; il y avait quelque temps que cela la travaillait sourdement mais à présent, l'éruption était si soudaine. La minute précédente, elle avait été complètement saine et maintenant elle se demandait de quelle sorte de malaise, infiniment désirable, elle était en train de souffrir.

Elle était bien nébuleuse la nature de l'élément qui venait d'entrer dans l'existence de Madeleine par le truchement du Sénégalais. Les interrogations dansaient devant ses yeux. Pourquoi traversait-elle une toute nouvelle zone de lumière où s'exposaient merveilleusement les muscles dorsaux du Sénégalais ?... Pourquoi tenait-elle si fort à se cacher derrière le pin, songeant qu'il y avait une note clandestine à contempler sans en être vue, à travers les branches, Gilles Gélos en pagne blanc ?... Et puis elle se demandait ce qu'elle aurait dit, si, Gilles Gélos se retournant abruptement, avait voulu savoir ce qu'elle faisait là ?...

Tout de même... Un homme de couleur... Elle

n'avait jamais pensé que ce serait un homme de couleur qui lui ferait partir les pieds de terre... Jamais dans le passé, elle n'avait souhaité la venue d'un homme de quelque couleur qu'il fût... Cependant le passé de Madeleine s'abolissait. Seul prenait une importance fulgurante, le moment qui passait sous ses yeux, le moment qu'emplissait Gilles Gélos. Jusque là elle n'avait éprouvé que la tiédeur alanguie de la chrysalide, jusqu'à ce moment il n'avait coulé dans ses veines que la douceur filandreuse de l'être qui relaxe. Maintenant une trépidation était en passe de s'élever dans son sein et elle avait la gorge sèche, les yeux dilatés pour une contemplation avide. Elle rougit, se sépara du pin, revint sur ses pas.

L'extase de la jeune fille n'avait pas été longue. Madame Juliette n'avait pas eu le temps de bouger de l'embarcation. Le soleil n'avait pas fait beaucoup de chemin. La scène champêtre se déroulait dans le même ordre calme. Les oiseaux chantaient toujours avec accompagnement de la Saumonée. Les émanations entêtantes n'étaient pas altérées.

Il n'y avait rien de changé; rien, sauf le cœur de Madeleine comme de juste.

* * *

La lune entrait à flots par la fenêtre de sa chambre.

Entre la lune et les yeux de Madeleine, s'interposait l'image de Gilles Gélos bronzé, au bord de la rivière... L'histoire du monde recommençait: l'épisode du début mijotait à nouveau dans la marmite de cette âme de vingt ans.

L'épisode du début: Adam, premier séducteur, ayant livré son corps admirable à la contemplation

de l'Eden, voici qu'Ève est ployée sous la loi de l'éblouissement.

La vision avait enfoncé ses traits dans les régions les plus intimes de Madeleine. Mais ce n'était point là une greffe pénible qui la rattachait au sol de la douleur. Cela la transportait, l'enlevait plutôt. C'était un aérostat qui bondissait en direction de sphères, de strathos qui de plus en plus s'avéraient mais dont, jusqu'alors, elle n'avait fait que soupçonner l'existence.

Longtemps Madeleine demeura penchée, à la croisée, en face de la lune. Enfin, parce qu'elle était jeune et parce qu'elle était comblée de fatigue, le sommeil animal et lourd souffla les lampes éthérées que venait d'allumer sa conscience; il la fit reculer vers son lit sur quoi elle bascula.

Et elle eut un beau rêve; un rêve comme elle n'en avait jamais eu encore au cours des nuits de toute sa jeunesse.

* * *

Dimanche matin et Georges Michaud était parti conduire le bourgeois et la bourgeoise à Québec, où, à la basilique, avait lieu une messe pontificale célébrée par monseigneur Pindus, l'oncle de Gratien.

Madeleine, afin de commencer son travail plus tôt, avait assisté, accompagnée de sa tante, à une basse messe.

Vitaline n'était pas descendue à l'église; elle s'y rendait rarement car, trimant d'une lune à l'autre, elle estimait que gaspiller et abandonner au four un rôti ou un cuissot constituait une faute autrement grave que celle de manquer le saint sacrifice dominical. Allez, c'est bien mieux de montrer au Créateur ce que

l'on peut faire avec les dix doigts qu'il nous a donnés, que d'aller se pavaner, avec des fanfreluches, des senteurs endimanchées et des airs de grosses madames, dans la grande allée bondée d'une foule curieuse !

Gilles Gélos, lui, s'était réveillé trop tard pour aller à la messe : le soleil marquait l'avancement prononcé de la matinée, lorsque le chant des oiseaux l'avait tiré du sommeil. Il ne mettait jamais les pieds au temple paroissial. Il était superstitieux, peut-être mais il n'était assurément pas dévot. Il avait pris une tasse de café. Il était descendu au jardin, s'y promener, contempler les fleurs, songer à Madeleine, fleur toute fraîche, dont la jeunesse tendait la puissance de son odorat vers le parfum nouveau. En premier lieu, il se disait qu'elle avait dû accompagner madame et monsieur à Québec ; il en était fâché ; c'était jour de congé et il aurait voulu en profiter pour lui parler librement. Or vers onze heures, passant près de la salle à manger, il entendit la voix de la jeune fille qui causait avec madame Marticotte. Sa figure s'illumina. La surprise était plus qu'heureuse ! Il se précipita et dit, incliné, sur le seuil :

— Bien le bonjour ! Madame et mademoiselle.

Madeleine rougit et vint à deux doigts d'échapper un vase de cristal.

— Salut, vous — répondit madame veuve. — Bon, ben, moi, faut que j'aïlle donner un coup de main à mam'zelle Vitaline. Elle s'en fut.

— Je vois que vous êtes à décorer la table, mademoiselle Madeleine. Puis-je vous être utile ?

Il fallait qu'elle fût irréprochable, la table du dîner ecclésiastique. Monseigneur prendrait place ici. À sa droite, serait son secrétaire. À sa gauche, le curé de Sainte-Exupérance. Puis, le chauffeur de son Excel-

lence, puis monsieur, puis madame. Il fallait que le soleil qui arrivait généreusement par les larges baies, ne fît pas trop pâlir l'éclat de la table, lice où, tout à l'heure, jouteraient d'augustes fourchettes. Contre-balancer l'effet de l'astre envahissant, c'était une gageure difficile. Madeleine craignait d'arriver en dessous. Ses gestes étaient malheureux. Elle était préoccupée. Si le prélat était venu un autre dimanche, au moins; un dimanche... avant.

— Je puis peut-être vous aider, mademoiselle Madeleine...

— Bien... C'est que monsieur Gilles, je ne voudrais pas vous déranger.

— Allons donc ! Cela me fait plaisir, vraiment ! Vous savez, il m'a été donné de voir, à Paris des tables décorées par des artistes et j'en ai gardé quelque souvenir... Alors c'est dit, vous m'engagez ?...

— Vous êtes bien aimable... Je suis confuse d'accepter, monsieur Gilles.

— Je vous répète que cela me fait plaisir.

Il prit le tablier qu'elle lui tendait. Il mit à contribution la fine vaisselle, les cristaux, souvenirs scintillants de madame Pindus mère. Dans des jarres expertement burinées par des graveurs de l'ancien monde, Gilles Gélos avec un goût très sûr, disposait des fleurs. Il plaçait les chandeliers à l'endroit précis, sans tâtonner. Une statuette ici, une amphore là, une bonbonnière un peu plus loin. Tout ceci prenait son rang, du premier coup. Madeleine voyait bien qu'il avait les doigts, frémissants, souples, longs comme ceux d'un pianiste, des doigts faits pour caresser des touches.

Certes ce n'était pas tant pour monseigneur Pindus que le noir donnait ainsi le jour à ce talent, à ce sens de la décoration, que pour attirer à lui l'attention

de Madeleine. Il n'était pas encore venu à bout de vaincre sa crainte de la regarder en face; au fond c'était aussi bien comme cela, car s'il l'avait envisagée, il n'aurait pu travailler comme il faut et Madeleine aurait sans doute perdu toute contenance et les yeux de la jeune fille auraient révélé des choses avec plus de volubilité que ses lèvres n'eussent pu le faire.

À la cuisine, Vitaline donnait au cochon de lait un arrosage définitif et expert; elle aspergeait de bourgogne fin les pigeons rôtis *belle-aurore*. Les parfums apéritifs volaient dans la maison entière. Vitaline sentait et en oubliait de grogner; le seul contentement qu'elle fût en mesure de retirer de la vie s'enveloppait de telles émanations affriolantes. Monseigneur serait satisfait lui qui aurait bien chanté une messe pontificale tous les dimanches, pour que Dieu lui accordât la jouissance de bénir la table de son neveu Gratien. Monseigneur, au sujet de Vitaline, disait en souriant: « Il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle aura beaucoup aimé l'art gastronomique. »

* * *

La voiture de Gratien ainsi que celle de son oncle arrivèrent sur le coup d'une heure. Le prélat était arrêté à Sainte-Exupérance prendre, en son presbytère, le curé.

Monseigneur s'extasiait à la révélation des jardins.

— Édenien ! Tout simplement édenien !

Il ne savait pas que le domaine de son neveu pût atteindre une telle richesse végétale. Il est vrai que c'était le troisième voyage qu'il accomplissait en haut de Sainte-Exupérance mais les saisons ne l'avaient

guère favorisé : la première fois au printemps, de bonne heure ; l'autre fois en automne, tard. Présentement il faisait connaître ces détails à son secrétaire, à son chauffeur et au curé. Il avait un accent étranger qui s'apparentait beaucoup à celui d'un Italien parlant français. Il éprouvait une prédilection particulière pour la péninsule romaine qu'il avait visitée à maintes reprises et dont il conservait un souvenir émerveillé. Il disait que les États-Unis réalistes ou le Canada prosaïque ne s'élèveraient aux trois-quarts de l'épaisseur de la botte que lorsqu'ils auraient été assagis par dix siècles d'histoire. Cependant les clichés qu'il avait gardés de la terre des dieux étaient de belles images qu'emportent les touristes ; les reproductions des œuvres des maîtres, Vinci, Raphaël, le Titien, le Corrège et les photographies bondées d'art et le souvenir des pierres qui furent des colonnes sur quoi l'Élysée reposa. Les agences touristiques ne lui avaient pas fait voir les paysans immondes de la plaine ombrienne, ceux-là qui vivent de plain-pied avec les animaux domestiques et qui, pas plus que les porcs, ne semblent au courant de l'existence du savon ; il n'avait pas grimpé sur les hauts plateaux des Abruzzes ou des monts savoyards pour entrer dans les huttes de chevriers abrutis qui puent le bouc.

Mais il tenait au beau tableau qu'il s'était peint. Et si quelqu'un l'avait prévenu contre sa chère Italie, il n'y a point de doute qu'il eût fait intervenir, pour la défense du sol sacré, quelque argument passionné, irréfutable ; rien ne doit être plus ardu à opérer que la conversion d'un évêque.

Or la munificence du parc lui inspirait des commentaires éloquents :

— Vous pouvez m'en croire, j'ai vu de belles choses dans le domaine spirituel, à Florence, à Pise et à Rome mais dans le domaine naturel, je vous déclare que je n'ai rien vu d'aussi beau que ces arcades moyen-âgeuses, que ces arcades romantiques, que ces arcades modernes.

Il est à supposer que, si la faim n'avait refoulé cette bouffée d'esthétique, monseigneur aurait commandé à son chauffeur de contourner le terrain. Un peu plus tard, à l'entrée, le dignitaire ecclésiastique s'approcha de son neveu.

— Dis, Gratien, quel architecte t'a tracé ces plans ?

— Les plans de quoi, mon oncle ?

— Les plans du parc, alors.

— Oh ça ! C'est un nègre que je me suis engagé au printemps. Vous aimez son ouvrage ?

— Si j'aime cela ! Je te le dis en vérité, c'est là une œuvre splendide !

Juliette, sollicitée par ses devoirs de maîtresse de maison, avait précédé ses hôtes à l'intérieur ; confrontant l'harmonie princière de la salle à manger, elle apprécia :

— Que c'est beau, Madeleine ! D'où cela provient-il ?

— Ça vient de la verrière, madame et c'est monsieur Gélos qui a eu l'idée d'en décorer la table.

— Une idée merveilleuse, alors ! Gélos est un artiste consommé ! Sonnez donc, tout de suite pour lui que je le présente à nos invités.

* * *

Le service fut parfait. Les mets furent bénits, louangés, dégustés. Si Juliette voulut s'en tenir aux jus de légumes et aux fruits crus, les autres convives firent

un repas complet que monsieur le curé — à la bedaine turgescente — arrosa d'un soupçon de mélancolie : « S'il s'était trouvé au presbytère, au moins, seul à table, il se serait léché les doigts ; ici le scandale eût éclaté s'il se fut seulement avisé d'essuyer son couteau ! » La conversation ne languissait pas entre monseigneur, son secrétaire et Juliette. Monsieur le curé n'y prenait point part ; il était toujours de l'avis de ces trois-là et il n'avait que le temps, d'une bouchée à une autre, de hocher la tête respectueusement. Gratien écoutait, ne plaçant son mot que de temps à autre ; il s'apercevait que les joues de sa femme, qui étaient laquées d'une pâleur languide d'habitude, s'étaient joliment colorées sous l'empire tonifiant de la conversation et cela lui faisait faire une lippe de dépit car il songeait que Juliette se plaisait à gaspiller en futilités, une belle animation qu'il aurait été beaucoup plus séant d'apporter au lit conjugal.

Le repas terminé, tous gagnèrent la terrasse : les messieurs prêtres pour rendre grâces au Seigneur, Gratien, fumer une cigarette, Juliette, tremper ses lèvres à la coupe débordante de féerie estivale. Le curé — qui avait moins bien mangé que monseigneur mais bouffé plus que tout le monde — s'exclama :

— Qu'il fait bon vivre dans cette belle nature ! Que le bon Dieu est bon qui nous a fait naître dans notre beau Canada ! Nous, qui sommes des privilégiés, remercions-en le divin Ordonnateur !

Le secrétaire de monseigneur appuya poliment :

— N'est-ce pas ? N'est-ce pas ?

Monseigneur, à ce moment d'heureuse digestion, condescendit à ne pas relever cette leçon de patriotisme de son subordonné. *Où l'on mange bien, là est la patrie.* Le ventre a une voix plus forte que celle du

cœur. Monseigneur, en latin ou en italien, approuva :

— Bene ! Bene !

Cependant Gilles Gélos estimait, lui aussi, qu'il faisait bon vivre. Une joie à ondes continues lui battait les tempes. Madeleine lui avait dit entre haut et bas :

— Vous savez, monsieur Gélos, je suis bien contente que madame ait, à ce point goûté votre travail, qu'elle vous ait introduit à monseigneur ! Ce n'est pas le premier venu, monseigneur ! Et moi, je suis bien contente ! Je suis bien contente !

Et elle n'en avait pas dit plus long. Il est vrai qu'elle n'aurait pu parler longtemps, non plus ; il y avait trop d'oreilles indiscrètes d'un bord à l'autre. Mais le Sénégalais, en esprit, avait complété ces paroles. Il en avait inventé. Le cœur battant, il avait remarqué sur quel ton elle lui avait dit cela : « Je suis bien contente ! » Un ton qui n'était pas celui qu'emploierait une simple compagne de travail. Gilles Gélos se disait qu'il n'était point besoin d'être bien psychologue avant de s'apercevoir que la bonne corde avait vibré et que c'était lui le virtuose.

Maintenant, il s'agissait tout simplement d'attendre l'occasion... « Quand je pourrai être seul avec elle... »

Dans sa chambre, debout devant sa fenêtre ouverte sur le jardin somptueux, Madeleine avait un goût de larmes dans la bouche et elle se répétait : « Je l'aime !... Je l'aime !... »

★ ★ ★

En le limpide après-midi dominical, tandis que Gratien, Juliette et leurs hôtes s'attardaient au jardin, Madeleine Chaloute et Gilles Gélos allaient vers

la Saumonée, s'envelopper du frisselis qui soutenait dans la canicule un tout petit chant de fraîcheur. Il n'y avait pas eu échange de paroles. Ils s'étaient rencontrés dans le jardin après le dîner, alors que Vitaline et madame Marticotte achevaient de desservir la table. Le regard du Sénégalais s'était appuyé sur Madeleine et l'avait questionnée; du regard, Madeleine avait acquiescé. C'était ainsi que s'était condensé dans leurs yeux, le discours de tous les âges.

La pommeraie était opulente. La longue tapisserie verte en était piquée de points écarlates, et parfois s'y damasquait l'éclair d'or d'un chardonneret. Le parfum ambiant en était un qu'une femme folle d'un homme ne devrait jamais respirer surtout en présence de cet homme; c'était un parfum qui, sans doute, a fermenté dans un flacon d'élixir d'amour. Et Madeleine qui était folle du Sénégalais le hantait sans défiance. Quand Gilles Gélos la prit dans ses bras, elle frémit de bonheur et ferma les yeux devant le vertige, devant le désir de plus en plus vif de vivre au plus tôt la minute pour laquelle elle était née. Gilles Gélos était heureux, lui aussi et dit en desserrant son étreinte:

— Ah Madeleine ! Je ne m'attendais plus à cela ! Je ne pensais pas qu'il y avait en réserve pour moi, un si grand bonheur ! Dis-moi le encore : c'est bien vrai que tu m'aimes, tel que je suis ?

— Oui ! Oui ! — affirma-t-elle avec ferveur — Je t'aime tel que tu es !...

— Et moi, je me demande si j'ai bien le droit de t'aimer. Parce qu'il faut que je t'avoue franchement que j'emporte avec moi, une maladie, une maladie contagieuse : la malchance.

La tête levée vers lui, lui offrant son regard à la fois, inquisiteur, candide et bouleversant, elle dit :

— C'est que ... Je ne comprends pas ...

— J'ai peur, vois-tu ... J'ai peur parce que je suis tellement heureux et que c'est mauvais signe. Je n'ai jamais eu de chance dans la vie. Quand je n'étais pas plus haut que la botte d'un cavalier il y a eu, dans mon pays, un vieux sorcier qui m'a dit que j'étais né sous l'étoile de la malchance. C'est elle qui m'a foutu en dehors du Sénégal que j'aimais, vu que c'est ma patrie. Depuis, elle a couru en arrière de moi. Maintenant, cette exécration malchance, la voici en train de faire de l'ombre sur mon bonheur ... Je suis heureux, tout à coup, je me dis que c'est peut-être encore le présage d'une autre de ses offensives et j'ai peur que tu ne l'attrapes. Et pourtant ... C'est pénible de te dire tout cela ... Parce que ... Je t'aime ...

La vie n'avait jamais fourni, à Madeleine, l'occasion de la mettre en doute ; il n'y avait pas bien des lustres que la vie lui était apparue sous la nuance et avec le goût du lait ; présentement, elle ne voyait en noir que le visage sombre et magnifique de son amant et il n'y avait que l'haleine miellée des fleurs à bonder l'atmosphère. Elle le regarda en souriant et ce sourire bravait et défiait quoi que ce fut.

— Faut pas t'en faire, Gilles ... T'imagines-tu qu'à nous deux, on ne sera pas capable de la faire déguerpir cette vilaine malchance-là ? ...

— À nous deux ... — répéta-t-il, ravi.

Elle avait dit : « Je t'aime ». Elle venait de dire : « À nous deux ». C'étaient là des paroles solennelles qui liaient au Sénégalais malchanceux cette petite fille tiède, douce, brillante, cette petite fille qui réunissait toutes les diaprures de la chance.

— Bien sûr, c'est simple, à nous deux, vois-tu... Je pense que la malchance est un oiseau déplaisant et qu'il faut l'empêcher de se percher sur soi... Ça nous sera plus facile, à nous deux, de lui faire peur... N'est-ce pas ?...

— Madeleine — dit-il d'une voix altérée — tu es absolument adorable... Madeleine, dis-moi... Aimerais-tu voir avec moi, la Saumonée au clair de lune ?...

Et ce furent encore les yeux de Madeleine qui répondirent.

★ ★ ★

La Saumonée du dimanche soir accueillait les radiations poétiques de deux lunes : la véritable Astarté qui trônait en plein ciel, ainsi que son dédoublement fidèle qui s'attardait au miroir aquatique... Ces deux figures placides furent témoins de l'extase.

Leur communion eut bientôt la force d'une routine, la dévotion d'un rite ; la mousse à consistance d'amadou tapissait l'autel du joli petit temple rustique où ces deux adorateurs assidus entretenaient la flamme de leur passion.

Et, à eux deux, ainsi que l'avait dit Madeleine, ils étaient en train d'écarter la guigne dont il semblait bien à Gilles Gélos que le vol funeste n'obscurcissait plus l'horizon.

★ ★ ★

QUATRIÈME LIVRET

Le jour de la Visitation.

« La Sainte-Vierge — avait, dès le matin, réfléchi madame Marticotte — va avoir du beau temps pour sa fête ».

Confiante et de bonne humeur, elle avait pris la route, elle était allée au temple paroissial y faire une station d'une demi-heure devant la statue de l'Immaculée. Or Madeleine se serait, en cette occasion, aperçue que sa tante vieillissait; cette fois-là, en effet, les pronostics météorologiques de la vieille dame étaient tombés à faux. Car si l'avant-midi du jour de la Visitation avait paru sans tache et propre à abriter des prévisions optimistes sous des prémices azurés, l'après-midi n'annonçait rien de bon; l'orante, inondée de soleil à l'entrée de l'église, avait été saisie, en sortant par une atmosphère d'éclipse comparable à celle qui régnait en le sanctuaire qu'elle venait de quitter.

Retournant chez elle, madame veuve espaçait ses enjambées sur le chemin. Elle était seule, petit point extrêmement mobile se déplaçant à même la longue bande de papier gris de la route. L'horizon s'assombrissait rapidement. « L'orage s'en vient sur un temps riche; une chance que je suis pas ben loin de chez nous ».

Une humidité, une fraîcheur insolites s'appesantissaient sur le panorama. Au fond d'un pré qui longeait la grand-route, encaqués sous un appentis bran-

lant, des moutons offraient à la tempête imminente leur derrière frémissant et bien fourré dont ils formaient un front commun. Les vaches, pis ballants, au rythme désordonné des sonnailles, désertaient les espaces découverts pour gagner quelque abri. Les oiseaux volaient à tire d'ailes; peut-être tendaient-ils, dans leur fuite horizontale, à se dérober au mauvais temps qui était à la veille de fondre sur eux comme un terrible rapace.

Où madame veuve allait marchant, la route chevauchait la bosse d'un promontoire pour redescendre un peu plus loin, en passant devant la maisonnette bicolore; de sorte que sa vue, en plongeant, put surplomber son logis: la nuée maculée s'abattait dans le creux; la nuée était immense et de là, faisait paraître encore plus petite la maison rouge et bleue.

Toujours est-il qu'il vint un moment où madame veuve eut moins d'un arpent à couvrir. C'était, à son point de vue, une distance négligeable et elle se sentait toute joyeuse parce qu'elle avait fait à sa tête, parce qu'elle avait devancé la tempête. Un petit chien jaune, à poil ras et à queue coupée, s'élança d'en arrière un massif de ronces, au revers du chemin. Ses abois enjoués étaient repris par l'écho; il donnait des coups de gueule aux mouches; il gambadait, puis se mettait à passer et à repasser follement et vertigineusement sous l'arche mobile que formaient les jambes de sa maîtresse. Elle gronda:

— Prince, mon haïssable, tu vas m'enfarger ! Ferme-toi ! Tu vas exciter le tonnerre avec tes jappages ! Viens-t'en à la maison, viens-t'en vite !

Docilement, Prince suivit sa maîtresse. La femme et la bête avaient dépassé l'orme, sentinelle séculaire qui veille à l'entrée et elles étaient montées sur le per-

ron, quand Prince fit tête à queue et col tendu vers la route, recommença d'aboyer furieusement.

— Icitte, Prince !

Le fox n'écouta point; il sauta à bas du perron. Dans l'allée, bordée d'aubépines, qui reliait le chemin provincial à la maison, s'était engagé un cheval qui tirait un cabriolet occupé par un jeune homme et une fille. Le jeune homme paraissait bien pris dans un complet de serge fine, bleu marin et dernier cri; sous une abondante chevelure blonde, se dessinaient des traits réguliers dont l'extrême jeunesse, surtout, faisait la beauté; de ce faciès toutefois, se dégageait une impression quasi-virile de force, de sûreté, de franchise; ses yeux étaient clairs et vifs, ses dents, toutes blanches et intactes; sa peau conservait un velouté exceptionnel; il était très grand et tout droit; un beau garçon bien planté, ce Fabien Lalancette qui produisait une constante et indélébile marque d'identification: le cerne bleuâtre qui lui demeurait sous les ongles car on comprenait bien en lui voyant le bout des doigts qu'il était cultivateur; ce n'était pas de la saleté qu'il entretenait ainsi, c'était de la terre... Tout à côté du jeune homme, sur l'étroit siège basculant, se profilait Madeleine Chaloute en robe de piqué blanc. La Grise s'arrêta à vingt pieds du perron. Madeleine sauta sur le sol et se porta à la rencontre de sa tante. Prince grondait, retroussait ses babines et reculait devant la jeune fille souriante et la main tendue.

— Voyons Prince, tu ne me feras jamais croire que tu as déjà oublié le temps qu'on était bons amis et les fameuses courses qu'on a prises ensemble !

— Viens-t'en icitte, toi ! Memère te le dira plus !... Non Madeleine, c'est pas qu'il a oublié, sais-tu ben, c'est surtout à cause qu'il est jaloux com-

me un chrétien !... Tiens, salut, Fabien, chez vous sont ben ?

— De première classe, madame Marticotte. Et vous-même ? — Sans attendre de réponse il ajouta : — Comme vous voyez, madame Marticotte, on est venus vous demander l'hospitalité.

— Bienvenu, mon garçon, bienvenu. Fais comme chez vous. Rentre ton cheval puis ta voiture dans le hangar. Si tu connais pas assez les aires, fais-toi montrer ça par Norée qui doit être encore après bretter dans la remise... Regardez-moi donc noircir le ciel... Rentrons vite, ma nièce... Arrive en dedans aussitôt que t'auras fini, Fabien...

— Merci, madame Marticotte.

Pendant que le jeune homme tirait son cheval par la bride et que le caniche jappait furieusement aux talons du visiteur, les deux femmes franchissaient le seuil ; madame veuve disait :

— Écoute donc, ma nièce... Tu me l'avais jamais dit... Depuis quand est-ce que c'est ton ami de cœur, le jeune Lalancette ?

— Qu'est-ce qui vous fait penser comme ça, ma tante ?

— Ben... Je sais pas... Quoi c'est que tu penserais à ma place ? De coutume, faut une bonne raison pour qu'une fille aille faire un tour de voiture avec un gars et avec quasiment rien que le bon Dieu pour regarder...

— Peut-être... Ça dépend... Mais c'est une raison bien simple dans le cas présent, j'ai compris qu'il y avait menace de pluie et juste comme je pensais de rentrer quelque part pour me mettre à l'abri, j'ai vu Fabien venir derrière moi, dans sa voiture à ressorts. Il m'a offert de monter, disant qu'on aurait

peut-être le temps, en faisant galoper le cheval, de devancer l'orage. C'est pourquoi on a décidé d'arrêter chez vous.

— Tu m'en diras tant... J'aurais pourtant gagé que c'était ton ami de cœur, le jeune Lalancette... Au premier coup d'œil, ça regardait ben pour ça.

— Mais non, ma tante, mais non...

Madame veuve poussa la porte, la tint entr'ouverte et, tournée vers Prince :

— À la maison, chien innocent ! T'aimerais donc ça que memère te laisse dehors pour te faire détremper au coton !

* * *

La menace qui roulait s'accroissait dans les nuages. À trois heures de relevée, un crépuscule planait sur les champs. Sous le couvercle sombre du monde, les choses paraissaient retenues, comprimées par une formidable tension. Les cultivateurs, que dérangeait cette noirceur, alourdie par chaque seconde, rentraient leurs outils en toute hâte. Le vaste silence intrigué contribuait encore à donner l'impression d'une nuit inopinée dont, pour rendre l'illusion complète, des grillons saluèrent l'avènement.

En arrière de la maison, la vache de madame veuve se mit à meugler sourdement ; de toute apparence ce fut là le signal qu'attendait l'orage pour attaquer. Le vent et la pluie, ces deux puissances bellicérantes, dépêchèrent soudainement à l'assaut le gros de leurs effectifs. Ce paysage qui cet avant-midi même, avait paru pacifié et tout disposé à être le théâtre d'une pastorale, était présentement agité, bouleversé, rayé de longues marbrures et semblable à un lac qui fut quelque miroir jusqu'au moment révolu-

tionnaire où une étrave l'a sillonné. Les violences naturelles s'étaient ruées en cette enceinte rustique, dépouillée maintenant de la signification de calme auquel au préalable, on eût pourtant été prêt à songer qu'elle servait de motif absolu. Le vent hurlait. Les paquets de pluie frappaient. En face, l'orme — qui avait subi bien d'autres colères — s'inclinait, fataliste, sous ces coups de boutoir. Les éléments en trombe déferlaient; ils en avaient à la petite maison de madame veuve, mais la petite maison, nef fermement ancrée au sein de la tempête, craquait en ne bougeant goutte.

Dans la grand-maison madame veuve avait posé au milieu de la table, une soucoupe qui servait de bougeoir à une chandelle allumée; la flamme vacillante était un mince sacrifice du feu offert en holocauste aux dieux violents du cataclysme extérieur. Tous les stores étaient tirés. Cela sentait le renfermé et le mort exposé. Madame veuve ne souriait presque plus. Il n'y avait guère que deux occasions où elle portait ainsi un masque de gravité: premièrement, quand elle était à l'église et deuxièmement, quand elle se barricadait sous la foudre car elle craignait Dieu et elle avait peur du tonnerre. Présentement à chaque éclair dont la lueur entraît par les fentes des stores, elle brassait l'air devant sa poitrine de moulinets précipités dont il n'y avait pas de doute que ce fussent des signes de croix.

Madeleine regardait, pendu au mur, le portrait de son défunt oncle Isaïe. Un beau portrait, en noir, blanc, enfermé par un cadre robuste, aux torsades bronzées qui paraissaient luisantes et comme neuves parce qu'elles ne laissaient pas que d'être hebdomadairement et soigneusement astiquées par la veuve fidèle. Or si Madeleine avait la tête levée vers le portrait, son attention n'y était pas; son attention allait à l'image du bel

athlète noir dans le cadre unique où, elle-même, bornait toute sa jeunesse... « Ce soir... » Ainsi songeait Madeleine avec un frisson; elle frissonnait maintenant quand elle pensait aux soirs, aux soirs pleins d'extase. « Ce soir... » Puis elle réfléchit que même si elle faisait diligence, quittant son hôtesse tout de suite après l'orage, il lui serait impossible d'observer le rendez-vous habituel; tout, là-bas dans le verger, serait encore trop humide... Mais Gilles n'aurait-il pas pu l'attendre à un autre endroit?... Elle ne savait que penser... L'orage la prenait au dépourvu... Il avait fait si beau depuis le commencement de leur idylle; la température les avait gâtés; il est vrai que quand il fait beau, on a de la misère à croire à l'orage... Et c'était la première fois qu'elle ferait faire le pied de grue à son amant... Qu'allait-il supposer maintenant... Cette inquiétude parut sur sa figure. Sa tante rompit le silence de fond d'église:

— T'as ben l'air jongleux, ma nièce; à qui c'est que tu penses de même ?

— Moi ? Mais à personne, ma tante.

— C'est pas faisable de penser à personne... Au nom du père et du fils et du Saint-Esprit, ainsi soit-il... Non, c'est pas le diable faisable... D'après moi, tu penses à lui. Et pourquoi c'est faire que tu serais gênée de me dire que tu penses à lui ? C'est ben naturel. C'est ben de ton âge. Franchement, il est pas mal pas en tout. Un peu jeune, peut-être. Mais ça, c'est une affaire qui prendra pas ben ben des années avant de s'arranger. Et il a de l'éducation, avec ça. Et son père a un bon nom par icitte. Un nom qui sonne comme un cinq piastre en or; ça nuit pas, tu sais; ça nuit jamais.

— C'est que je ne vous comprends pas bien, ma tante... De qui voulez-vous parler ?

— C'est pourtant pas si difficile à comprendre. Je suis après parler du géant Beaupré... Au nom du père et du fils et du saint-esprit, ainsi soit-il...

Madame veuve, levant les yeux, vit que sa nièce n'avait pas souri mais qu'elle avait rougi et elle changea de sujet :

— Si tu veux, je m'en vas te tirer aux cartes ; j'ai ça dans le bras, aujourd'hui.

— Comme vous voudrez, ma tante.

— De même, attends-moi donc une petite minute, le temps que j'aille quérir une bouteille de petite bière que j'ai mise à refroidir dans l'évier.

Elle sortit de la pièce dont elle ne s'était retirée que depuis quelques instants, lorsqu'une détonation formidable fit s'entrechoquer les vitres et vibrer le sol. L'explosion et le séisme furent ponctués par un hurlement de Prince et par l'appel lamentable de sa maîtresse.

— Madeleine ! Madeleine !

La jeune fille se précipita dans la cuisine.

— Ma nièce, as-tu des bons yeux assez, toi ? Regarde par le châssis pour voir si c'est pas tombé dans la cour...

— Je crois que j'ai de bons yeux, ma tante ; mais je ne pourrai rien voir d'ici ; les vitres sont trop embrouillées par la pluie.

— Mon doux Seigneur ! Le jeune Lalancette et Norée qui sont restés dans la remise avec un orage pareil... Au nom du père et du fils et du saint-esprit, ainsi soit-il...

— Allons, ma tante, il ne faut pas vous énerver comme ça ; ils se seront mis à l'abri, vous pensez bien.

— C'est entendu... Mais, c'est pas les chars comme hospitalité... J'ai de la visite rare et je la reçois dans la remise ! Le jeune Lalancette, j'aurais ben dû le faire rentrer quant et toi, tout à l'heure...

— Bien oui... Fabien... — dit Madeleine du bout des lèvres. Elle était à se demander où se trouvait présentement Gilles ; dans la serre, sans doute, écoutant rugir la tempête, s'imaginant que Madeleine pourrait venir l'y retrouver...

Madame veuve prit une bouteille et des verres. Elle entreprit de rassurer le fox et l'invita à sortir de dessous le poêle. La queue entre les cuisses, écrasé par sa frousse récente, le toutou rampa sur le plancher de la cuisine et suivit sa maîtresse dans la grand-maison. Pendant ce temps, ayant parqué la Grise et le boghei sous l'appentis, Fabien était venu se mettre à l'abri dans la remise où il trouvait Norée assis sur un seau renversé, taillant de son couteau de poche des cannettes effilées dans de vieux bardeaux de cèdre. À l'entrée du jeune homme le Métis ne releva pas la tête.

— Bonjour Norée.

— Salut ben.

— As-tu jamais vu un orage comme ça ? Qu'est-ce que tu en penses ?

— J'en pense pas le diable. — Répondit-il lugubrement. — C'est la faute de cet enfant de chienne de zhibou.

— Comment ça ? De quel hibou veux-tu parler ?

— De lui que j'ai manqué, tiens !

— C'est-il une peur bleue que tu es en train de m'appareiller-là ?

— Hier, y a eu un zhibou qu'est venu se jouer dans l'arbre que tu pourrais voir d'icitte. J'ai pris ma flèche, je l'ai visé comme il faut, mais le torrieu s'est

ensauvé. Il est allé chercher l'orage pour se revenger. C'est ben pour ça qu'on l'a sur la tête, astheure, l'orage.

— Ah ! C'est la première fois que j'entends dire qu'un hibou peut apporter l'orage ! Es-tu sûr de ça, Norée ?

— Sûr de quoi c'est que je dis ? Aussi sûr qu'y a un bon Dieu ! Aussi sûr que tu me vois icitte, moi, Norée Pelquier, après me gosser des nouvelles flèches. Ce maudit-là, il aura de besoin de pas avoir d'envie de revoler dans mon bout ! Il aurait d'affaire à se chercher une bonne cachette pour que j'arrive pas à le débarquer !

Fabien haussa imperceptiblement les épaules. Il s'éloigna de quelques pas, alluma une cigarette, gagna le rectangle blafard d'un carreau dont la vitre était doublement étamée par les toiles de générations d'araignées et par le voile mouvant de la pluie. Il était grandement amer : pourquoi le sacré destin — qui souriait à tant d'autres — ne lui aurait-il jamais donné la moindre chance, à lui, du côté de Madeleine ? Il aurait voulu lui parler, lui déclarer qu'il l'aimait de plus en plus, qu'il n'y avait qu'elle seule qui comptait à ses yeux, qu'il mourrait privé d'elle, bref, il aurait voulu lui débiter ces milles mensonges mignons que l'amour paradoxal tire d'une sincérité enthousiaste... Mais toujours la Providence le retenait... La Providence savait pourtant que cet amour était une ardeur pas comme celle de tout le monde... Pourquoi tenait-elle si fort à le garder sur des charbons ardents ?... Pourquoi suscitait-elle toujours de nouveaux prétextes pour lui faire ronger son frein ?... Aujourd'hui le ciel avait ouvert ses écluses ; demain ce serait encore la timidité qui lui comprimerait l'âme.

Présentement il demandait des comptes à la Providence, mais rien n'empêche que tout à l'heure, Fabien avait remercié Dieu qui lui permettait d'inviter Madeleine à monter à ses côtés. Il avait songé que l'orage s'en tiendrait aux épouvantails noirs accrochés dans le ciel... Peut-être que l'orage se tiendrait suspendu comme ça ?... Peut-être qu'ils auraient le temps de trotter sur terrain sec ?... « Voici ma chance... » avait-il songé. À mi-côte, entre chez la veuve Marticotte et le domaine des Pindus, surgissait un bosquet de hêtres et de merisiers; les jeunes gens de Sainte-Exupérance savaient que c'était un petit bois sacré; l'enceinte en était tout particulièrement réservée aux disciples d'Eros; sauvage ce lieu, bien trop sauvage pour que les hommes songent jamais à y ériger la statue du dieu joufflu; toutefois passant près de là, un souffle enveloppait, un chant s'élevait, on entendait que quelqu'un bougeait sous les branches et les jeunes Saint-Exupéranciens devinaient bien que c'était *Lui* qui était en train de bander son arc.

C'est bien à ce bosquet que Fabien avait formé le dessein d'arrêter... Pour faire quoi ?... Pour dire quoi ?... Il ne le savait définitivement. C'était beau, avec des contours flous de rêve. C'était impalpable parce que ce propos se trouvait trop profondément à l'intérieur de la pureté. Et il abandonnait déjà un lambeau de son âme à une jalousie confuse: celle qu'il aimait vivrait là des minutes entières pour lui tout seul... Le monde n'aurait pas les yeux dessus... Pas de monde... Rien que les oiseaux, la Grise, les arbres et le ciel... Il y en avait toujours trop autour d'elle... L'homme des cavernes en lui appelait de tous ses vœux le petit bois dont le monde civilisé ne hante point les taillis... Et le long du chemin qui

sort de Sainte-Exupérance — les pensées d'un paysan, lorsqu'il est vraiment amoureux, sont aussi jolies que celles d'un poète de la ville — Fabien Lalancette avait raisonné de la sorte, sur le siège haut du cabriolet. Cependant, venue de son côté droit, s'irradiait dans tout son être la chaleur aphrodisiaque de Madeleine Chaloute.

Mais le temps n'avait rien permis. Le temps avait — tandis que Fabien rêvait aux rayons — ôté le soleil de sa place et réduit en eau le beau désir de Fabien Lalancette. Il comprenait comme il n'avait jamais compris pourquoi on prêtait au temps une telle importance, pourquoi des auteurs latins et grecs avaient écrit que cela était si précieux. Fabien comprenait qu'il était à gaspiller du temps. Et si encore il avait pu se trouver en compagnie de Madeleine... Mais non, tandis qu'elle se trouvait à cinquante pieds de là, il devait ruminer son déplaisir, ici dans cette remise, avec ce métis superstitieux qui se gossait des fléchettes... Mais c'était peut-être parce qu'il était trop gêné que le sort ambitionnait... On allait bien voir... La prochaine fois... C'était vrai qu'il se proposait toujours : « la prochaine fois... » Mais il n'osait jamais... Maintenant il en avait assez et il ne perdrait plus de temps... À partir de tout de suite il était bien résolu à prendre aux cheveux la première occasion.

— La prochaine fois, bonguienne, pluie ou pas pluie !

★ ★ ★

Dans la grand-maison, tante Élise, solennelle et cabalistique, brassait les cartes. Elle posa le jeu sur la table.

— Astheure, ma nièce, tu vas me couper ça en sept; en sept tas égaux. Sept, tu sais, c'est le chiffre chanceux, tandis que treize... c'est pour ça qu'il faut faire ben attention de jamais dépasser sept, vu qu'on court des chances de s'approcher de treize... Bon... Comme ça...

Ensuite la cartomancienne se mit à retourner les paquets lentement, méticuleusement, commençant par celui des paquets qui se trouvait le plus près de son cœur.

Le barrage d'artillerie grondait et faisait les nerfs se hérissier. La maisonnette était prise sous le rouleau compresseur de la pluie. Dans toutes les pièces, dans la cave même, personne ne pouvait se soustraire aux rugissements de la voix dominatrice du déluge. Le lumignon de suif sautillait la même petite valse lente qu'il eût dansé, eût-il éclairé un service funèbre et il faisait bouger sur le mur les ombres tourmentées des deux femmes.

Madeleine était assise, très droite, très tranquille, les mains jointes, les yeux fermés; irritée à l'idée de la pluie mais commandant à son attitude de ne rien laisser paraître de ce ressentiment. Le buste de madame veuve s'avancait au-dessus de la table. Elle marmonnait des tronçons de phrases dont certains mots se détachaient intelligiblement: « Sept... Argent... Amour... » Tout à coup, elle poussa un hurra et eut un sursaut. Elle pigea une carte qu'elle brandit sous le nez de Madeleine.

— Regarde-moi ça, un peu ! Rien que l'as de cœur, ma chère petite enfant, rien que l'as de cœur ! Tu sais ce que ça veut dire ? Ça veut dire, un beau jeune homme brun. Et c'est mêlé avec les plus beaux

carreaux ! C'est-il assez riche pour toi ? Regarde, regarde.

— Bien oui... Je vois ...

— Tu vois et t'es pas plus contente que ça ? — dit la veuve, dépitée que son enthousiasme ne trouvât pas plus d'écho. Mais écoute donc toi là, ma chère petite enfant; j'y pense tout d'un coup... Le jeune Lalancette est blond, lui, blond pareil que de la savoyane... Pourtant, les cartes m'ont pas conté de menterie; le jeu a été bien brassé... Quoi c'est que ça peut ben vouloir dire, ma nièce ?

Madeleine sourit.

— Les cartes ne se sont pas trompées, ma tante; ça veut dire que c'est vous qui faites erreur en voulant absolument que Fabien soit mon ami.

— Ah bon, ah bon... Mais c'est un beau brun... Un gars des États ?

— Non, il est de par ici...

Madeleine était bien partie, semblait-il, pour parler de Gilles Gélos, mais juste à ce moment, des pas se précipitèrent sur le perron.

Madame veuve souleva un store.

— Tiens ! En parlant de jeune homme blond ! Je cours y ouvrir la porte, au jeune Lalancette !

* * *

— Donne-moi ton coat Fabien, pour que je le mette sécher sur une chaise.

— Mon pauvre Fabien — dit Madeleine — te voilà mouillé jusqu'aux os.

Il l'enveloppa d'un regard en lequel se discernait à la fois de la tendresse et de l'avidité: cette expression de sollicitude le touchait puis elle le faisait tressaillir.

— Bah !... Ne t'en fais pas à mon sujet... C'aurait pu être pire, sais-tu... C'aurait pu être pire, si je n'avais pas attendu une accalmie, pour m'emmener jusqu'ici, plié en deux... Mais je crois que, même s'il n'y avait pas eu d'accalmie, je serais venu... On se tanne d'attendre...

Sous une chaise, dans un coin, Prince grognait et sa gueule plissée pointait dans la direction du visiteur. Madame veuve dit :

— Je vas aller étendre ton coat dans la cuisine. Je vas en profiter pour prendre une autre bouteille de petite bière dans l'évier ; attendez-moi un petit brin... Vas-tu t'en venir avec moi, chien innocent !

Madame veuve s'éloigna, suivie de son fox ; les deux jeunes gens restèrent seuls ; l'hôtesse n'avait plutôt tourné le dos que Fabien commençait à voix basse :

— Comme je viens de te le dire, on se tanne d'attendre... Le bon Dieu sait ce qui m'a retenu de traverser l'orage dans son plus fort... Je me reprochais de rester là comme une poule mouillée... Je me disais que c'était du plus haut comique qu'un gars qui serait prêt à se jeter dans le feu ait peur de la pluie... Et tout à coup, je ne sais pas ce qui m'a pris, mais il n'y aurait jamais eu de corde assez forte pour m'attacher au hangar ; j'ai été prêt à risquer n'importe quoi pour te dire enfin, autre chose que des banalités ; à cet instant-là, j'ai compris que le temps qu'on a à portée passe et ne reviendra plus ; on ne regagnera rien à le laisser couler...

Madeleine était ennuyée. C'était là, clair comme de l'eau de roche, le préambule à une déclaration d'amour. Elle n'aurait jamais dû accepter de monter dans la voiture, tout à l'heure. Ce qu'elle redoutait

depuis sa rencontre initiale avec Gilles était enfin au tournant de la minute présente. Elle affecta de sourire :

— Ton allocution ne serait pas battue par celle que fait monsieur le maire, à la distribution des prix...

— Oh Madeleine ! Je t'en supplie, ne va pas prendre ça en riant !... Je te disais donc que je tenais à te dire autre chose que des banalités...

Elle dit avec, dans la voix, un rien de résignation :

— Bien... Je t'écoute...

— Il y a longtemps que je me propose de te parler... Il y a longtemps que j'aurais dû te faire part de ce qui me tracasse... Depuis une couple d'années, Madeleine... Ça fait une couple d'années que j'ai ça dans le cœur... Tu ne me l'as jamais entendu dire, parce que ça a toujours été la même chose : je n'osais pas ; quand on a été grands amis d'enfance comme nous deux, c'est difficile de parler le langage du grand monde... Mais, il y a cinq minutes, dans le hangar, l'heure de la décision, je l'ai entendue sonner... J'ai senti que c'était le temps de foncer... J'ai senti que je pouvais être effronté... Mais, rassure-toi, Madeleine ; tu n'as rien à craindre de moi ; c'est une manière de parler... Ce que j'ai à te dire, c'est pas effrayant, c'est pas long ; c'est rien qu'une simple question que j'ai à te poser : quand est-ce qu'on se marie, Madeleine ?

Elle regardait le plancher. Un silence s'établit entre les deux jeunes gens. Au bout d'une seconde elle leva les yeux sur son interlocuteur.

— Es-tu sérieux ?

— Madeleine, j'ai fait des farces avec les autres, mais j'ai toujours été sérieux avec toi... Toujours... Depuis le temps qu'on marchait au catéchisme tous les

deux et que je prenais ta part quand tu avais des chicanes... Te rappelles-tu ce temps-là, Madeleine ?

— Oui...

— Alors, tu vois bien ? Ce n'est pas d'hier que ton destin et le mien sont liés.

— Je ne suis pas de ton avis. Ça ne veut rien dire. Ça n'a jamais voulu dire, parce que deux jeunes gens ont été à la petite école ensemble, qu'ils sont destinés l'un à l'autre...

Il secoua la tête.

— Tu ne trouves pas qu'on a perdu assez de temps comme c'est là ?... Moi, c'est court : je t'aime... Ma question simple, je vais te la poser encore : quand est-ce qu'on se marie ?... Et puis, si tu penses que c'est là une façon un peu trop courte, un peu trop habitante pour demander une fille en mariage, je peux toujours changer de parlure. Je suis capable de parler en termes élégants et de fionner... Tiens par exemple, écoute-moi ça : Madeleine, mon amour, mon seul amour, veux-tu être ma femme ?... Puis, qu'est-ce que ça donne ?

Sa voix s'était altérée. La flamme haute de la passion embrasait ses regards que Madeleine fuyait obstinément. Elle dit, avec une lenteur calculée :

— Pourquoi me parler comme ça, Fabien ?... On est jeunes, tous les deux... On n'a pas d'expérience...

Il coupa fougueusement :

— Ça fait longtemps que quelqu'un m'avait fait le reproche de ne pas avoir d'expérience, tu sais... Ça s'adonne que moi, j'en ai, de l'expérience, à présent... Dans tous les cas, j'en ai assez pour savoir que c'est toi qu'il me faut et pour me rendre compte que c'est toi, la plus belle...

— Ça revient précisément à ce que je viens de te dire, Fabien. Tu dis que je suis la plus belle, parce

que tu n'es pas à même de comparer... Parce que tu ne connais pas d'autres jeunes filles...

— J'en connais... Maintenant, je veux bien croire Madeleine que c'est trompant, rien qu'à me regarder... Mais tu sais, des fois, on a beau avoir l'air jeune... Mais avec tout ça, le temps passe et tu ne m'as pas encore répondu...

— Bien... Ça demande considération...

— Écoute, Madeleine... C'est pas tellement long, tellement difficile à considérer...

Il s'avança et lui prit les mains.

— C'est pas compliqué... Tu n'as qu'à me regarder comme il faut et me dire, là, entre quat'z'yeux, si tu m'aimes...

Elle ne se sentit pas le courage de lui porter le coup franc qui eût démantibulé les illusions du pauvre garçon. Elle biaisa :

— Ne m'en demande pas trop pour le moment, Fabien.

À ce moment, madame veuve parut, portant une bouteille et un verre de plus à l'intention du visiteur.

— Je vous ai pas trop fait attendre toujours ? Norée avait reporté à la cave les bouteilles qui se trouvaient dans l'évier.

* * *

Durant tout l'été, Madeleine ne devait pas remettre les pieds chez sa tante. L'alerte avait été chaude et elle ne tenait pas à la revivre. Elle fit en sorte d'éviter Fabien Lalancette.

« Pauvre lui ! Je ne sais quand est-ce qu'il va comprendre que je ne pousserai jamais l'amitié jusqu'au point de devenir sa femme !... »

* * *

CINQUIÈME LIVRET

Le Sénégalais avait fait ramper sur la pelouse, près de la clôture, jusque dans l'ombre des thuyas, le boyau d'arrosage, reptile long et noir. Le jardinier entourait de ses soins un massif d'hortensias tricolores aux facettes innombrables.

Le soleil se soulevait au-dessus de l'horizon. Les oiseaux étaient des petites boîtes à musique en quoi le beau temps avait déclenché un ressort; des boîtes qui, toutes, marchaient mélodieusement bien. Gilles Gélos était heureux: il était bien celui pour qui était donné ce concert gratuit, spontané, indiscipliné, qui ouvrait devant son imagination une voie délicieuse menant à un jardin unique que ne surplomberait pas le gros stratus bitumineux de la malchance... Mais pourquoi penser à cela, encore... Madeleine lui avait bien défendu de penser à la guigne... Madeleine... Il ferma les yeux...

C'est vrai qu'il ne pouvait les tenir fermés longtemps, ses yeux; il fallait les garder grands ouverts afin de surveiller le jet d'eau, la vie qui cascadaît sur la floraison bleue blanche et rouge... Cependant il souriait, n'en voulant pas une miette au sort qui l'obligeait à travailler avec le boyau. Ça valait bien cela. Le sort qui le gratifiait d'une félicité inespérée, pouvait fort bien exiger en retour, une petite compensation. C'était juste. Personne n'a rien pour rien, dans ce bas monde... Et, parce que la lame de fond de son bonheur lui montait à la tête, il songeait qu'il avait trente ans et des muscles au corps; c'était nou-

veau, chez lui cette sensation que la vie valait la peine d'être vécue... Pour cela, il ne voulait plus faire attention aux vicissitudes auxquelles on lui avait dit que sa vie était vouée... Madeleine ne se doutait pas que son influence était en train de dissiper, devant le front de son amant, les ailes aux battements lourds du complexe d'infériorité.

Le massif d'hortensias se trouvait à une extrémité du parc et le regard n'avait qu'à franchir la haie de thuyas puis, qu'à sauter la clôture pour retomber sur la route qui, un mille plus bas, blanchoyait devant chez Josias Lalancette. Le soleil marquait l'heure du train. La besogne de Josias faisait des bruits qui montaient haut et portaient loin, par le matin translucide. Les bêtes criaient sur tous les tons : meuglements assourdis, clairs hennissements, fanfare débandée des coqs et des poules, voix nasillardes, ridicules et profondes des oies qui se déhanchaient jusqu'au marigot voisin. D'un côté, les accords poétiques que plaquaient des boules de plumes en toutes sortes de couleurs. De l'autre, les notes discordantes de la réalité désagréable. Une file de laitières martelait une sente où s'étaient des pavés gluants et qui menait au pacage, à la lisière du bois. Un diminutif d'homme dépenaillé, en chapeau de paille trop grand pour sa tête, sautillait en arrière du troupeau, lançant des injures par-dessus les croupes. Une cloche tintait. L'écho emportait des abois.

Le soleil n'avait pas pris Fabien au lit. Ce tableau aux tons crus, cette fresque qui ne laisse pas que d'être émouvante dans son tracé naïf, ne s'imposa pas à lui ; il ne vit et n'entendit rien de ces manifestations : son âme était toute occupée par l'image radieuse de Madeleine Chaloute.

Madeleine, en se levant, avait un air de chansonnette qui lui roulait au fond de la gorge; une chansonnette où « amour » sonnait bien avec « toujours ».

Mon Dieu ! Qu'elle était heureuse ! Mon Dieu ! Qu'elle l'aimait ! Est-ce qu'il était permis d'aimer comme ça ? Est-ce que ce n'était pas contre la loi ? On pouvait certes se poser une telle question, parce qu'il y avait, dans l'amour qui la visitait, un trouble levain qui faisait mousser un breuvage frauduleux. Plus elle allait et plus sa passion s'élevait, visant des régions de délire et plus elle trouvait que cela avait une saveur au-dessus de toutes les liqueurs humaines. N'était-ce pas trop savoureux pour être exempt de péché ?... Les payens peuvent se permettre d'aimer avec une intensité comparable; on n'exige pas d'eux qu'ils fassent partager leur sentiment à un dieu accapareur... Mais quand on est catholique, ce ne peut pas être la même chose... Quand on est catholique, est-ce qu'on a le droit d'aimer comme ça ?... Est-ce qu'on a le droit d'adorer ce que l'Église a toujours ordonné de brûler ?... Elle effleura la pensée d'aller faire résoudre ce problème par le vicaire de Sainte-Exupérance qui était son confesseur ordinaire. Cependant elle ne devait point s'arrêter à cette proposition.

Le vicaire était un bon gros abbé jovial chez qui le vernis collégial n'avait réussi qu'à recouvrir d'une pellicule diaphane la couche vivace de paysannerie. Cet excellent garçon était doué d'une voix forte qu'il avait grand tort de monter au diapason lorsqu'il se fâchait; de plus, quand il se mettait hors de ses gonds, il bégayait d'une façon fort originale. Un après-midi, une femme mariée étant venue se confesser, s'accusa au vicaire d'avoir eu des relations extra-maritales. Au

rapport chuchotté de ce coupable commerce, l'indignation s'était emparée du directeur de conscience et il avait clamé :

Veu... vous n'avez pas eu peu... peur que le beu... bon Dieu veu... vous écrase comme une peu... punaise ? « Cette explosion avait dépassé l'exiguë guérite de la Pénitence, de telle façon que trois dames de Sainte-Anne, qui attendaient leur tour près du confessional, n'avaient pu faire autrement qu'être frappées en plein dans les tympan par les éclats de cette voix puissante et bégayante. Il s'en était suivi que la rumeur publique, couvée par ces dames, avait fait des petits, la pénitente, les Sainte-Exupéranciennes ne l'avaient à partir de l'incident, désignée que sous le nom de madame Peupunaise, on lui avait rendu la vie insupportable et cette paroissienne dont le tort majeur avait été de se livrer illicitement à certains paroissiens, avait dû s'exiler.

Madeleine n'avait pas pris de temps à écarter son confesseur de ses préoccupations ; s'il allait se mettre à crier comme ça... Le monde broderait une histoire méchante... Le monde est porté à broder méchamment... Le monde croira toujours plus volontiers à un trou de boue qu'à un coin de ciel bleu... Quand elle s'en irait chanter sur la place publique que c'était un culte qu'elle observait ainsi en compagnie de Gilles, tout le monde hausserait les épaules... Mais lui, Gilles, quelle était sa façon de penser là-dessus ? Mais lui, son amant, avait-il aussi l'impression de pécher chaque beau soir que Dieu faisait au bord de la Saumonée ?...

Elle descendit au parc. Elle gagna, à côté de la serre, une prise d'eau d'où partait le boyau d'arrosage dont elle suivit les méandres. Le jardinier se redressa

lorsqu'il vit une ombre donner des à-coups sur le gazon, à ses pieds.

— Télépathie, Madelon ! Télépathie ! Je pensais justement à toi !

— Non ! Est-ce que ça t'arrive souvent ?

Les deux amants passèrent dans l'ombre d'un orme puissant. Là un œil indiscret n'aurait pu les repérer... C'est là qu'ils oublièrent le monde, pendant un bon moment... Enfin Madeleine se défit de l'étreinte du mâle noir, recula de deux pas, se promena la main dans la chevelure et dit dans un souffle :

— Gilles, j'ai une question à te poser... Il y a quelques jours que j'y pense... Je tiens à connaître ton point de vue...

— Une question ? À moi ? Tu penses que je puis y répondre ? Mais vas-y Madelon... Tu me sembles bouleversée et si je pouvais disperser ce nuage... Mais je n'ai pas fait d'études supérieures ; ne la fais pas trop compliquée, ta colle.

— C'est une question que je me suis longuement posée mais qui est restée sans réponse... Je crois que tu peux y répondre, toi, car tu as une expérience que je n'ai pas... Et tout autre que toi, je ne pense pas qu'il puisse me renseigner, parce que c'est une question qui ne regarde que nous deux et il est préférable que personne n'ait vent de notre affaire, à nous deux...

Elle eut un rapide regard circulaire afin de s'assurer qu'ils étaient absolument seuls, baissa la voix encore et lui posa le problème qui la hantait :

— Gilles... Penses-tu... Penses-tu que c'est péché de s'aimer au point qu'on s'aime ?

Il se détourna, se pencha, un peu pour changer la direction du jet d'eau, beaucoup pour fuir le regard

anxieux de sa maîtresse inquiète, craintive et harcelée par tout son passé virginal; frêle victime prise entre deux feux: le respect dû au Dieu de son adolescence et l'adoration du dieu de sa jeunesse.

— Allons, allons, mon petit... Qu'est-ce que tu vas penser... Je t'avoue ne m'être jamais arrêté à ça... Mais puisque tu te confies à moi, puisque tu me le demandes, je suis en mesure de te rassurer et de te répondre que non, définitivement non... Autant, je crois, se demander s'il y a péché à arroser les fleurs ou à en cueillir d'autres. Ce sont des choses qu'il faut faire et qui restent dans l'ordre de la nature...

— Oui mais, la religion...

— Chaque chose à sa place, mon petit... Ça ne lui convient pas à la religion de se mêler de ce qui ne la regarde pas... Des cas comme le nôtre, il y en a toujours eus et la religion, au lieu d'admettre que c'était tout naturel, a toujours fait de l'esbroufe, avec ça pour les accabler de ses malédictions... Elle a toujours désapprouvé de sa grosse voix, mais c'était afin de couvrir la parole de Dieu lui-même qui a dit: « Aimez-vous les uns les autres. »

— Mais Dieu n'a pas dit ça pour les... irréguliers. Il n'a pas dit ça pour nous qui ne sommes pas mariés. Ce n'est pas pour nous deux que ces belles paroles ont été prononcées.

— Et pourquoi pas, mon petit ? Qu'est-ce qui te fait être si sûre de ton raisonnement ?

— Dame ! Les prêtres...

— Oui, parlons-en... Ils sont prêts à inventer n'importe quelle baliverne pour faire les gens se tourner dans leur direction. Ils interprètent le langage de Dieu d'une manière qui fait leur affaire. Ils vont même jusqu'à prêter des subtilités, des finasseries au

langage de Dieu qui a l'origine était un langage simple et à la portée du premier venu. Ils vont jusqu'à dire qu'il faut qu'on aime Dieu par-dessus toute créature... Eh bien, moi, vois-tu, je n'hésite pas le moins drement à me soustraire à cet ukase. Moi, je n'ai pas scrupule à déclarer que je t'aime plus que Dieu !

— Oh Gilles ! Tu blasphèmes !

— Il ne faut pas que tu prennes ça ainsi. On aime ce qu'on connaît ; moi, je ne connais pas Dieu mais je te connais ; ça se tient. Je suis très sincère quand je te dis que je t'aime plus que Dieu. Si Dieu s'était fait connaître avant, je ne dis pas, mais tu t'es faite aimer avant lui, alors...

— Chiniquy !

— Je ne comprends pas... Qui est-ce ?

— C'est pourtant vrai tu n'es pas au courant... Chiniquy était un apostat canadien.

— Ah bon... Eh bien, j'ai beaucoup de sympathie pour ce monsieur ; la vie n'a pas dû être drôle pour lui, dans ce pays... Tout de même, mon petit, ne va pas m'assimiler à un renégat, parce que je te dis simplement que je t'aime plus que Dieu !

— Excuse-moi... C'est une façon de parler... Mais, pour revenir au sujet qui me préoccupe : tu crois qu'il n'y a pas de péché ?

— Mon petit, je fais plus que le croire... Maintenant je sais qu'il y en aurait bien plus long à dire à ce sujet mais on n'a pas le loisir de rester bien longtemps à causer. C'est déjà l'heure du petit déjeuner. Quelqu'un pourrait nous surprendre ici si nous nous attardions. Et songe donc ce que dirait cette Vitaline si elle allait nous voir tous les deux, à l'écart !... Embrassons-nous...

Ils s'embrassèrent.

— À ce soir, donc, pour une conversation plus détaillée.

— C'est ça, Gilles, à ce soir... Nous parlerons de Chiniquy et... de toi... Tu veux ?

— Si je veux !

Afin de ne pas arriver ensemble au pavillon des domestiques, tandis que par un détour, il observait un pas de flâneur, Madeleine, en droite ligne, s'élança.

Le Sénégalais s'accusait d'avoir illusionné sa maîtresse : quand il lui avait dit qu'il n'avait jamais pensé commettre de péché en l'aimant ; il lui avait déclaré qu'elle se trompait en songeant que la parole divine ne s'adressait qu'aux gens mariés. Le fait est que le point noir du péché s'était posé dès le premier soir qu'il avait couché avec Madeleine. Ses étreintes avaient un relent de culpabilité. Il avait beau dire, il savait qu'il était criminel parce qu'il était mordu par le démon de la chair. De plus il n'ignorait pas qu'il fallait nécessairement être marié pour que l'union des corps ne soit pas un péché. Mais les législateurs en robe violette n'ont jamais su que, une fois marié, la routine, l'habitude, le devoir, rendent insipide en son refroidissement, le mets infiniment goûté, lorsqu'il est servi chaud sur la table de l'amour libre.

Mais pouvait-il lui faire connaître de telles pensées ?... N'était-elle pas trop enfant, pas assez préparée par la vie à recevoir des coups de cette envergure ?... Ça lui aurait fait mal sans doute, comme une trop forte lumière, tout d'un coup... Et puis, peut-être que des scrupules lui seraient venus... C'était une âme délicate sur laquelle l'eau du baptême n'était pas encore sèche, un oiseau qui aurait pu s'effaroucher... Il ne voulait pas qu'elle s'en aille... Madeleine lui était indispensable...

Après le petit déjeuner, il revint travailler aux hydrangées. Marquis, lancé à toute vitesse, déboucha d'une allée; aux pieds de l'horticulteur, il freina et, langue sortie, tête levée, quêta une caresse. Le colley précédait madame Pindus, de retour d'une promenade hygiénique.

— Bonjour, monsieur Gélos.

— Bien le bonjour, madame.

— Je me suis rendu compte, monsieur Gélos, que vous êtes très matinal; moi, j'ai beau me lever de bon matin, je vous vois régulièrement à votre besogne; je tiens à vous féliciter pour cette diligence.

— Je remercie madame. Les fleurs sont de petits tyrans qui ne vous laissent pas faire la grasse matinée. Il y en a beaucoup qui exigent d'être arrosées avant que le soleil ne se lève.

— Vous étiez ici, de bonne heure, ce matin ?

— Oui madame. À quatre heures et demie. Comme tous les matins des jours sur semaine, sauf quand il pleut.

— Comme tous les matins, dites vous... Vos journées se trouvent certes bien remplies... Vous ne devez pas y trouver beaucoup de temps pour vous ennuyer ?

— Non madame, pas le temps, c'est vrai... Et puis de quoi m'ennuierais-je ? Pourquoi s'ennuyer quand on a, à ses pieds, tant de fleurs pleines de vie et, au-dessus de sa tête, tant d'oiseaux pleins de chansons ?

— Poète ! — s'exclama-t-elle — Cette réflexion est digne des Georgiques !

— Je ne connais pas du tout ce livre, madame. Si je n'ai pas de temps à consacrer à m'ennuyer, je n'en ai pas non plus pour lire ou écrire... Pourtant, il n'y

a pas à dire que je n'aurais pas aimé écrire... Mais de bonne heure, il m'a fallu comprendre que j'étais né pour gagner ma croûte en me faisant des ampoules aux mains...

Le noir parlait encore lorsque la silhouette de Gratien déboucha d'une allée. L'attention du financier négligea l'horticulteur; il dit, s'adressant à sa femme:

— Je m'aperçois que je tombe en plein milieu d'une conversation intéressante...

— Au revoir, monsieur Gélos.

Juliette se dirigea vers son mari.

— Tu as affaire à moi, Gratien ?

— Bien oui... Tu sais, la Cadillac dont je te parlais l'autre jour, elle est arrivée. Georges Michaud vient de rentrer avec; veux-tu te rincer l'œil, ma femme... — Il attendit un moment et demanda à brûle-pourpoint: — Juliette, qu'est-ce que tu peux bien lui trouver d'intéressant, à ce nègre-là ?

— Pourquoi parles-tu comme ça Gratien ? Cet homme a des qualités qu'on ne rencontre pas souvent chez les types de son milieu. On a l'impression qu'il se trouve désaxé. C'est un philosophe en herbe. Il y a motif à une curieuse étude psychologique.

Il hocha la tête.

— Curieuse d'étude, ouais... D'après moi, ce qui est surtout curieux, c'est qu'un gars aussi fin soit resté crampé au bas de l'échelle... Tu prends moi, c'est peut-être vrai que je ne suis pas si intéressant, mais j'ai grimpé, au moins...

Sur un ton uniforme, elle lui demanda:

— Qu'est-ce qui te fait penser que je veuille te comparer au jardinier ?

La Cadillac était un pur bijou dont les chromes attiraient les rayons du soleil de juillet.

L'après-midi n'était entamé que d'un tout petit peu de temps et, sur la route de la cité de Champlain, dans le compartiment arrière de la neuve Cadillac, Madeleine Chaloute était assise à droite avec Gratien Pindus à sa gauche. De coutume, il se gardait bien de voyager en compagnie de ses domestiques. (Georges Michaud, le subalterne, était quasi l'égal de Gratien.) Mais pour Madeleine, le financier créait un précédent à la demande de sa femme qui, s'étant procuré au Syndicat de Québec, un peignoir dont la couleur ne lui allait pas, voulut l'avoir changé sans trop de délai et envoya sa camériste faire la commission. Comme Gratien allait justement à Québec, Juliette s'était avisée que cet échange serait plus vite bâclé si son mari emmenait la jeune fille et elle avait prié Gratien à cet effet.

Encore sous le coup de la mauvaise humeur que lui avait apportée le matin, il avait été sur le point de refuser d'une façon bourrue, quand précisément, toute une lumière lui avait éclaté dans la tête : le vieux procédé, le procédé classique s'offrait à lui ! Il s'afficherait, au vu et au su de Juliette, avec la fille de chambre. Voici que l'occasion lui était fournie, inespérée, de commencer les travaux d'approche ! Ce ne devait pas être difficile de faire tourner la tête de cette petite fille ingénue, de la séduire en faisant briller de l'or à ses yeux... Diable ! Comment se faisait-il qu'il n'avait pas songé avant maintenant à une telle manœuvre qui ferait mousser quelque jalousie chez Juliette, qui ferait partir en elle une amorce de la passion qu'il se faisait fort d'entretenir par la suite ?...

— C'est correct, ma femme — avait-il acquiescé — Je vais l'emmener, puisque tu me le demandes...

Aux limites de Charny, le financier parla :

— Madeleine ?

Elle suivait, par la vitre baissée, les scènes rustiques escortant la route ; elle se détourna.

— Madeleine, j'ai beaucoup de sympathie à votre égard. Je ne vous l'ai jamais dit, comme de juste, mais si ça n'a jamais paru, c'est parce que je suis un peu trop brutal, extérieurement, parce que je cache soigneusement mes impressions ; un homme d'affaires, vous savez, doit prendre l'habitude de porter un masque... Mais ça ne veut pas dire que j'aie écrasé toute sensibilité en moi-même... Par exemple, je pense que vous servez très bien ma femme et que votre salaire n'arrive pas à la hauteur du service que vous donnez... Je pense que c'est une faute grave d'obliger une jeune et jolie fille comme vous, qui pourriez aspirer à une situation élevée, à un travail de mercenaire... Je m'y connais en valeur humaine, vous savez et je sais que vous êtes susceptible de vous élever...

— Je ne me suis jamais plainte — dit-elle, ne sachant point où le patron voulait en venir — J'aime mon travail qui m'est rendu facile par madame Juliette et je suis très attachée à sa personne, monsieur.

— Oui, pour ça, je sais que vous vous accordez bien avec ma femme... Mais laissons le sentiment de côté pour le moment et admettons que l'avenir que vous promet votre salaire actuel, n'est pas des plus alléchants... Je viens de dire que vous êtes susceptible de vous élever... Oui... Mais vous ne vous élèverez jamais par vous-même. Va falloir qu'on vous aide... Et moi, je suis en mesure de vous donner un coup de main...

Madeleine rougit ; elle baissa les yeux ; la clarté radieuse s'éclipsa pour elle ; la voiture où elle était

pénétra dans un brouillard soudain; qu'est-ce que ça voulait dire?... Voici que le patron parlait comme parlent les vieux beaux dans les romans... Mais elle, par exemple, ne serait pas l'héroïne oie blanche qui gobe n'importe quoi... Tout de même, il s'agissait de ne rien précipiter... On pouvait toujours supposer que ses intentions n'étaient pas celles d'un séducteur sur le retour mais d'un gentilhomme bien intentionné... Gratien interpréta ce silence, cette méditation tout différemment... Il s'imagina que les pensées de la jeune fille avaient pris une teinte vénale... Il se dit qu'il fallait battre le fer tandis qu'il était chaud... Et Gratien n'avait jamais été tatillon; il y avait toujours eu en lui du bombardier mêlé à du draveur... Les circonlocutions, les précautions oratoires, les roseries dont Casanova en dentelles mine le terrain que va fouler la femme convoitée, c'est excellent pour les séducteurs d'opérette, pas pour Gratien Pindus...

— Si vous vouliez, je pourrais vous donner un bon coup de main... Vous me plaisez infiniment, Madeleine...

À vrai dire, elle ne lui plaisait pas tellement. Elle pouvait avoir certaines qualités, mais elle n'accoterait jamais sa femme. Aucune femme d'ailleurs, ne parviendrait à remplacer Juliette, dans les aspirations de Gratien. Il y aurait toujours en masse de par le monde, des bouquets, des sachets dont l'arrangement réussirait à accrocher ses sens, mais d'essence choisie pour pénétrer toute son âme, il n'y en aurait jamais qu'une seule. Comme de juste, il avait, maintes fois, trahi la foi conjugale. Quand sa chair criait trop fort, il s'arrangeait pour la faire taire et il ne faisait pas trop le gourmet, non plus, à des tables inattendues. Il avait faim. Il mangeait. Un point, c'était tout. Cepen-

dant l'atmosphère du repas n'était jamais la bonne et le vin ne venait pas du cru désirable. Madeleine serait ou ne serait pas une bouchée appétissante, Gratien n'en avait cure. Il s'en servirait comme d'un instrument qu'il laisserait tomber après usage ou comme un piédestal qui l'élèverait jusqu'à sa femme; mais il savait d'avance qu'il ne ferait que piétiner ce tremplin et qu'il le négligerait en arrière de lui et qu'il lui serait donné de s'en débarrasser à coups de pieds ou à coup d'argent... La réponse de Madeleine devait le prendre au dépourvu; ce fut inattendu; presque noble, jusqu'à la hauteur du monde de sa Juliette; Madeleine dit d'une voix sourde:

— Monsieur, vous devez me prendre pour une autre.

Il eut un brusque mouvement de tête.

— Quoi ? Quoi ?

Il était stupéfait. Jusqu'aux domestiques qui s'avisèrent maintenant d'avoir des fiertés à la Juliette ! Il n'en revenait pas. Madeleine avait les yeux fixés au plancher de la voiture. Elle dit :

— Vous ne pensez pas, monsieur Pindus, que ce serait plutôt à moi d'oser vous demander des explications ?

Il avait chaud, mais il ne perdit pas la tête. Il songea que ce serait désastreux que Juliette fût mise au courant. S'agissait de ne pas s'énerver, de jouer tout de suite une carte et la bonne. Il se couvrit la figure encore une fois de son masque; il adopta un ton doux et paternel :

— Qu'est-ce que vous allez penser ? Je parierais que vous étiez prête à prêter de vilaines intentions à mon âge respectable ?... Non mais... M'avez-vous regardé les tempes ? Je les ai toutes grises... Vous

vous êtes absolument méprise. Et franchement, je dois admettre que c'est compréhensible. Je suis sincère dans mon désir de vous être utile et c'est là, précisément, ce qui me nuit. Quand vous aurez été plus dans la vie, vous vous rendrez compte que la sincérité parce qu'elle est spontanée, est facile à mésinterpréter... Vous savez, tout ce que j'en disais, c'est parce que je veux vous donner un coup de main...

Lorsque Gratien avait prononcé *âge respectable*, ces mots avaient peut-être sonné comme de fausses pièces au fond d'une sébile ou peut-être que Gratien, pour les dire, avait enflé le volume de sa voix, toujours que Georges Michaud avait brusquement levé la tête et jeté un coup d'œil au miroir rétroviseur; il s'était mordu les lèvres...

— Je vous remercie, monsieur Pindus — dit Madeleine — Je n'ai pas besoin de superflu. J'aime mon travail. Je suis satisfaite. Mon salaire me convient.

Elle avait encore dans les oreilles le « vous me plaisez ». C'était tout de même une déclaration à quoi, habituellement, n'ont pas recours les bienfaiteurs désintéressés. Mais elle songea qu'elle ne gagnerait rien à ressasser cette amertume devant le patron; au contraire... Si un conflit s'élevait entre monsieur et elle-même, elle serait pour l'heure, sûrement diminuée aux yeux de Georges Michaud et plus tard à ceux de madame Pindus qui, il va de soi, prendrait toujours la parole de son mari plutôt que celle de sa fille de chambre... Le financier crut peut-être qu'il lui avait donné le change et il se retint de se frotter les mains.

— Madeleine, puisque c'est comme ça, puisque vous ne voulez pas que je vous aide, nous n'en parlerons plus... Mais sachez qu'en refusant mon aide, vous me privez d'un grand plaisir...

— Vous êtes bien aimable, monsieur Pindus, mais je vous assure que je n'ai besoin de rien... Madame Juliette me rend le travail très supportable... Vous trouverez certainement à exercer votre esprit de bienfaisance, monsieur Pindus; il y a tant de gens qui ont réellement besoin de secours...

— Bien sûr... Mais il m'aurait plu de vous rendre service à vous; vous en seriez digne...

— Oui... Je fais mon travail, consciencieusement. J'espère que madame Juliette est satisfaite de moi... Changement de sujet, monsieur Pindus, on est arrivés au pont de Québec.

— C'est vrai... Georges va vous conduire à la porte du Syndicat; moi, je m'en vais descendre au Château Frontenac; c'est là que vous viendrez me rejoindre, quand vous aurez fini votre course au Syndicat... Georges, peut-être que je ne serai pas prêt tout de suite, parce que j'ai des affaires à régler... Dans ce cas, tu parques toujours au même numéro...

— Entendu, monsieur Pindus, — répondit Georges.

Les barres de l'antique dessin de Québec rayèrent l'horizon. Bientôt, le coup d'œil s'attacha à des murs du temps de la domination des Français. Dans les rues étroites dont les maisons vieilles et penchées s'étaient appuyées à des poteaux vétustes, jouaient des bambins le cul dans la poussière des siècles. Puis Québec s'enlaidit en s'embellissant, en faisant des concessions au modernisme; finie la magie mélancolique des incursions en plein régime révolu ! Finies les ballades historiques par ruelles tortues s'enfonçant en territoire de fleurs de lys ! Les boulevards prirent une ampleur où circulaient mieux les airs du vingtième siècle et les émanations de l'essence. Québec devint bruyante, agi-

tée, bavarde, aérée comme toute autre ville de l'Amérique.

Gratien se fit conduire au Château Frontenac où il avait une suite à l'année. Il monta à ses appartements et s'y fit apporter du scotch. Il avait dit à sa femme, qu'il devait s'absenter à cause d'affaires urgentes; mais ce n'était pas tout à fait le cas; le cas était que lui remontait à la gorge, un goût de scotch, de ce scotch qui donne du cœur au ventre.

* * *

— Tiens ! Gratien ! Moi qui pensais que tu serais de retour dans la soirée !

— Moi aussi, je pensais bien que ça m'aurait pris plus de temps... Mes affaires ont été bâclées plus vite que je le croyais, oui...

— Et tu as ramené tout ton monde ?

— Oui... Je ne sais pas si tout le monde est aussi content que moi de rentrer au domaine en un pareil après-midi... Penses-tu qu'il fait beau, Juliette ?

— C'est merveilleux, en effet.

— C'est merveilleux par ici, mais en ville, la chaleur nous écrase... J'aurais bien préféré demeurer au frais et à l'ombre, ici, plutôt que d'aller m'enfourner... Et toi, Juliette, qu'est-ce que tu as fait de bon ?

— Rien de particulier, Gratien... Il faisait trop chaud pour marcher. Je suis descendue au jardin avec un livre. Mais je n'ai pas ouvert le livre. Le jardinier et moi, avons causé.

— Encore ! — s'exclama Gratien. Bigre ! Vous voilà intimes tous les deux !

— Il m'a raconté l'histoire de sa vie. Il sait raconter. Sa vie est un vrai roman d'aventure.

— Sa vie, sa vie...

— Comme je te le faisais remarquer ce matin : il a une conversation des plus intéressantes et c'est, je le répète, un philosophe en herbe...

— T'es-tu demandée — coupa-t-il avec brusquerie — ce qu'il est au juste : philosophe, romancier ou jardinier ? C'est pas une place pour faire des phrases, mon parc... Je ne l'ai pas engagé pour qu'il te tienne des beaux discours pendant des heures d'affilée. Puisqu'il est si intelligent, ce nègre-là, il devrait bien comprendre qu'il me vole du temps.

— Il ne faut pas verser dans l'injustice, Gratien... Tu viens de me dire, toi-même, que la chaleur est insupportable ; le temps que le jardinier a conversé avec moi lui aura permis d'éviter le grand soleil et même de donner un meilleur rendement par la suite...

— Es-tu sérieuse ? Du soleil, pour un nègre, il n'y en aura jamais de trop.

— Je ne parviens pas à comprendre ce parti pris... Que gagnerais-tu, Gratien, à le maintenir au rang des esclaves ?... N'es-tu pas celui qui m'a toujours laissé entendre qu'il était en faveur du progrès ?... Pour moi, je suis d'avis que l'une des principales lignes de conduite que devraient adopter les employeurs soi-disant progressistes, serait bien de prouver par leurs actes qu'on ne vit plus au temps de l'esclavage !

— Ouais... Ouais... Viens voir ton peignoir...

Il reconduisit sa femme à la maison ; cependant il ne l'accompagna pas plus loin que la porte d'entrée, revenant sur ses pas, pour fumer une cigarette et réfléchir :

« En voilà encore une affaire !... Et la deuxième fois en une journée !... Ça devient sacrant !... Elle

lui consacre des heures à ce va-nu-pieds, quand elle me refuse cinq minutes à moi... Et pourtant... Dire que j'avais pensé faire un bon coup, la fois que je l'ai engagé... Maintenant il s'agirait de défaire ce que j'ai fait... Il y a quelque temps que j'aurais dû sévir; parce que dans le moment, la partie me semble un peu trop bien engagée... L'animal s'est attiré les bonnes grâces de Juliette... Cependant il faudrait de toute nécessité, que je me trouve un bon motif pour en débarrasser la place...

★ ★ ★

SIXIÈME LIVRET

Le comptable remit à Gratien Pindus la liste des salaires payés couramment et des surplus-profits dont il fallait qu'un bon trente pour cent fût versé au fisc. L'industriel ne considérait cette restriction que comme une simple formalité à remplir. Plus la liste des surplus-profits serait imposante plus s'empresserait Gratien de s'acquitter de ses impôts car le plus vite il le ferait, le plus tôt il enfermerait dans ses voûtes des sommes substantielles. On peut être patriote, cela peut devenir intéressant de laisser couler soixante-quinze mille dollars dans la gueule des impôts quand on a la certitude d'en sauvegarder deux cents cinquante mille.

— Ça marche rondement... C'est comme ça que j'aime que ça marche... Mais faut pas être égoïste et s'imaginer que la bonne marche des affaires est toujours due à soi-même... Quand on fait des comptes comme maintenant, c'est bien le meilleur temps de reconnaître les services rendus... Aussi tu vas me préparer un chèque de mille dollars à Jos Vachon et autant à Fred Marier, sans en oublier un de cinq cents, à l'ordre du curé de Sainte-Exupérance, pour des lampions.

— Bien monsieur, — dit le comptable en faisant courir son crayon sur un bloc-notes — sous quelle raison faudra-t-il porter les argents à Marier et à Vachon, dans le grand livre ?

— Voyons donc ! Inscris ça dans la colonne « bonus » ! C'est comme si c'était la première fois que tu

faisais une comptabilité de ce genre et la première fois aussi que j'encourageais un bon homme... Deux types capables ce Marier et ce Vachon et qui méritent bien une petite gratification de temps en temps... Ils ont remplacé Georges Michaud, ce qui n'est pas un éloge de rien... Je te dis que le mois dernier encore, ils m'ont évité une fameuse *débarque*; s'ils n'avaient pas été là pour prendre l'initiative, je me serais fait laver, mais ils ont agi comme il fallait agir, comme j'aurais agi si j'avais été à leur place... Tu es au courant, n'est-ce pas ?

— Oui monsieur.

— Ils sont fiables, dévoués comme des serviteurs de l'ancien temps; ils prennent mes intérêts comme s'ils avaient des parts dans mon industrie. Faut bien que je reconnaisse que c'est à des gars comme Marier et Vachon, à des gars qui ont réellement travaillé pour moi que je dois d'avoir monté. Faut se mettre devant les faits.

— C'est entendu monsieur... Et les lampions ? — interjeta le comptable, rigide, livide, n'ayant jamais, de toute sa vie, pris le tour de rire.

— Bien quoi, les lampions ? demanda Gratien, interloqué. La tête chair et poisson de ce type ne lui revenait pas. Il le gardait à l'emploi parce que c'était un bonhomme qualifié, muni de diplômes d'état. Si présentement, Gratien étalait devant lui, les mérites de Marier et de Vachon, c'était certes dans le but de faire bisquer le comptable. « Et les lampions ? » La question abrupte pouvait être chargée d'ironie; elle pouvait démontrer à Gratien que ses traits portaient et que son interlocuteur avait choisi ce moyen pour couper court à un panégyrique irritant... Mais bien fin aurait été celui qui eût réussi à déceler la pensée

de cet homme dont la face ne laissait rien filtrer. Il expliqua, imperturbable :

— Je dis : et les lampions, sous quelle raison dois-je les porter dans le grand livre ?

— Ah... C'est pourtant, facile, ça aussi... Faut toujours tout te répéter à toi... Tu mettras ça dans la colonne des dons, comme d'habitude...

«...comme d'habitude...» Ce n'était pas, non plus, la première fois que Gratien achetait la protection du ciel. Le comptable n'ignorait pas que cela rapportait, au grand boss, jusqu'à du mille pour cent et il aurait pu lui faire observer que, si l'on voulait rester en bons termes avec la lexique, c'est *marché* qu'il fallait étiqueter cela et non pas *don*. Les lampions, c'étaient des jetons de chance que Gratien Pindus, grand brelandier devant l'Éternel, payait rubis sur l'ongle au banquier divin, en sa succursale de Sainte-Exupérance. La transaction — puisqu'il faut l'appeler par son nom — ne laissait pas que d'être éminemment profitable.

— C'est pas difficile — aurait pu dire le comptable. C'est pas difficile de faire le généreux quand on a le bon Dieu comme bailleur de fonds...

Le patron poursuivit :

— Les chèques que je viens de te dire, tu vas me les préparer tout de suite, que je les signe avant de partir ; c'est le plus urgent ; pour mon versement à la caisse électorale et le reste, ça peut attendre et je pense bien que je pourrai voir à tout ça, après-demain.

— Bien monsieur.

Gratien se leva, alluma une cigarette, s'approcha de la fenêtre toute grande ouverte. La fenêtre en était une du septième étage de l'édifice Price. Elle ouvrait sur la rue Sainte-Anne et elle permettait d'assister

à l'animation de la ville besogneuse qui lançait au toit du building des bouffées composées d'indéfinissables fumées urbaines. En bas, toutes sortes de mécaniques faisaient beaucoup de bruit; cela s'unissait, se conglo-mérait pour se réduire à un grondement monocorde, à un bourdonnement semblable à la note sourde et lasse de mouches captives au fond d'une grande bouteille. Dans la rue, la procession de la foule passait. Il n'y avait pas de reposoir. La foule n'avait pas le temps de s'arrêter et de se reposer. D'ici, de cette croisée du septième, la foule offrait déjà le spectacle grouillant de piétons minuscules et lents, de fourmis méthodiques en marche vers leurs besoins. C'était là un spectacle que Gratien ne prisait guère, auquel il n'accordait même pas l'amitié de routine que l'on dédie habituellement aux choses familières. Ce spectacle le conduisait à accuser toute la fourmilière de suinter le prosaïme et la prostitution. Or voilà un paradoxe ! Il n'avait point à s'examiner longtemps avant de convenir que c'était de ces nuances troubles qu'elle était teinte, sa propre vie ! Et si le tissu n'en était pas aussi reluisant qu'il l'eût souhaité, c'était parce que les mailles en avaient commencé par être ternes ! Il n'avait pas pris garde à cela. Quand le temps avait été de ces délicatesses, de ces remous d'âme, quand Gratien avait vécu ses années triomphantes, il n'avait pas assez regardé à la qualité de la trame. « Qu'elle soit touffue; peu importe la balance. »

Sur le trottoir de la rue Sainte-Anne, allaient et venaient de jeunes hommes, la tête haute, respirant profondément, s'emplissant les poumons des effluves prometteurs de l'avenir. Allez donc leur dire à ces jeunes gens, qu'il vient un temps où certaines odeurs se révèlent insupportablement déplaisantes et qu'on

est mieux de redresser tout de suite l'arbre du succès car ce ne sera plus le temps quand il se sera développé, quand il aura grandi avec une tendance... Allez donc étendre l'ombre d'un philosophe sur la tête de ces novices-là... Ils vont vous couvrir de ridicule, s'ils ne vous envoient pas paître... Ils vont, à tout le moins, vous dire de vous mêler de ce qui vous regarde... La philosophie se trouve à gauche, eux, les jeunes se trouvent à droite... Gratien, au temps de sa jeunesse, vous aurait dit ces mêmes choses... Il appartenait à la même race que ceux-là qui passaient en-dessous... Son passé avait été le même que leur présent... Son passé avait été celui d'un Canayen qui avait dû mettre la main à la pâte... Peut-être que Juliette l'aurait remplacé à un niveau plus favorable s'il n'avait eu qu'un signe à faire pour qu'on lui présente, sur un coussin de velours blasonné, un coffret plein d'or et de bijoux... Gratien songeait encore qu'ici, il n'était pas besoin d'un grand effort d'imagination pour sentir le ghetto. Le comptable, s'il avait entendu cette réflexion, aurait pu raisonner ainsi: « Le boss a des odeurs dans le nez; ça l'empêche de se sentir lui-même. »

Gratien ne mettait jamais les pieds dans son bureau que pour des affaires indispensables. Dès qu'il en avait l'occasion, il venait prendre l'air dans l'embrasure de cette fenêtre, qu'il avait donné ordre de laisser ouverte, lorsqu'il était dans l'immeuble; il ne s'en servait pas pour regarder mais pour respirer. Selon lui, cette fenêtre était l'item le plus appréciable de son bureau. Elle faisait à ses yeux miroiter une évaison. De son pupitre à la fenêtre, il n'y avait que dix pas mais une différence de dix lieues s'établissait entre la contrainte qu'il s'imposait là et le soulagement qu'il éprouvait ici. D'ailleurs, il est toujours soulageant

de bien respirer l'air pur qui a été créé par Dieu, quand l'homme se sort la tête de la malignité qui fut instituée par le diable. De la malignité, oui... Combien de fois Gratien ne s'était-il pas vu obligé de venir à cette embrasure, se gargariser d'émanations pures, après avoir avalé un peu de l'haleine d'envieux qui avaient eu dessein de lui jouer dans les jambes, mettant à profit un moment où sa garde baissait pour essayer de lui subtiliser sa devise. Des rapaces — si ce n'étaient eux, c'était leur esprit — avaient toujours surgi de quelque coin de ce satané bureau, sauf à la fenêtre, région interdite, *no man's land* où l'air circulant librement, les miasmes étaient refoulés... Les pensées de Gratien s'inscrivaient sur ce registre approximatif.

Et pourtant, il n'y avait plus de danger maintenant. Gratien Pindus pouvait être rassuré quant à la solidité de son assiette. Il avait opposé, aux offensives de l'adversité, la redoute de son argent et il vivait tabou au centre de cette enceinte. S'il continuait à éprouver quelque défiance à l'endroit des ronds-de-cuir, ce n'était plus tant par crainte que par antipathie. Les ronds-de-cuir sont toujours assis, donc ils ne travaillent pas, car pour travailler, il faut être debout. Ce syllogisme s'inspirait de la mentalité étroite qui rétrécit un trop grand nombre de chefs d'industrie de ce continent : on estime que les bureaucrates gagnent mal leur salaire ; on regarde avec suspicion ces drôles d'êtres, ces étranges bohèmes qui ne semblent possédés que de l'ambition d'aligner des chiffres ; enfin on est habitué à les considérer comme pas bien bien intelligents puisqu'on peut les avoir à un salaire qui suffirait tout juste à couvrir les petites dépenses d'un ouvrier syndiqué. Gratien Pindus, lui non plus, ne conviendrait jamais qu'ils sont indispensables, les bureau-

crates; ils avaient le grand tort d'avoir marqué leur vie à coups de plume tandis que lui, Gratien, s'était frayé un chemin à coups de hache. Son comptable était un de ces types déplaisants au suprême degré.

Un autre travers de Gratien Pindus, c'était un penchant prononcé à jouer au petit dictateur. Dans son bureau, il pouvait donner libre cours à une telle propension; il pouvait jongler avec le destin de tout employé et, pour un oui mal placé, pour un non trop accentué, signifier son congé au délinquant. Et souvent, c'était encore plus expéditif: pas besoin d'un mot fût-ce le plus simple ! La figure d'un soldat de cette division avait-elle le malheur de déplaire à ce général que c'en était suffisant pour être attaché au pôteau d'exécution. La devise de l'homme d'affaires en était une négative: Pas de sensiblerie. La lame de l'attendrissement ne montait jamais le lécher. Et il se vantait de tenir fermement la barre du gouvernail...

Pourtant... Pourtant, il lui fallait s'avouer que là-bas au domaine de Sainte-Exupérance, il ne se révélait pas si bon timonier que ça. Ici tout le monde baissait la tête devant lui, mais là-bas le suzerain, devenant vassal, se voyait contraint de plier le genou... Plier le genou, lui, le blanc lesté d'une immense fortune devant un nègre sans le sou... Un nègre avec un visage qu'il ne pouvait souffrir... Et dire que, chaque saison, il en congédiait dont la bouche, le nez ou les yeux ne concordaient pas avec ses conceptions de l'harmonie faciale !...

Oui mais, c'est que Juliette l'avait dans la manche, celui-là... Il fallait bien faire contre mauvaise fortune bon cœur... Car en adoptant une manière trop brusque, en démasquant sa jalousie, tout d'un coup, Gratien risquait de faire rire de lui par sa femme...

Cela, cette éventualité, il ne pouvait la souffrir... Et Gratien n'avait jamais voué à un rond-de-cuir un res-sentiment comparable en intensité à celui qui s'amon-celait sur la tête de Gilles Gélos...

* * *

— Monsieur Pindus, pourquoi ne poseriez-vous pas votre candidature aux prochaines élections ?

Sa réponse s'enveloppait d'un sourire sybillin :

— Peut-être... Mais j'ai bien d'autres affaires à régler, avant.

Il ne visait pas à être le politicien servile, fidèle récepteur puis transmetteur d'idées toutes faites ; il n'arrivait pas à comprendre le M. P. qui ne prend la peine que de s'asseoir, que de signer, que de rabâcher, devant le microphone, des slogans usés jusqu'à la corde. Non, certes, qu'il eût dessein de conférer à la politique des quartiers d'une nouvelle noblesse, qu'il voulût lui imprimer un élan plus purifié. Mais, au fond, c'était parce qu'il n'était pas satisfait de la politique. S'imaginant qu'il *ferait mieux que les autres*, son intention partait d'un bon concept ; son intention était d'apporter du sang neuf dans un vieil organe, de mettre en branle ce corps mou que le signe de piastre endormait trop facilement et de faire mousser une eau qui avait toujours été trouble. Faisant la courbette devant la puissance financière qu'il représentait, on lui avait offert un siège au sénat ; mais il avait refusé avec une indignation démonstrative.

— Sénateur, moi ! Attendez au moins que je me laisse pousser la barbe ! Et qu'elle soit longue ! M'offrir à moi, Gratien Pindus, une sinécure de petit vieux ! Non mais, vous ne m'avez pas bien regardé ; vous ne m'avez jamais vu sauter ? Tenez !

Lors, il s'était enlevé par-dessus une chaise ! Ce saut était toute une image ! Gratien Pindus devait songer que la politique était comparable à un steeple-chase. Il n'entendait pas du tout avoir un rôle à remplir dans une politique de consécration, dans une politique de stagnation. Cet élément-là, il ne parvenait point à le comparer à une rivière lente épousant les formes d'un bassin immuable et stérile mais à un torrent qui, quoique toujours en rupture de berges, charrie la fécondité. Il se traçait volontiers du politicien le portrait à touches violentes d'un bûcheron. Gratien Pindus idéalisait tout le système en se proposant lui-même comme modèle.

Peut-être poserait-il sa candidature aux prochaines élections... En tous cas, il se proposait bien, — cet oublié sur la grève de 1789 — de sasser tous les citoyens : les apathiques, les mous, les invertébrés couleraient en dessous et cette cendre, cette lie aurait le destin des fosses. Les sains, les résistants, les durs qui se seraient maintenus sur le dessus du sas, Gratien Pindus les appellerait, seuls, à sa droite. Avec le concours de ces surhommes (semblables à lui) il se promettait bien de renverser maintes barrières qu'a élevées un socialisme poli par des générations. Et il n'entretenait pas de doute à l'effet qu'il pourrait se faire fi des formules accréditées, patentées, en donnant sur les hustings l'envol à des vocables nouveaux, à une parole selon le siècle du Canada, à des mots qui seraient à la portée de compréhension de ses gens de son monde de ceux-là qui étaient du même et du pareil que Gratien Pindus et qui étaient en train de se forger leur siècle.

Il était sûr de son coup. Il savait qu'il serait en mesure de faire s'élever un vent à rebrousse-poil, de

coiffer un bonnet phrygien, de hurler « merde » sous le nez d'Ottawa, d'arborer pique ou gaffe de draveur, d'entonner l'hymne qu'il voudrait, d'agir enfin et de parler pour être compris du peuple qui ne prend pas de précautions oratoires et qui ne se met pas à genoux pour faire connaître sa façon de penser. Et si, en ce sens, il était tellement imbu de confiance, s'il prétendait qu'il serait capable de débarrer des cadenas, c'est parce qu'il connaissait le pouvoir de la clé magique qu'il détenait; un passe-partout garanti pour ouvrir les portes les plus étroites, un passe-partout en argent plaqué or.

Pourquoi ne se porterait-il pas candidat aux élections prochaines ?... Il ne disait pas non... Il avait, pour l'instant, d'autres chats à fouetter, mais dans l'avenir... Il ne pouvait fixer de date certaine; cependant ce dont il était certain c'est que, quand il se présenterait, les petits députés actuels auraient besoin de se tenir le corps raide... N'avaient-ils pas, au temps où Gratien Pindus gravitait au pied de l'arbre, tenté de l'enfarger ?... N'avaient-ils pas, dans leur petitesse, craint que Gratien Pindus ne grandisse et ne leur nuise ?... N'avaient-ils pas voulu le réduire à sa plus simple expression ?... Gratien Pindus s'était juré de battre en brèche ces obstacles de ses débuts; il avait promis un chien de sa chienne à ces profiteurs, à ces opportunistes qu'on a vus de tout temps se hisser au pignon mais rarement parvenir au faite... Lui, Gratien Pindus, serait, un jour, plus grand qu'eux autres... Il leur apporterait une opposition puisée aux sources d'une politique de nouvel aloi... Il lui serait donné de mieux s'occuper de la chose du peuple pour la bonne raison qu'étant désintéressé, il aurait les mains libres. (Le comptable aurait peut-être dit

que, s'il ne songerait pas à profiter, c'était à cause qu'il avait assez profité comme ça.)

Avec une libéralité de grand seigneur, il versait des sommes considérables à la Caisse électorale. Ce n'était certes pas tant qu'il prisât le gouvernement, que parce qu'il se prisait lui-même. Sous des apparences d'altruisme, ces largesses étaient en réalité une manifestation de pur égoïsme. Il préparait ses voies. Il entendait — quand ce serait le temps de la ballade glorieuse, se ménager les pieds et s'engager en des avenues pavées de première classe. Cette diplomatie rejoignait l'esprit d'une cinquième colonne dans un pays destiné à se courber sous le joug d'une puissance étrangère; d'une cinquième colonne que l'ennemi insinue dans la place, dans une tentative pour en conserver le panorama intact, parce qu'il ne veut pas que ce soit trop ravagé lorsqu'il s'y incorporera.

Gratien Pindus flattait le gouvernement d'un souple gantelet d'or. Ce faisant, il visait principalement à l'engraisser, sachant fort bien que plus un animal ou un organisme a la panse remplie, mieux il dort, en inférant que plus on ronflerait de l'autre côté de la barricade, plus l'avance projetée serait sûre. Il se cuisinait des gâteaux au levain allié à un somnifère déduit de métal jaune et il lançait cela en l'enceinte fédérale. L'industriel riait sous cape en songeant au vilain saut que ferait Ottawa, à son réveil. Car il réservait au gouvernement, une de ces désagréables surprises... Il avait mijoté l'idée d'un parti nouveau qu'il avait provisoirement baptisé « parti blanc » qui selon lui était appelé à devenir le parti du contre-poids, de la logique, de l'équilibre et qu'il définissait en ces termes :

« On va supposer que le gouvernement siégeant est bleu comme le ciel bleu et que le gros de ses adhérents est de la même nuance tandis que l'opposition est rouge Moscou avec autant comme autant de Marx ou de Jaurès écarlates. Ou bien, supposons que ce soit exactement le contraire. Arrangeons ça de la manière qu'on voudra, mais qu'est-ce qui va arriver ? Qu'est-ce qui est toujours arrivé ? La chicane, comme de bonne... Parce que, ces deux-là, c'est tête de bélier contre front de taureau ; ça ne pactisera jamais et ça toquera toujours. Il n'est pas difficile de remonter à la source de cette mésentente : c'est à cause que c'est trop entaché de bureaucratie. Il se foment trop de petits complots à huis clos. Ça ne prendrait pas bien des années à changer de poil si le simple ouvrier, le simple lumberjack avait accès à la chapelle. On n'est pas un pays qui a été bâti comme les autres et on n'éprouve pas les mêmes besoins. Le Canada a besoin d'une politique qui lui soit propre, pas d'une politique copiée sur les blue-prints des démagogues européennes... »

« Moi, je prétends que l'ère de la copie doit céder le pas à l'ère de l'initiative et que le temps n'a jamais été meilleur pour lancer mon parti blanc du bon-sens. Mon parti sera formé par des hommes, rien que des hommes. Pas des gars étiquetés, pas des manifestants porteurs de banderolles, de bannières de communistes, de socialistes, de démocrates, de social-démocrates-chrétiens... Aucune idéologie, aucune nuance, rien que des hommes de bonne volonté, appartenant à un parti tout blanc. Au Canada, on a assez barboté dans le bleu ou dans le rouge, à venir jusqu'à maintenant ; va falloir finir par comprendre que l'équilibre ne pourra jamais se produire que dans le blanc... »

Et puis... Et puis... Voici que depuis quelque temps, depuis qu'il traversait une période de jalousie, voyant que des liens coupables couraient de sa femme à son jardinier, il ne voulait plus faire de telles déclarations; certaines gens pourraient trouver comique que Gratien Pindus répêât la même chose, qu'il dise qu'il fallait du blanc pour faire revenir la situation canadienne alors que tant de noirceur obnubilait l'horizon de Sainte-Exupérance.

— Ce maudit barbouillé-là m'en fait voir de toutes les couleurs ! — pestait Gratien qui avait peut-être l'étoffe d'un grand homme mais sûrement pas la peau d'un homme heureux.

★ ★ ★

L'industriel fut invité à porter la parole à un dîner-causerie, au Club de Réforme.

Rue d'Auteuil, se pressaient des politiciens de diverses factions qui étaient venus dans l'espoir de s'emplir les yeux des rayons que ce phare de la finance américaine ne devrait pas manquer de projeter sur la mer des développements industriels. Cette luminosité, pour eux, revêtait un caractère très important et un intérêt primordial : tous ces gens ramaient à la même galère et on pouvait dire qu'ils étaient embarqués dans le même bateau. Cependant Gratien désappointa quelque peu l'auditoire, n'abordant pas de front le sujet qui lui tenait à cœur mais exécutant un détour périphrastique. Mais traitant le cas de Baptiste Gautier, canadien-français, catholique fervent et bon diable, que des iconoclastes avaient fait danser autour de la statue du veau d'or.

— Tout le monde — dit Gratien — connaît cette histoire, mais personne ne tient à la raconter...

... Pendant que Baptiste tournait en rond et en éblouissement, le monde était de plus en plus petit pour contenir les images de plus en plus prometteuses ; les mirages se succédaient à une cadence de vertige. Et ces aspects étaient bien trop séduisants pour permettre à Baptiste de s'asseoir, de se prendre la tête à deux mains et d'apprendre comme il faut quelque leçon d'histoire. Pendant que Baptiste dansait, le fossé allait s'élargissant aux pieds du peuple qui, les yeux brillants de mirages et, croyant comme on croit à Dieu, aux figures fabuleuses inscrites dans le ciel, vivait toujours en l'attente du miracle. Pendant que Baptiste s'étourdissait à tourner, les gros souquaient à la corde du pouvoir et les iconoclastes s'enfonçaient jusqu'au bas-ventre dans des orgies de diverses natures pour tâcher d'oublier que le peuple en avait soupé des chorégraphies des mille et une nuits et que c'était dans le vingtième siècle que notre terre des hommes tournait présentement.

... Puis la guerre est venue. Les iconoclastes se sont emparés de la statue du veau d'or que — à des fins d'idolâtrie suprême — l'on réclamait à cor et à cri de l'autre côté de la grande mare. La politique n'a pas fait ni un ni deux ; elle a expédié la statue ; et par clipper, s'il vous plaît, afin d'aller plus vite. Notre Baptiste s'était livré à une sarabande si étourdissante qu'il en voyait des étoiles et cet éblouissement ne lui a pas permis tout d'abord de s'apercevoir qu'on lui avait enlevé son cher dieu. Enfin quand il s'est rendu compte que sa ronde venait de le transporter autour d'un socle où ne reposait plus rien, quand il a compris quel danseur imbécile il avait été, il a montré les dents, il a brandi le poing. On ne peut pas toujours danser et Baptiste avait faim maintenant et il voulait du pain.

Les iconoclastes ont pâli et se sont dits que, une fois enragé, un bon diable peut jeter l'enfer à bas. Dans leur émoi ils ont fait appel à Mars dont l'ombre du glaive recommençait à s'étendre sur les champs des vieux pays. Le dieu casqué a mis à profit l'état d'infuriation de Baptiste pour exercer sur lui la psychologie de la piquûre; dans ces veines généreuses, Mars a injecté le virus anti-humain de la haine. De telle façon que Baptiste puisse considérer comme un besoin naturel le fait de se jeter sur son frère et de l'égorger. Il fallait absolument intensifier la fureur de ce Canadien-français catholique; sans cela, il n'aurait jamais réussi à tuer rien ni personne. Ils se sont mis deux pour réussir: la statue du veau d'or qui a préparé l'injection et Mars qui a poussé l'aiguille.

Baptiste, petit kaki, n'a pas fait que couper des gorges; il a vu du pays. Il a pris pied sur la grève cauchoise où les nuages pleuvaient la mort. Il a franchi le détroit de Messine et il a compris ce que signifiait l'expression: *tomber de Charybde en Scylla*. Il a failli s'embourber dans les marais de Bourtange en Pays-Bas. Il a sonné, aux fourrés de la Forêt Noire, l'hallali du sanglier. Lors de toutes ces randonnées, sa vue fut bloquée par des ruines qui hachaient la perspective. Et sur tous ces décombres, comme une certitude de vautour au-dessus de la charogne, planait la silhouette de la statue du veau d'or. Ce fut hallucination, hantise, l'équipée de Baptiste Gautier, poursuite de l'insaisissable, désir de l'évanescent. En tous lieux flottait l'ombre de la statue du veau d'or. Mais rien que ça par exemple, rien qu'une apparition chimérique; la véritable statue, la métallique, la compacte, demeurerait hautaine et fugace. Baptiste Gautier est donc revenu, bredouille, à la terre de ses aïeux; or s'il

n'avait rien poigné du tout, il avait vu pas mal de choses...

— Maintenant — concluait l'orateur — maintenant que Baptiste est de retour, on est aussi bien de faire attention à nous autres. Parce que... Le héros dont je vous parle, c'est compris qu'il demeure catholique pratiquant et bon diable mais il ne faut pas oublier qu'on lui a injecté le virus de la haine; son sang n'en est pas encore débarrassé et il a pris le tour de tuer. À force de chercher la statue partout et de ne la trouver nulle part, il va finir par sortir de ses gonds, il va finir par fesser dans le tas. Si on ne veut pas se réveiller demain dans la révolution, il est grand temps de s'ouvrir les yeux. Et pour moi la meilleure solution à apporter à ce problème c'est d'installer ladite statue à un carrefour, à proximité du premier venu, pour que tout le monde puisse la voir et la toucher, pour mettre Baptiste en mesure d'y aller de ses adorations et de ses génuflexions sans faire d'éclats... Vous comprenez ce que je veux dire ?...

Une voix s'éleva dans la salle :

— C'est justement cela, monsieur Pindus. Je crois que je me fais l'interprète de tous ceux qui vous écoutent en disant que votre allégorie au sujet de Baptiste Gautier est épatante et il me semble qu'elle pourrait donner le branle à un beau programme; mais il faudrait tout de même qu'on sache mieux où vous voulez en venir. La figure est bonne mais l'exposé n'est pas assez net. Et personne ne tient à en rester aux grandes lignes. Je crois que vous feriez mieux de répandre votre message, de faire connaître votre point de vue aux gens, et le meilleur moyen pour cela, c'est de vous présenter aux prochaines élections...

— Mon cher ami, je n'ai pas le temps de me con-

sacrer exclusivement à la politique. Voyez-vous, mon industrie accapare la plus grande partie de celui dont je dispose. Il est entendu que je pense souvent à poser ma candidature. Mais toujours je dois me rendre à l'évidence : mon industrie me tient trop jalousement encore... Oh, je ne dis pas... Plus tard...

Son interlocuteur reprit :

— Monsieur Pindus, vous parlez de votre industrie comme s'il s'agissait d'un obstacle majeur... Et pourtant, tout le monde peut comprendre qu'elle marche d'elle-même ; c'est une roue à laquelle vous avez donné l'erre d'aller qui s'imposait. Maintenant, vous n'avez plus qu'à la regarder tourner.

— Bien... Je suis d'accord avec vous quand vous dites que la roue tourne bien mais pas quand vous dites que je n'ai plus qu'à la regarder... Non... Si je n'étais pas là pour la remettre dans le bon axe, à tout bout de champ... Ce n'est pas tout de partir un mouvement il faut en surveiller les développements de près et comme on n'est jamais mieux servi que par soi-même... Et puis...

Gratien laissa sa phrase en suspens. Ce n'était pas le cas que son industrie constituât l'obstacle majeur. Parallèlement à celle-ci, était une roue qui tournait maudiquement croche. Afin d'y voir aux révolutions — de plus en plus de guingois, lui semblait-il — il ne lui était point permis de s'écarter pour quelque temps de l'ombre de son foyer ; c'était le soin de cette surveillance particulière qu'il ne pouvait confier à un autre... Sa figure allégorique visait à préconiser l'avènement de son parti de l'équilibre qui devait installer Baptiste, citoyen ouvrier canadien au contrôle... Mais soudain, le pauvre grand homme se désintéressait du sort de Baptiste et assistait à la déban-

dade de ses idées. Dans sa tête, il n'y avait plus évidemment qu'une seule et unique roue : celle qui tournait maudiquement croche...

Il enchaîna :

— Et puis je ne suis pas prêt, voyez-vous... Ça demande une certaine préparation... L'histoire que je viens de vous raconter est attachante, comme toutes les histoires vécues, d'ailleurs... Mais, comme je vous l'ai dit, tout le monde la connaît et je ne suis pas prêt à dire une histoire que les gens savent par cœur... Ça n'a certes pas la prétention de servir de préface à un programme politique. C'est un petit portrait d'amateur... En tout cas, nous en reparlerons ; car je vous avoue que le projet de me présenter m'attire vivement... Si mon industrie peut donc me laisser quelque répit...

Gratien jugea interminable ce dîner. À tous les mets, il trouvait une saveur étrange ; ils étaient saupoudrés du condiment amer de la jalousie.

★ ★ ★

SEPTIÈME LIVRET

Le père Gédéon chiquait; il était coiffé d'un vieux feutre vert ou gris et tout cabossé; des salopettes en tuyau de poêle le culottaient; il était affecté d'une claudication légère qui se décelait à peine tant sa démarche était enlevée. Le père Gédéon s'en allait, sous le soleil du lourd après-midi; il gravissait allégrement le versant du chemin du roi qui monte et qui passe devant le domaine des Pindus. À une bifurcation, il entendit un bruit de voix s'élever du chemin de traverse. Il tourna la tête; ayant reconnu madame Pindus et Madeleine qui s'en venaient dans sa direction, il s'arrêta; quand elles furent à sa portée, il souleva son couvre-chef et son crâne rose s'ensoleilla.

— Salut madame ! Salut mademoiselle !

— Il y a longtemps qu'on ne vous a vu, père Gédéon !

— Ben, c'est que, voyez-vous, je sors pas ben ben de ce temps icitte. Je mets pas souvent le nez en dehors de ma ouache. Dans les âges que j'ai astheure, ça me revient ben plus d'être ours que d'être orignal.

— C'est le beau temps qui vous a fait désertir votre retraite ?

— Excusez si je vous dis non, madame Pindus. Pour voir le beau temps, savez-vous, j'aurais rien qu'à ouvrir le châssis ou qu'à faire un petit tour en arrière de ma maison. Non mais, ça s'est trouvé que j'avais besoin d'un cheval pour rentrer mon bois. Puis c'est pour ça que je me suis décidé à aller voir Phydime Lanouette, un peu en bas d'icitte. Vous le connaissez ?

— Ah oui, — dit Madeleine — monsieur Phydime Lanouette, le maquignon ?

— En effette... Hormis que c'est pas un monsieur. — Le père Gédéon cracha dans le fossé —. Je monte voir Phydime pour y emprunter un cheval pour hâler mon bois. Eh ben, mon mardi matillon a jamais voulu me prêter un cheval, il voulait à tout de reste me louer une picouille ! On a jamais entendu parler de manières de même, entre gens du pays ! Bonyenne ! Vrai comme je vous parle, je vous garantis que mon bois, je vas le rentrer à bras ! ... Non, — proféra le père Gédéon en crachant derechef — c'est pas un monsieur Phydime Lanouette. Il mourrait sur la paille que je me dérangerais seulement pas pour y apporter un petit brin de foin à mettre dans sa paillasse. C'est rendu qu'il est aussi baise-la-piastre que son père était tête-de-mule !

Juliette pressentit une histoire.

— Vous voulez dire que vous avez connu le père de ce Phydime ?

— Je l'ai ben connu, ouais... C'était un nommé Samuel... Si j'avais pas peur de vous faire perdre votre temps, je vous en parlerais ben, parce que c'était tout un oiseau... Mais des fines créatures comme vous deux, ça doit avoir d'autres choses à faire qu'écouter un vieux renoteux comme moi.

— Allons donc !... Vous ne devez pas craindre de nous déranger, père Gédéon — dit Juliette —. Je vous avouerai que je me suis ennuyée de vos anecdotes sur Sainte-Exupérance.

— Non ?... Que je suis content de vous entendre dire ça, madame Pindus ! C'est pas si souvent qu'on tire son chapeau à un conteux de contes. Je vous

remercie ben... De même, vous voulez que je vous parle de Samuel Lanouette ?

— Je vous en prie, père Gédéon.

— Samuel Lanouette, c'était un meunier. Son moulin à moudre le grain se trouvait un peu en bas de chez Phydime, dans le mitan du ravin. En premier, tout marchait comme sur des roulettes. C'était un des moulins les plus renommés du canton et les habitants faisaient des milles et des lieues pour venir faire moudre chez Samuel Lanouette. Il calculait que le ravin pourrait retenir assez d'eau pour faire marcher le moulin aussi longtemps que personne s'aventurerait à bâtir une chaussée sur la rivière. Mon meunier faisait son faraud. Il portait pas à terre, n'importe qui pouvait l'entendre chanter et siffler comme un rossignol sauvage. Mais y a ben fallu changer de toune, le jour que ça s'est mis à déboiser. Le ruisseau qui fournissait le moulin et qui descendait dans le temps à la Saumonée est devenu à sec, la terre du ravin égouttait la pluie à mesure qu'elle tombait du ciel, c'est vous dire qu'il restait plus grande eau pour le ruisseau et que le moulin avait plus de chance. L'avertissement était pourtant pas malaisé à poigner. Ça sautait aux yeux que c'était le temps de décoller, d'aller se loger ailleurs pour gagner son gagne ou ben... ou ben de se patenter un moulin à vent. Le premier venu aurait compris ça. Mais si vous pensez que ça a rentré dans la caboche à Samuel !... Il s'est assis à la porte de son moulin où plus personne venait pour faire moudre. Il a dit : « Moi, je reste icitte. J'attends qu'il mouille. Ma morgueuse de pluie, on va toujours voir. Je crampe icitte jusqu'à temps que tu soyes décidée à faire marcher mon moulin. » Une vraie folerie. Comme si c'était une façon de parler au bon

Dieu ! Comme si la pluie était pour se mettre à faire les vœux de Samuel ! C'est ben beau d'être fier, mais c'est ben fou d'être têtû...

Le bonhomme fit une pause. Juliette s'enquit :

— Et... qu'est-il advenu de ce vieux meunier ?

Le père Gédéon eut un clin d'œil malicieux : les rides de son faciès traduisirent une expression fûtée, une expression qui venait en droite ligne de Normandie.

— Tant qu'à ça, madame Pindus... C'est ben mon idée qu'y est mort de soif...

* * *

Les mains derrière le dos et la tête basse, Gratien faisait les cent pas. Les échos affaiblis d'un angoissant et nostalgique nocturne de Chopin parvenaient à l'industriel : dans une pièce voisine dont les fenêtres béaient sur le splendide après-midi, Juliette jouait de façon à rejoindre la pensée du grand compositeur. Gratien ne comprenait pas cela. Il ne comprenait pas qu'il y eût une âme enfermée dans un piano et qu'il suffisait de toucher certaines notes d'une certaine manière pour l'en faire s'évader... Il était revenu de Québec ce midi-là, s'attendant à surprendre une causerie entre son jardinier et sa femme ; souhaitant même que cela fût pour servir de prétexte au débordement de sa colère. Mais tout était bien calme : l'horticulteur, dans sa serre et Juliette, sur la route, en promenade avec Madeleine et Marquis... Maintenant, il se disait que la jalousie aurait bien dû cesser de « vernousser » un petit brin et lui permettre de rester au Château à boire du scotch ou à engager sa tête de grand homme en pleines rêveries

politiques au lieu de le tirer ici, où il endurait l'évasion de l'âme de Chopin.

— M'sieur Gratien, je pourrais-t-y vous parler une petite minute ?

Vitaline se tenait au bas des degrés de pierre qui reliaient le jardin à la véranda. Il releva la tête et, apercevant la cuisinière, changea de direction.

— Une petite minute... Oui... Ça peut se faire, Vitaline... Qu'y a-t-il de neuf ?

— Il y a... Il y a des choses qui sentent pas bon tous les jours qui se passent dans cette maison.

— Comment ça ? Tu m'intrigues Vitaline.

Appuyant à la rampe de pierre la masse charnue de sa hanche, elle abaissa le volume de sa voix :

— Parlez pas si fort, pour pas attirer de curieux. C'est des affaires qui sont pas roses en tout... Des choses que j'aurais jamais dû voir avec les yeux de l'âge que j'ai, m'sieur Gratien... Des cochonneries, si vous aimez mieux ça...

— Tu penses que j'aime mieux ça, oui ?... Sais-tu que ta confidence devient diablement intéressante ?

— Sauf le respect que je vous dois, commencez pas à rire. C'est ben sérieux.

— Explique-toi, Vitaline...

— C'est ben pour ça, pour m'expliquer, que j'ai pris sur moi de vous déranger, monsieur Gratien... Je vas vous parler rien que dans l'intérêt de la maison... Ça fait tellement longtemps que je suis icitte que je me sens quasiment chez-nous... J'ai toujours compris que c'était une place respectable que tout le monde a toujours respectée à venir jusqu'au jour d'aujourd'hui...

— Ça revient à dire, Vitaline, que tu viens de découvrir que quelqu'un ne la respectait pas ?

— En plein ça, m'sieur Gratien.

— Et qui est-ce que tu accuses ?

— Ils sont deux : le nègre Gélos et la petite Châloute.

— Ah bon, ah oui ! Dit-il avec un regain d'intérêt. Alors, ce sont eux qui n'ont pas respecté la maison... Et comment ont-ils fait ça ?

— Écoutez... C'est pas d'hier que je m'étais aperçue qu'il se manigançait quelque chose entre eux... Mais je disais rien, à cause que j'étais pas sûre... Mais c'est rien qu'avant-hier soir que j'ai vu qu'y avait plus de redoutance... Vous savez, la soirée qu'il a fait si chaud ? J'étais descendue à la cuisine me quérir un verre d'eau pour boire... Je les ai vus tout à clair quand ils ont passé en dessous des lumières qu'y a à l'entrée. Par après, y sont partis, bras dessus, bras dessous, sur le chemin d'en face.

— Es-tu sûre d'avoir bien vu, Vitaline ? Il y a une bonne distance de la cuisine à l'entrée...

— Je veux ben croire, m'sieur Gratien ; mais je peux pas avoir eu la berlue, moi, je... J'ai pas pu voir où c'est qu'ils allaient ensuite par rapport que la noirceur était ben trop poignée et que les arbres cachaient... Qui c'est qui aurait pensé ça d'eux autres ?... Deux hypocrites qui nous ont joué ça correct...

— Oui mais... Ce n'est pas suffisant pour les accuser... Ils ont pu simplement aller prendre la fraîche sur la route, vu que, comme tu le dis, la soirée était tellement chaude...

— C'est ben ça que j'ai pensé en premier... Mais dans tous les cas, ça l'avait réveillé mon attention et le matin d'ensuite, j'ai fait ensemblant de rien et je les ai guettés. Je l'ai vu, vu de mes propres yeux, le

nègre qui vous a pris dans ses bras la petite Chaloute et qui vous l'a embrassée à pleine bouche, entre la serre et le garage. Je vous dis ça, moi Vitaline Giguère, aussi vrai qu'y a un bon Dieu au ciel...

— Ne jure pas, Vitaline... Tu sais qu'il faut avoir des preuves de ce qu'on avance.

— Des preuves, des preuves !... Pas des preuves qu'on peut mettre la main dessus, mais rien qu'à voir... Hier au soir, à peu près à la même heure que la veille, ils ont pris la route encore... Entre nous soit dit, m'sieur Gratien, c'était-il pour dire leurs prières ?... À part de ça, vous saurez qu'à matin, ils se sont embrassés comme la veille et à la même place, hormis que là, ils sont restés un peu plus longtemps collés ensemble et qu'ils ont rasé de se faire surprendre par m'sieur Michaud.

— Es-tu certaine d'avoir bien vu ?

— Ben sûr... Quand je vous dis que je les ai guettés et que je vois ben dépareillé de loin... J'aurais pas voulu faire la mauvaise langue et vous rapporter rien que des suppositions... J'ai pris le temps de me rendre compte ben comme y faut avant de bavasser. Astheure, si vous ne me croyez pas, vous avez rien qu'à faire comme moi, les guetter...

— Non non, Vitaline, je ne ferai pas cela... Je te crois.

— C'est ben mieux de me croire m'sieur Gratien... C'est pas pour mon plaisir que je vous parle de même... Comme je viens de vous le dire, c'est dans l'intérêt de la maison... Et puis, c'est pas un conte que je vous conte, si ç'avait pas été de ça, m'sieur Gratien, vous saurez que je vous en aurais parlé rien que pas.

— Merci du renseignement, Vitaline. Je vais mettre ordre à ça.

— Dites-moi pas merci, m'sieur Gratien. C'est autant pour moi que pour vous. Ça fait tellement longtemps que je vis icitte... Mais tournez-vous donc un petit brin... Regardez ma'ame Juliette qui arrive de notre bord... Bon ben, moi, je peux pas rester plus longtemps à jaser... J'ai mon fricot à voir... Excusez-moi, m'sieur Gratien; excusez-moi...

— C'est correct...

Tandis que la cuisinière, ayant distillé son venin, s'en allait d'un côté, Juliette s'en venait de l'autre; elle se dirigeait vers son mari; celui-ci se porta à sa rencontre.

* * *

— Ma femme — dit-il, la mine tracassée — je voudrais te parler...

— Je t'écoute Gratien.

— Tu sais, je viens d'avoir une conversation avec Vitaline.

— Je m'en suis bien aperçu. Aussitôt qu'elle m'a vue, elle a filé. Vitaline m'aime comme l'eau aime le feu; mais cela m'est parfaitement indifférent.

— Hum ! je te répèterai qu'il ne faut pas se hâter de la juger. C'est une bonne fille qui a toujours travaillé dans l'intérêt de la maison.

— C'est entendu... Mais qu'est-ce qu'elle chante de bon, Vitaline ?

— Oh ! rien de bon ! C'est rapport au nègre...

— Au jardinier ?

— Oui... Lui et ta fille de chambre.

— Ah ! Qu'est-ce qu'ils ont fait ?

— Ils ont fait... Ils ont fait justement ce qu'ils ne devaient pas faire.

— Coupables d'un petit péché de jeunesse, alors?... Serais-tu totalement contre cela ?

— Non mais... L'idée est qu'ils auraient pu se choisir une autre place pour leurs... Vitaline appelle ça des cochonneries... Moi, vois-tu, je crois qu'il est de mon devoir de ne pas prendre ça avec le sourire; c'est moi, le responsable de l'équipage; c'est moi, le boss; ce serait faire montre d'une faiblesse haïssable si j'allais fermer les yeux devant ce motif de scandale et endurer que deux de mes domestiques donnent l'exemple de l'indiscipline, de la débauche.

— Tu ferais un bon prédicateur, mon cher; tu trouves des mots qui sonnent bien; mais tu ne parviendras jamais à me faire admettre que ce soit tellement grave; deux enfants se sont laissés glisser sur une pente bien naturelle; c'est tellement usé qu'il n'y a plus là de quoi faire une chanson... Tu parles de scandale... Crains-tu pour la vertu de Vitaline ? Pour celle de madame Marticotte ? Pour celle de Georges Michaud ? C'est peut-être que tu estimes que le mauvais exemple va faire tache d'huile jusqu'à nous deux ?... Moi, tu sais, il y a belle lurette que je suis revenue de cette sorte d'enthousiasme... Toi, de même, n'est-ce pas ?... Je ne crois pas me tromper beaucoup en disant qu'à ton âge...

— À mon âge ! — interrompit-il en grommelant. Je ne suis tout de même pas si vieux que ça... Allons ! ne déplaçons pas la question, Juliette. C'est mon autorité qui est en jeu et qui me dit de ne pas être mou... Ce serait une négligence de ma part que de laisser faire... Ce serait la preuve d'une maison mal tenue... Tiens, ma femme, sois franche et dis-moi si

tu penses qu'on endurerait des tripotages semblables chez ton père ?

— Je ne sais pas ce que père ferait... Mais ce que je sais c'est que, comme juriste, il a tellement de fois été témoin de peccadilles qu'il n'est pas pour prendre la mouche pour une de plus... Père est large d'idées, tu le sais?... Et je ne serais pas surprise s'il disait: « Mon Dieu ! S'ils jugent qu'ils sont à ce point indispensables l'un à l'autre, eh bien, qu'ils se marient... » Dis donc, c'est une bonne idée que je viens d'énoncer là : si nous essayions de les persuader à se marier ?

Gratien fronça les sourcils ; cette solution, il ne l'avait pas mise en ligne de compte et elle ne lui convenait pas, même si cela agréait à Gilles et à Madeleine.

— Une bonne idée... Une bonne idée qui serait venue à un avocat ou à un prêtre, ça leur ferait un autre contrat... Mais, moi Gratien Pindus, tu dois savoir que les compromis ne me conviennent pas ? Je m'abaisserais au rôle d'agent matrimonial ! Je déguiserais mon geste sous les apparences d'un sacrement !... Non... Qu'ils aillent se marier où ils voudront, mais pas ici !

— Mon cher, tu es fâché ?

— Bien oui... Dame ! Mets-toi à ma place. L'honneur de ma maison est menacé.

— Much ado about nothing... Enfin... Qu'est-ce que tu as l'intention de faire ?

— C'est pas compliqué... Je vais les congédier...

— Tous les deux ?

— Oui, tous les deux ; ils sont aussi coupables l'un que l'autre.

— Puisque tu estimes que ton honneur est lésé... Tu es le maître, Gratien... Pourtant, laisse-moi te dire que tu vas te priver de services de premier ordre... À tout prendre, tu n'aurais peut-être pas trop de difficulté à donner un successeur au jardinier. Mais je crois que ce serait plus difficile de dénicher une servante de la valeur de Madeleine. Tu n'ignores pas qu'il faut passablement de temps pour dresser une femme de chambre, pour l'habituer au milieu et avant qu'elle-même ne s'y habitue... Cela et bien d'autres choses... C'est assez rare de tomber sur une jeune fille de l'éducation que l'on exige... À mon point de vue, Madeleine serait difficile à remplacer... Il te faut réfléchir à tout cela avant de prendre une décision...

— Faudrait pourtant... Comme ça, tu tiendrais à garder Madeleine ?

— Autant que possible, oui...

— Faudrait pourtant que mon autorité s'exerce... D'un autre côté, comme tu viens de le dire, c'est vrai que je n'aurais pas de misère à trouver un jardinier... Je pourrais peut-être réengager le père Gédéon, d'ici à l'automne... Alors si... Si je renvoyais Gélos...

Elle dit, très calme :

— Ce sera bien ainsi.

— Hein ?

— Encore une fois, tu es le maître, Gratien. Mais je te prierais de ne pas faire d'esclandre. Cela pourrait nuire à la réputation de Madeleine qui, après tout, est une bonne petite fille... On ne sait pas quel concours de circonstances se sont liguées pour lui faire perdre la tête... On se doit d'empêcher les mauvaises langues de se faire aller... Je pense même qu'il serait

préférable que tu ne fasses pas savoir au jardinier le vrai motif de son renvoi; parce qu'on ne sait jamais quelle attitude il adoptera ou ce qu'il pourrait dire à Madeleine... Mais quel dommage que Vitaline soit dans le secret; il va falloir, que tu lui demandes à celle-là de ne pas ébruiter la nouvelle... Car, il me semble que le fait de congédier le noir satisfera assez à ton autorité sans qu'il soit besoin d'allonger la sauce.

— Évidemment...

Au moment où l'industriel avait proposé de reporter sur le jardinier seulement tout le poids de sa juste colère, il avait levé les yeux sur le visage de sa femme, s'attendant à y déceler un trouble quelconque. Mais il fut confronté par un visage impassible ! « Ce sera bien ainsi ! » À sa grande surprise, il ne semblait pas que, du coup qu'il était sur le point de porter au noir, sa femme ressentit quelque vibration.

— À quoi penses-tu, Gratien ?

— À quoi veux-tu que je pense ?... Tu sais, Juliette, c'est bien pour toi que je vais revenir sur la décision que j'avais prise, de signifier à Madeleine Chaloute, son congé... Elle aussi est coupable... Si je ne congédie que le nègre, c'est parce que tu es intervenue en faveur de ta fille de chambre et j'accorde beaucoup d'importance aux décisions de ma femme... Tu comprends ?

— Je comprends bien, — dit Juliette simplement, froidement.

* * *

Seul, Gratien eut un petit sourire satisfait. Le destin, après l'avoir berné quelque temps, se prononçait en sa faveur. Enfin, il l'avait de son côté l'occa-

sion tant souhaitée de se débarrasser du rival ! Et il fallait convenir que Juliette, elle-même, lui avait rendu la tâche facile.

Or que signifiait la froideur avec laquelle sa femme avait accueilli l'annonce du renvoi du Sénégalais ?... Elle n'avait pas bronché. Elle n'avait même pas amorcé une discussion, comme il avait souvenir qu'elle en avait soulevé une, à son retour d'Old Orchard, lorsqu'il lui avait dit qu'il avait congédié le père Gédéon... Habituellement, quand on aime, est-ce que l'on fait, à propos du sort de son amant, montre d'une telle indifférence ?... Alors, qu'est-ce que ça voulait dire ? Si ce n'était pas qu'elle se foutait éperdument du nègre ?... Cette pensée ramena sur sa figure le sourire qui s'en était temporairement effacé.

C'était bien tant mieux qu'elle se désintéressât de Gélos... C'était bon signe et ça le rassurait... Tout de même, elle le trouvait de son goût ; rien n'empêchait qu'elle prenait plaisir à causer avec lui... C'était préférable qu'il s'en aille, parce que ça pouvait devenir dangereux... L'occasion fait le larron ; il vaut mieux prévenir que guérir... Et puis, ce n'était pas tout : que penserait Juliette de le voir retraiter après l'avoir vu charger à fond ? Comment s'y prendrait-il pour démontrer à Juliette que son indignation de tout à l'heure, c'était de la frime et que les aventures sentimentales du nègre ne lui faisaient ni chaud ni froid ?... Le renvoi de Gélos s'imposait...

Et Madeleine, elle ?... Gratien avait l'assurance que c'était une petite vache. Pourtant il ne voulait pas contrarier Juliette qui tenait à la garder. « Qu'elle reste donc — songeait-il en haussant les épaules — qu'elle reste puisque ça fait l'affaire de Juliette.

J'aurai sans doute une autre occasion de lui serrer les ouïes. »

* * *

Ça faisait assez longtemps qu'il grinçait des dents !

Maintenant la revanche se précisait, se dessinait sur la page suivante de l'avenir... Demain... Pas plus tard que demain, Juliette devait descendre à Québec pour une séance chez son coiffeur ; en revenant, elle rendrait visite à une de ses amies du chemin Saint-Louis. Sa fille de chambre l'accompagnerait dans ces déplacements et les deux femmes, certainement ne seraient pas de retour avant les dix heures du soir. Il avait donc une journée libre devant lui pour donner suite à sa résolution ! Car il craignait que l'influence de Juliette ou celle de Madeleine, ne détruisît l'effet des paroles cassantes qu'il avait à dire au Sénégalais. Il se proposait bien, par quelques mots hautains, de lui donner l'impression qu'il n'était qu'un nègre méprisable. Ce moricaud qui avait eu le front de faire croire à Juliette qu'il était un homme de quelque valeur ! Il allait payer en double pour les affres qu'il lui avait causées ! C'était préférable que personne ne fût là pour lui altérer sa petite vengeance. C'était déjà délicieux. Il n'aurait jamais pensé qu'on puisse jouir si âprement rien qu'au prélude d'un goût de vengeance.

Demain... Il s'étudiait, disant à Juliette, demain soir, sur un ton détaché :

— Oh j'allais oublier... Tu sais, Gélos, je l'ai congédié...

* * *

HUITIÈME LIVRET

Gilles Gélos se trouvait pris, dans l'ambiance poivrée des pavots, sous le soleil de deux heures; il sifflotait; un contentement entier et végétal le possédait.

Gratien piétina une plate-bande, puis se haussant sur la pointe des pieds par-dessus une haie de conifères nains, il appela :

— Gélos !

Le jardinier se retourna.

— Bonjour monsieur. Vous venez voir les pavots ? Franchement, ils valent la peine qu'on les regarde comme il faut. Ils sont magnifiques. Il n'en croît pas de plus beaux dans les jardins chinois ou japonais !

Mais le financier ne voyait point les fleurs rouges et blanches et magnifiques. La silhouette de son serviteur occupait tout son champ de vision; l'homme noir entre les bras duquel la petite Chaloute se pâmait; le subalterne, l'esclave rehaussé par Juliette au niveau des hommes libres et dont Gratien avait été prêt à parier qu'il... Il paraissait bien, l'animal. « Pas pire, ce nègre-là » devait convenir Gratien. Et cette concession qu'il se voyait obligé de faire avivait encore son ressentiment. Le Sénégalais entraît juste dans les nappes capiteuses de ce décor. Cet arrangement fleuri l'avantageait. C'était une plante qui poussait à son mieux dans cette terre. Mais c'était une mauvaise herbe qu'il fallait arracher au plus vite. Gratien haussa imperceptiblement les épaules; il affecta de fixer un point quelconque du parc afin de ne pas re-

garder son interlocuteur dans les yeux ; il donna à sa voix un ton froid, impersonnel :

— Laissez faire les pavots et toutes les autres fleurs avec. À partir de ce moment, je n'ai plus besoin de vos services. Vous pouvez disposer, Gélos.

L'homme de couleur se redressa, les yeux grands ouverts, étant stupéfié, croyant avoir mal entendu.

— Comme ça, monsieur... Est-ce que... Est-ce que ça veut dire que monsieur me congédie ?

Gratien songea que c'était là une question idiote et il dit :

— C'est bien ça, mon garçon. Je vous congédie. Je vous enverrai porter votre enveloppe de paye dans quelques minutes. Il y a encore deux ou trois jours pour finir le mois mais je vais vous remettre votre salaire en entier. Si vous voulez une lettre de recommandation, je vous en signerai une.

Et Gratien fit volte-face.

— Monsieur...

Il s'arrêta et se retourna pour écouter le noir.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Si j'osais, je demanderais à monsieur qu'est-ce qui a motivé mon renvoi.

— Pas de motif ; si ce n'est la raison que je n'ai plus besoin de vos services. Je n'avais pas passé de contrat avec vous. Vous n'avez jamais, n'est-ce pas, pensé que vous étiez pour rester ici indéfiniment ?

— Non mais... Tout de même... C'est tellement subit... Je m'attendais tellement peu... Encore une fois, laissez-moi vous demander : y a-t-il quelque chose que j'aie mal fait ?

— Pas à ma connaissance, non. Mais n'allez pas chercher midi à quatorze heures et dramatiser une

histoire qui en somme est bien simple. Je n'ai plus besoin de vos services; un point c'est tout.

C'était définitif et Gratien fit un geste de son bras droit, comme s'il laissait tomber un fardeau. Gilles comprit que le patron ne reviendrait pas sur sa décision et il n'eut plus un mot pour le retenir. Gratien estimait que c'était un bon débarras et, quand il fut hors de vue, un « ouf » qui venait du fond de lui-même le soulagea.

Soigneusement, comme il le faisait chaque fois qu'il en avait fini, le Sénégalais lova le boyau d'arrosage au pied du mur de la serre; il gara la tondeuse à son endroit habituel; ensuite il gagna le pavillon des domestiques et, chemin faisant, ne rencontra pas âme qui vive. Il monta à sa chambre; il s'accouda à l'appui de la fenêtre d'où il lui était donné d'embarquer dans ses prunelles les vagues de parterres et de plates-bandes en couleurs composés d'œillets, de dahlias, de pavots, d'hortensias, de chrysanthèmes, bref, de toutes ces fleurs ciselées expressément pour la rime riche et dont il était le poète depuis le printemps; maintenant l'heure était venue de la césure définitive. Son regard suivit encore, outre la grille, la haie de thuyas, les colonnades des érables et des ormes; il aperçut au-delà de la route, quelques panaches de pommiers, avant-coureurs du verger idyllique. C'est alors qu'ayant pensé à son travail, il pensa à son amour...

« Madeleine... C'était trop beau pour que ça dure... Voilà encore un sale coup de cette malchance enragée qui n'avait fait que semblant de lâcher sa gueulée... Le sorcier ne se trompait pas lorsqu'il disait que je l'avais attachée au derrière... Et avec tout ça, je l'ai peut-être donnée à Madeleine... Pauvre

petite Madeleine ! Elle ne mérite pas ça... Pauvre petite fille qui est venue à moi en toute confiance... C'était à moi d'arrêter ça tout de suite au commencement... Mais j'ai été lâche ou j'ai idiotement pensé qu'elle avait perdu la piste... Maintenant... Maintenant il ne me reste plus grand-chose à faire...»

Il haussa les épaules, se recula de la fenêtre, traversa la pièce, allant ouvrir la porte de la penderie ; les effets qu'il en décrocha, il s'était mis en devoir de les ranger dans sa valise, lorsque trois coups furent frappés à l'huis. C'était Vitaline. La cuisinière tendit un pli cacheté à l'horticulteur.

— Tiens ! Tiens ! — S'exclama-t-il — Mon enveloppe de paye ! Monsieur n'a pas perdu de temps à me préparer cela ! Merci, mademoiselle Vitaline. Et, qu'est-ce qu'il a dit, monsieur ?

— Il m'a dit d'aller te porter ça. Il a dit que c'était ta dernière paye, icitte...

— Sèchement, comme ça ? Pas de commentaire ?

— Non.

— Ah !... Selon vous, qu'est-ce qu'il peut bien avoir contre moi, monsieur ?

— C'est ben moi qui le sait.

Et Vitaline, précipitamment, vida les lieux, fonda dans le couloir. Elle se sentait passablement mal à l'aise. Les flammes du remords de Judas femelle montaient à sa face et léchaient son teint rouge brique. Or la cuisinière étant sortie, Gilles Gélos, aux quelques vêtements disposés dans la valise, joignit un portefeuille ainsi que l'enveloppe qu'il venait de recevoir et dont il n'eut pas la curiosité de vérifier le contenu. Il posa un carnet et un crayon sur le pied de son lit. Il tira une chaise, s'assit et commença d'écrire, posément, sans hésitation, sans ratures, comme s'il

avait, au préalable esquissé le plan de sa lettre. Quand il eut fini cette missive, qui s'étalait sur presque trois pages du calepin, il en écrivit une seconde, qui ne se composait que de quelques lignes. La plus importante des deux, il la plia, la glissa dans une enveloppe qu'il adressa, cacheta et mit, bien en évidence, sur le dessus de la valise. Le plus bref des deux messages, il le glissa dans la pochette de sa chemise.

À la tête de son lit, le réveille-matin marquait quatre heures cinq quand Gilles Gélos franchit le seuil; il avait les mains vides.

* * *

Gratien, enfoncé dans une chaise-longue de la véranda, fumait une cigarette; le Sénégalais, l'ayant aperçu en sortant du pavillon, fit un détour et vint se camper en bas des marches; il leva la tête.

— Je m'en vais, monsieur.

— Je vois bien... Je vois bien... Mais dites donc, vous n'emportez pas votre valise ?

— Non... J'allais justement prier monsieur, à ce sujet...

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est un léger et dernier service que j'ai à demander à monsieur... Tout à l'heure, quand je ne serai plus ici, monsieur aurait-il l'obligeance de faire porter ma valise à mademoiselle Chaloute la fille de chambre ?

— Correct... Je ferai faire ça. Quelle est l'idée de ne pas l'emporter tout de suite avec vous ? Avez-vous l'intention de revenir la chercher ?

— Je ne crois pas que j'aurai l'occasion de revenir et c'est bien pourquoi je m'adresse à mademoiselle Chaloute..

— Ça ne m'explique pas la raison pour laquelle vous ne l'emportez pas avec vous...

— Bien... Je vais entreprendre un long voyage, et ce serait encombrant de l'emporter. Et puis il y a le fait que l'ami qui me l'a prêtée et qui demeure à Mostaganem en Algérie, m'a demandé dans sa dernière lettre si je ne pourrais pas lui retourner la valise au plus tôt. Parce qu'il en a besoin; il s'en vient en Amérique. Alors, vous comprenez que je n'ai pas le temps de préparer le colis puisque je pars cet après-midi... Mais mademoiselle Chaloute en aura le temps.

Gratien, qui redoutait que le jardinier n'évoque quelque raison pour retarder son départ, fut rassuré d'entendre son interlocuteur déclarer qu'il s'en allait incessamment; sans vouloir soupeser l'histoire puérile et fantaisiste de l'ami algérien, il dit:

— Oui, oui... Mais pourquoi à mademoiselle Chaloute ?

— Il faut dire que j'avais tout d'abord songé à demander à monsieur Michaud, mais comme il n'est pas ici dans le moment, j'ai pensé que mademoiselle Chaloute, domestique au même titre que moi et très gentille personne, m'obligerait volontiers.

— Très gentille personne — prononça Gratien dans un écho sarcastique. C'est bien trop le cas.

Mais le noir ne sembla point capter l'intonation.

— Maintenant il me faut remercier monsieur et le saluer.

Le financier ne montra pas qu'il avait entendu. Le seul signe qui trahit sa fébrilité fut qu'il alluma une autre cigarette. Le jardinier se retourna, se dirigeant vers l'allée de la sortie. Or Gratien, pour ne pas passer de remarques à haute voix, songeait:

« S'il ne peut pas rencontrer Juliette ou la petite Châloute en s'en allant, toujours... » Il ne tenait guère à la confrontation de ces trois-là; il ne définissait pas ce qui en aurait pu résulter; mais c'aurait sans doute été quelque chose où il n'aurait pas eu le beau rôle. Le regard inquisiteur de Gratien courut, aussi vivement qu'il le pût, en avant du Sénégalais; ce bref examen devait le rassurer; il ne rencontrait que le soleil et tout s'enveloppait dans les ondes du joli silence estival que les chants d'oiseaux étaient seuls à déranger.

Il n'y avait que l'ombre de Gilles Gélos à se déplacer sur la route. Son pas était absolument solitaire, au sein du domaine vert et or que comprimait le chaud après-midi. Soudain un aboi vif fit le noir se retourner en direction de la grille. Marquis, ayant posé ses pattes de devant sur les barreaux, reconnaissait le passant. Celui-ci obliqua, vint, à travers la grille, flatter la tête du colley et il murmura :

— À toi aussi, mon beau Marquis, je vais demander un dernier service.

Il prit dans la pochette de sa chemise la feuille sur laquelle il venait de griffonner et, s'assurant que personne ne pouvait épier ses gestes, il en fit un triangle qu'il introduisit entre poil et collier, coinçant un bout dans le ferrement de la boucle.

— Va, maintenant, mon beau chien, va porter ça à ton bon maître... Avant qu'il ne me lise, j'ai le temps...

Il revint à la route. Il allait à larges enjambées. Quelques instants encore et il s'enleva par-dessus une palissade de rondins équarris à la diable, foula un sentier envahi par les ronces, vers la Saumonée.

Elle paraissait tourmentée, elle était plus houpillée en ce lieu par une vie sauvage qu'un peu plus haut, lorsqu'elle épousait les terres du domaine, lorsqu'elle coulait entre des berges déformées par un labour artificiel. L'indocilité des débuts la reprenait ici. De nouveau, il lui était permis de s'en donner, sans retenue. Ce n'était pas si loin, non plus, ça ne faisait pas si longtemps que la Saumonée avait pu culbuter librement aux pentes des Alléghanys; elle ne pouvait pas avoir déjà oublié les gammes tumultueuses du torrent de sa naissance et maintenant elle se reprenait, maintenant elle écoutait, ravie, se heurter les notes inharmoniques du cours d'eau montagnard et hérissé d'aspérités que la Saumonée avait commencé par être. Gilles Gélos ne pouvait s'empêcher de réfléchir qu'il en était ainsi de certains hommes, qui à un moment donné de leur existence, sont investis de civilisation, d'argent, de pouvoir. Arrive une situation où ils sont livrés à leurs instincts et le vernis craquelle lamentablement. Ils deviennent ce que la nature les a faits : des primaires. L'eau ne monte point plus haut que la source.

Le noir s'était arrêté. Il respirait en se bombant le torse. La source agitait une écharpe de fraîcheur semblable à la senteur tonifiante et vivifiante qu'a le poisson quand, arraché brutalement de son habitat, la gueule prise à l'hameçon, il éclabousse l'air riverain. L'odeur, alors, est celle de la vie, rien n'empêche que le poisson demeure accroché à deux instants de la mort.

Cent verges en deçà, la Saumonée entrait dans le ventre de la Chaudière.

Environ une heure plus tard, il advint que Gratien releva, au cou de Marquis, un billet conçu en ces termes : *À qui de droit. Personne ne doit être tenu responsable de ma disparition. Je me donne la mort volontairement et en connaissance de cause pour des motifs qui n'ont rien à voir avec personne. D'autre part, je suis seul au monde et ma mort ne causera pas d'embêtement. Je me jette à la Saumonée.*

Gratien fronça les sourcils. Est-ce que c'était vrai, ça ? ... À combien de temps remontait le suicide ? ... Si suicide il y avait ... Où, à quel point de la Saumonée cela s'était-il produit ? ... Était-ce un drame ou une comédie ? ... Fallait-il courir ou fallait-il se croiser les bras ? ...

Il décida de ne point bouger.

« Je n'ai aucune raison de m'énerver, d'une manière ou de l'autre ... Si c'est le cas, je m'en lave les mains ; je ne saurais être responsable, s'il a perdu la tête ... Et si ce n'est pas vrai, s'il a pensé de jouer ce petit jeu-là pour m'agacer, il a frappé un nœud ; ça s'adonne que j'en ai vu d'autres ... »

Il songea derechef :

« Pourtant ... Rien d'impossible qu'il ne s'agisse pas d'une comédie mais bien d'un drame ... Bah ... S'il a fait le fou, il aura précipité sa chute de lui-même ... Ce n'est pas moi qui l'aurai poussé dans la rivière ... »

* * *

Georges Michaud ramena ses deux passagères à neuf heures et demie ; il en était près de onze lorsque Madeleine fut enfin dégagée des exigences de sa charge. Gilles devait dormir. Ce matin-là elle l'avait prévenu

qu'elle rentrerait tard. C'est donc sans chercher à voir son amant, qu'elle fut se mettre au lit.

Le lendemain matin aux petites heures, elle descendit. Or elle devait faire buisson creux à chaque coin où il avait l'habitude de saluer le soleil levant. L'angoisse commença de titiller la gorge de Madeleine... « Malade?... » Gratien l'accosta, alors qu'elle passait le seuil du pavillon des domestiques.

Dites donc Madeleine, avez-vous remarqué la valise de Gélos, dans votre garde-robe ?

— Pardon ?

— Je veux savoir si vous avez remarqué la valise de Gélos, dans votre garde-robe ? Je vous l'ai envoyée porter par Vitaline, hier soir, pendant que vous n'y étiez pas.

— Je n'ai pas remarqué, non... Mais... Je ne comprends pas...

— Avant de partir, hier après-midi, Gélos m'a demandé de vous confier sa valise dont il voudrait que vous fassiez un colis pour expédier à un de ses amis d'Algérie; parce que, lui, Gélos, il n'a pas eu le temps.

— Mais... Monsieur Gélos est parti ?

— Vous n'êtes pas au courant ? Hier après-midi, j'ai congédié Gélos.

La jeune fille, surtout depuis sa dernière conversation avec Gratien, s'était bien promis d'adopter devant lui une attitude froide et distante qui jamais ne lui livrerait la moindre trace d'émotion; toutefois à cette déclaration, elle pâlit et chancela comme si c'eût été elle-même que le patron aurait atteinte.

— Lui ! Oh ! Vous n'auriez jamais dû faire ça... Donc il est parti ! Et où est-il allé ?

Il haussa les épaules et rétorqua sèchement :

— J'ai fait ce qui s'imposait. Je n'ai pas de con-

seils à prendre et je n'ai pas de comptes à rendre. Et puis, vous voulez savoir où il est allé... Il ne m'a pas laissé d'adresse et je ne lui en ai pas demandée... Est-ce que vous lui connaissez de la parenté ?

Elle dit, désespérée :

— C'est un bon travaillant... Non monsieur, je ne lui connais pas de parenté... Excusez-moi monsieur... Mon service...

Elle s'enfuit. Elle grimpa quatre à quatre l'escalier conduisant à sa chambre. Elle se dirigea en toute hâte vers l'armoire aux vêtements. La valise y était bien. Elle la tira sur le parquet, l'ouvrit nerveusement ; le rectangle blanc de l'enveloppe lui sauta aux yeux. *À Mademoiselle Madeleine Chaloute.* Elle reconnaissait bien l'écriture de Gilles. Comme elle allait rompre le cachet, l'horloge du corridor espaga sept coups. C'était l'appel du petit déjeuner. Il est vrai que Madeleine venait d'avoir l'appétit coupé, mais l'heure scandant un impératif accentué par l'habitude, elle se ravisa, glissa le pli dans son corsage, se coiffa hâtivement et sortit de sa chambre.

C'est à peine si elle toucha à ses toasts. Elle fut quelque peu rassérénée en songeant, qu'après tout, l'angle n'était pas aussi dramatique qu'elle l'avait pensé tout d'abord. Ce n'était qu'une interruption. Leur liaison merveilleuse ne se trouvait qu'interrompue : elle allait se renouer en d'autres lieux... Se renouer... La lettre était sans doute pour l'inviter à le retrouver quelque part...

* * *

Ma Madelon chérie, quand tu liras ceci, je ne serai plus de ce monde.

Elle disposait de quelque temps après le repas du matin, avant de commencer son service et elle avait mis cette liberté à profit pour gagner le verger, s'asseoir sous le saule tutélaire afin de prendre connaissance de la missive de son amoureux.

Quand tu liras ceci, je ne serai plus de ce monde. Cette phrase était souligné d'un liséré d'aimant. La gorge terriblement sèche, elle en emplissait ses yeux dilatés. Elle ne parvenait pas à lire plus loin. Les autres termes de la lettre dansaient, se brouillaient et ne pouvaient que servir de fonds à la phrase hypnotique qui, elle, se détachait claire, nette, hallucinante et matérielle comme l'inscription d'une borne funéraire.

Elle avait souvenance d'avoir entendu une déclaration analogue au cinéma. Presque tous les spectateurs avaient pleuré, comme devant un drame de la vie courante. Le jeune héros, acculé au mur par quelque honneur compliqué, s'était vu contraint de se soustraire à la vie. Il avait écrit un adieu pathétique à sa blonde. Puis, après avoir pleuré à chaudes larmes devant tant d'émotion, on avait bien ri, parce qu'il était arrivé que le jeune premier avait manqué son suicide. Tout avait bien tourné. Une belle représentation avec dénouement heureux, moral et tracé pour indiquer aux cinéphiles le côté du bon exemple. Mais c'était une histoire dont les ficelles avaient été tirées par des tendances définies, des influences particulières dont les traits attachaient une atmosphère irréelle puisque ces destins-là sont artificiels et guidés par la plume de l'homme, non par le souffle de Dieu. Les spectateurs, une fois retirée la tunique de leur angoisse, avaient ri: c'est toujours supérieurement drôle de voir qu'un type manque son suicide.

Maintenant il ne s'agissait plus d'une belle repré-

sensation passée au papier sablé de la censure. Tout se passait dans la vie courante, celle qui malmène ses figurants. Madeleine pressentait bien, qu'elle ne rirait jamais plus aux éclats. Qu'est-ce qu'il pouvait bien y avoir désormais de si amusant dans l'existence à présent que cette phrase obscurcissait l'horizon : *Quand tu liras ceci, je ne serai plus de ce monde.* Elle s'essuya les yeux; enfin, il lui fut donné de pouvoir lire outre les mots fatidiques :

Je t'avais dit que le sorcier m'avait prévenu que je serais toujours malchanceux où que j'aille, quoi que je fasse. Monsieur vient de me signifier mon congé; ça vois-tu je l'interprète comme un sacré coup de la malchance qui n'a pas cessé de me piocher sur le dos et qui n'a pas de raison de ne pas redoubler ses coups, ayant retrouvé ma trace. Alors, vois-tu, à quoi bon lutter ? Ce n'est pas tant par lâcheté que je me suicide que par amour pour toi, ma Madelon chérie. Je crois et je te répète que c'est contagieux, la malchance et j'ai peur de te la donner. Je vais me jeter à la Saumonée, là, où commencent les gouffres de la Chaudière et où le courant est très fort de sorte que mon corps ne prendra pas de temps à être happé...

Elle interrompit sa lecture; ses larmes plaquaient des points noirs partout devant elle et cela l'empêchait de lire comme il faut; Madeleine n'avait jamais tant pleuré; son chagrin était plus profond, plus prononcé que celui qu'elle avait eu la fois qu'elle avait perdu sa mère. Lorsque celle qui lui avait donné le jour était partie, l'adolescente avait continué de développer, en son être, les fruits de la vie; maintenant que le départ de celui qui l'avait fait naître à l'amour, était consommé, cela signifiait une brèche que rien ne comblerait;

en elle-même quelque chose était à l'agonie et elle savait bien qu'elle ne pourrait aimer jamais plus.

Le clocher de Sainte-Exupérance, d'un airain simple et grave, sonna quelque chose. C'était le temps de commencer son travail; à l'instar du poète qui voulait écrire en paix, elle Madeleine, dans le dessein de ne point faire attendre madame Juliette, tourna le dos à la Saumonée, sécha ses larmes et commanda à sa douleur d'être sage et de se tenir tranquille.

★ ★ ★

NEUVIÈME LIVRET

— Bonjour, sa mère ! — lança Georges Michaud.

— Toi, — rétorqua Vitaline d'une voix où chaviraient des accents coléreux — je t'ai déjà dit de pas m'appeler sa mère ! Tu sauras que si j'étais la mère d'une sorte de gorille comme toi, je changerais de religion.

Georges Michaud ne se formalisa pas de cette semonce et reprit conciliant :

— Voyons, chiâlez pas tant sa mère. Moi, je dis ça, sa mère, pour me servir d'un terme d'affection.

— Quoi c'est que tu me chantes-là ? Rachève de rire de moi, à mon nez, face de ...

— Mais quand je vous le dis, sa mère.

Madame Marticotte était survenue sur les entre-faites.

— Pour l'amour ! — s'exclama-t-elle — Vous voilà pas encore après vous chicaner !

— Allez pas penser qu'on se chicane, vous ; j'étais après y donner des petits noms doux, mais vous voyez que ça marche pas avec elle.

Vitaline grogna :

— Un vieux singe qui aime à faire des farces plates. Un vieux singe, c'est rien que ça que t'es !

Elle haussa les épaules et lui tourna le dos. Georges Michaud fit à l'adresse de madame Marticotte une grimace qui, sûrement était un signe d'intelligence.

— Oh ! j'oubliais une affaire, mamzelle Vitaline ... Voulez-vous, vous allez commencer à me préparer mon

déjeuner, tout de suite ? Monsieur m'a dit d'être prêt à sept heures et quart pour le conduire à l'aérodrome de l'Ancienne Lorette. Faut qu'il prenne l'avion d'Ottawa pour être là après-midi à une assemblée spéciale du Board of Trade... C'est-il correct pour vous, mamzelle Vitaline ?

— Ouais, faut ben... Mais je remarque que toi comme les autres, quand t'es mal pris, quand t'as besoin de moi, tu m'appelles par mon vrai nom... Vieux gorille, va... Je sais pas ce qui me retient...

— De pas me faire à déjeuner ? Faites pas ça, mamzelle Vitaline ou bien ma grand-foi du bon Dieu, je vous appelle plus jamais sa mère !

— Bah ! Y a rien que toi qu'es assez polisson pour m'appeler sa mère ; à part de ça, y a rien que toi qu'es assez laid pour faire la barbe à un gorille.

Or Vitaline ne poursuivit pas sur ce terrain ; elle se dirigea vers l'armoire y prendre un plat. Georges Michaud gloussa doucement, se prit une chaise dans l'embrasure d'une croisée, ouvrit son journal qui le masqua. Madame Marticotte s'approcha de la cuisinière.

— Mamzelle Vitaline, avez-vous vu ma nièce ?

— Non, — répondit-elle — je pense ben qu'elle va descendre dans la minute... Non, à matin, j'ai rien que vu une affaire qui m'a paru drôle.

Pour faire cette déclaration, Vitaline avait baissé la voix, avait pris le ton confidentiel propre aux comérages.

— Quoi c'est que vous voulez dire, mamzelle Vitaline ?

Derrière l'écran de son journal, Georges Michaud fut tout intrigué ; il était à portée de la confidence et d'autant plus enclin à prêter l'oreille, que les agences

de presse, ce jour-là, s'étaient donné la main pour laisser en paix ces cancans énervants qui transportaient avec une déprimante régularité des rumeurs de menaces de guerre. Vitaline disait sotto-voce :

— Faudrait pas que ça aille plus loin, comme de raison...

— C'est compris — dit madame Marticotte en glissant des tranches de pain dans le grille-pain automatique. Moi, j'ai jamais porté de paquets et je suis pas pour commencer astheure.

— Bon, bon, ben... Je viens de vous dire que j'avais vu une affaire qui m'a paru drôle... À matin, le soleil était pas encore levé quand j'ai vu la bourgeoise descendre dans le jardin et... figurez-vous, qu'elle était habillée en noir... Ça vous dit rien ça ? En noir ! Et on n'est seulement pas rendu au temps de couper l'avoine ! En noir, comme si le temps était à la gelée ! Donc, pourquoi du noir ? que je me suis demandé ; la réponse est claire comme de l'eau de roche : la bourgeoise porte le deuil. Et le deuil de qui ? que je me suis dit. Mon Dieu ! c'est encore moins mêlant ; le deuil du nègre !...

— Non !

— Sûr et certain ! Et je parle pas à travers de mon chapeau ! On comprend, à cette heure, pourquoi qu'elle était toujours autour du nègre, mais lui, il aimait mieux la chair fraîche... Puis ça explique comment que ça se fait que monsieur Gratien avait le feu.

— C'est sérieux, ce que vous dites-là, mamzelle Vitaline.

— Oui, je sais ben que c'est sérieux. Mais comme je viens de vous le dire, je parle pas à travers de mon chapeau. À part de ça, laissez-moi vous dire que ça me surprend pas une miette ; voyez-vous des femmes

de même, des pincées tout le tour, ça vous a des allures de gonzesses, faut s'attendre à ça...

Elle chuchotait ainsi pour la seule madame Marticotte; cependant, Georges Michaud la tête perdue derrière sa feuille — dont faisaient défaut les condiments habituels — entendait tout.

Au même moment, dans la salle à déjeuner, Juliette retrouvait Gratien et celui-ci s'exclamait avec enjouement:

— Allô ! allô ! Il y a une mèche que je n'avais vu une si belle femme dans une si belle robe !

— Mais... — dit Juliette — tu l'aimes, cette robe de shantung noir ? Elle n'est plus tout à fait jeune, elle date de notre voyage à Paris, l'an dernier.

— Bah ! Les robes sont comme les femmes; elles ont l'âge qu'elles paraissent, et l'important, Juliette, est que celle-là t'habille bien.

* * *

Georges Michaud était au volant de la Cadillac, sur la route qui conduit à l'Ancienne Lorette. Gratien était assis au côté de son chauffeur. L'auto filait comme le vent dans la longue douceur du matin. La route était déserte. Il y avait à peu près un quart d'heure qu'ils étaient sortis de Sainte-Exupérance lorsque Gratien dit:

— Écoute donc, Georges ?

— Oui, m'sieur ?

— Je voudrais bien savoir ce que tu penses du suicide de Gélos ?...

— Ben m'sieur, puisque vous me le demandez, je m'en vas vous donner mon avis sincère: pour moi, c'est rien que de la brou.

— Comment ça ?

— Pour moi, c'est une histoire cousue de fil blanc par un nègre qui savait pas le diable coudre.

— Mais, sur quoi t'appuies-tu pour parler comme cela ?

— Voyez-vous, on prend pas une plonge, surtout quand on sait que c'est la dernière, si aisément que ça. Quelqu'un nous voit faire. Les journaux en parlent. À part de ça, je dois pas vous apprendre grand chose en vous disant que n'importe quel corps mort est supposé remonter au bout de huit à dix jours. Et pourquoi c'est faire que Gélos aurait pas fait comme les autres et aurait pas remonté ?

— Évidemment, évidemment... Alors, que s'est-il produit, d'après toi ?...

— Ben... Je peux me tromper comme de raison... Mais ça me dit que le nègre après avoir traversé la rivière à la nage et avoir mis un petit billet dans le cou du chien, pour en faire accroire au monde, a ressout au dépôt de Pinrêche pour prendre les chars pour les États... Je sais pas si vous en rappelez, mais dans le temps au Nouveau-Brunswick, il est arrivé une affaire à peu près pareille, excepté que le gars, lui, était blanc en dehors et noir en dedans et tellement noir, m'sieur, qu'il se trouvait rien qu'en face de la corde... Peut-être que vous vous rappelez de ça ? Ça s'est passé à Dalhousie, la fois que vous m'aviez envoyé un télégramme pour me dire de sortir tout le bois de sur la Restigouche... C'était un bloke, un appelé Kim... Klim... Kilm... Un nom de même dans tous les cas...

— Je me rappelle bien de l'incident du bois mais pas de celui du bloke. Puis, qu'est-ce qu'il lui est arrivé ?

— Y est arrivé que mon bloke s'est jeté à l'eau

lui itou ; mais où l'histoire change de bord, c'est quand mon gars s'est fait poigner par la police montée le lendemain alors que tout le monde, même les plus renards, pensaient ben qu'il s'était noyé.

— Oui, oui, oui... Comme ça, tu es d'avis que Gélos a fait semblant... et, les autres, tes compagnons de travail, qu'est-ce qu'ils racontent à ce sujet ?

— Oh ! ils en parlent pas guère, on aurait même dit une secousse que le mot s'était donné d'en parler le moins possible ; et justement à matin tandis que j'attendais après mon déjeuner si c'avait pas été de mamzelle Vitaline...

Georges Michaud toussota et se pencha sur le volant. Le nom lui avait échappé. Il s'estimait trop homme pour s'abaisser aux commérages, aux placotages, aux champs de vision des trous de serrure. En ce moment, il est vrai que Georges Michaud s'en voulut d'avoir prononcé le nom de la cuisinière. Or Gratien s'aperçut que son interlocuteur voulait glisser hors du sujet ; il insista :

— Vitaline ? Qu'est-ce qu'elle a dit Vitaline ?

Georges Michaud se sentit rougir. Il était bien difficile de détourner la conversation. À tout prendre, ce serait peut-être une bonne chose que le patron, qui s'était toujours montré si chic à son égard, fût mis au courant. Il tenta cependant :

— M'sieur, c'est rien que des discours de vieille fille.

— Je sais, je sais... Donc, elle a parlé du nègre...

— Oui, c'est ben de ça, du nègre et de madame Juliette avec...

Et Georges Michaud, à Gratien, rapporta les propos de Vitaline, en omettant toutefois, la constatation vipérine relative aux « femmes de même qui avait des

allures de gonzesses. » Mais le récit, s'il était tronqué fut tout de même suffisant.

« Comment ! elle allait jusqu'à la calomnie, celle-là qu'il avait toujours favorisée ! Ah non, par exemple ! Ça ne se passerait pas comme ça ! »

La voix rauque, il intima à son chauffeur :

— Retourne !

— Quoi, m'sieur ?

— Retourne, que je te dis ! Et sur le même temps ! On retourne à la maison tout de suite ! Je m'en vais régler le cas de Vitaline séance tenante ! Sacré maudit, on va toujours voir !

— Ça serait peut-être aussi ben de pas prendre ça de même. Comme je vous le disais tout à l'heure : c'est des racontars de vieille fille. Faut pas y attacher trop d'importance.

— Georges, écoute ; je prendrai l'avion plus tard dans le courant de la journée ; dans le moment, il n'y a rien qu'une chose à faire, c'est de retourner.

Gratien trépignait sur place ; sa voix était brève, coupante. Georges connaissait bien ces accès de colère froide ; il n'insista plus. Il recula l'auto jusqu'à une bifurcation, puis la Cadillac fit un saut en avant. Gratien alluma une cigarette qu'il jeta par la portière après en avoir tiré quelques bouffées machinales ; il en alluma une seconde ; il était furieux. Voici que Vitaline réveillait justement le doute, endormi dans son âme, depuis qu'il avait congédié Gilles Gélos et qu'il avait alors été témoin de l'indifférence avec laquelle Juliette avait accueilli ce dénouement. Maintenant, le serpent hideux de la jalousie recommençait à déployer ses anneaux et revenait le piquer au cœur. Et cette offensive était déclenchée par les propos insidieux de la perfide cuisinière. Il était d'autant plus monté qu'il

avait précisément félicité sa femme sur cette robe ; non mais, c'était d'un ridicule à s'arracher les cheveux qui lui restaient sur la tête, pour faire meilleure place aux cornes de cocu !... D'un autre côté, si ce n'était pas le cas ?... Si toute l'intention de Juliette n'avait été que de faire plaisir à son mari ou de ravir à la naphthaline une robe qui avait traversé une atmosphère heureuse ?...

« Oui, assurément... Ça pouvait être le cas... Mais ça n'enlevait rien à l'effronterie de Vitaline... Je lui ai toujours donné trop de fil à celle-là... Il est plus que temps que je fasse maison nette... »

— Donne-lui un peu plus de gaz que ça, Georges !

Le chauffeur appuya sur l'accélérateur et la colère de Gratien n'eut pas le temps de refroidir, de s'affaïsser. Il ne fut pas plus tôt arrivé qu'il bondit vers la cuisine. La cuisinière était là, tout en arrière de la pièce. Le soleil entra à flots par les fenêtres en même temps que des pépiements. Il régnait des odeurs de friture et quelques parfums végétaux et subtils montaient du jardin sous le signe de l'été dont le calendrier de la bonne Sainte-Anne marquait les derniers jours. Gratien s'arrêta sur le seuil, dévisagea la cuisinière et, d'une voix tonnante :

— Vitaline ! tu vas maudire ton camp et tout de suite !

Elle était à mille lieues de se douter de cette brutale mise en demeure. Elle fit, stupide, la bouche ouverte, une brusque volte-face. Tout le sang de son corps lui envahit la figure. Elle balbutia :

— Hein... que... quoi c'est que vous dites là ?...

— Tu m'as bien compris... Je t'ai dit de faire ta valise...

Or Vitaline, dans moins de temps qu'il en faut

pour le dire, revenait de son émoi initial. Vitaline avait conscience de sa propre valeur. Elle n'était pas la fille à se faire flanquer à la porte comme une chatte indésirable. Elle était la meilleure cuisinière du canton. Elle avait refusé maintes offres alléchantes de monseigneur Pindus, lorsque ce distingué gourmet avait insisté pour l'avoir dans ses cuisines et elle s'était récusée pour rester au service de Gratien. Elle pouvait fort bien entendre, sans que le toit ne s'effondre sur sa tête, l'ordre de celui-ci de décamper; elle avait déjà essuyé de ces crises de nerfs; mais pour ce qui était de se plier servilement aux ordres de son bourgeois, ça alors... Vitaline Giguère n'était pas une guenille!... Elle allait lui montrer à ce morveux qui s'avisait de poser au grand seigneur, de quel bois d'habitant, elle se chauffait, elle, dont les quartiers de noblesse étaient aussi imposants que ceux de Gratien! Elle se saisit du couperet dont elle se servait pour dépecer la volaille, elle en asséna quatre ou cinq coups à l'air devant elle puis, ainsi armée, un peu plus sûre d'elle, avança de deux pas.

— Qu'est-ce qui vous prend de me parler sur ce ton-là, vous ?

Il est assez probable que si la servante se fût inclinée et eût filé doux, la furie de Gratien se serait abattue, ipso facto, mais cette résistance eut le don de communiquer un nouvel élan à sa colère. Il dit :

— T'as une heure devant toi, pour préparer tes affaires, chipie !

— Dites donc, ça vous forcerait d'être poli avec le monde, oui ? Êtes-vous devenu subitement fou ?

— Sacré maudit ! Je suis assez sain d'esprit pour avoir pris la résolution que c'est dans une heure que tu pars ! Georges ira te reconduire chez vous !

— Chez vous ! chez vous ! Ça fait cinquante ans que c'est icitte chez nous ! Astheure, je m'en vas vous laisser savoir que je m'en irai quand je voudrai !

— N'essaye pas de gagner du temps. Je t'ai dit de sacrer ton camp. Si tu n'es pas prête dans une heure, c'est moi qui vais te sortir !

— Ça se dit vite. Mais vous essayerez de me sortir, vous.

Gratien songea premièrement que, de se colleter avec cette subalterne, sa dignité serait sérieusement entamée et deuxièmement que, cette subalterne pesait environ deux cents livres. Il grinça des dents.

— Bien, bien... Puisque tu ne veux pas partir de gré, tu vas partir de force... La police...

— La police aurait besoin de se réveiller de bonne heure pour intimider Vitaline Giguère. J'y parlerais dans le tuyau de l'oreille à la police, ayez pas peur, je sais les mots qui faut dire. C'est pas pour rien que je vous connais à partir du temps des couches et des piqués. Je vous connais comme si je vous avais tricoté. Votre réputation de monsieur, m'sieur Pindus, ça prendrait pas goût de tinette que je la ferais s'écrouler comme un château de cartes, moi, icitte présente... Comme ça, tenez !

Elle brandit avec frénésie le couperet comme si elle eût réellement été en passe de saper la réputation de gentilhomme et d'homme d'affaires de Gratien. Ce dernier savait-il si, oui ou non, cette menace était fondée ? Il passa sur ses yeux une onde trouble qui était peut-être un fléchissement ; or, il ne voulut pas accuser cela devant son interlocutrice.

— Du chantage maintenant ? En tout cas, tu peux dire ce que tu voudras, Vitaline. Sois certaine que ça

n'arrangera rien. Je te donne une heure, c'est mon dernier mot.

Il retraits, laissant Vitaline en équilibre sur la rage et sur le désespoir et, le désespoir lui inspira d'amères réflexions.

Des menaces qu'elle venait de proférer autant en emporterait le vent; c'était une chose de défier, c'en était une autre de mettre ce défi à exécution; dame, il était bien entendu qu'elle connaissait beaucoup de défauts à la cuirasse, mais en somme, il n'y avait point là motif à dresser une liste de noires vilenies; Gratien était pétri de la même matière que les autres hommes. Le fait qu'il avait manipulé la chance en même temps que les combines n'impliquait pas qu'il dût être un type si répréhensible. Il n'était pas méchant, au fond: dans ses rapports avec Vitaline, c'était bien la première fois qu'il se révélait sous un jour défavorable et si, franchement, au lieu d'agir en poissarde, elle avait poliment essayé d'arrondir les angles... Et voici qu'elle se reprochait amèrement d'avoir pris la mouche et que, par des propos inconsiderés qui n'avaient duré tantôt que cinq minutes, elle venait de faire se gâter sans retour le fruit de cinquante ans de labeur.

Où irait-elle maintenant, après avoir été si indépendante, si fière de sa place... Il n'y avait pas beaucoup de choix... Pouvait-elle demander l'hospitalité à ses sœurs Émérentienne et Lucie? Car elles étaient tout ce qui lui restait au monde et en elles pouvait résister le principal espoir de Vitaline. Cependant ces deux vieilles filles cultivaient dans leur cave fétide les deux plantes égoïsme et avarice; si jamais elles apprenaient que Vitaline se trouvait dans le besoin, elles la renieraient; et puis elles venaient justement de mettre

en vente le bien paternel du neuvième rang et allaient, sitôt le marché conclu, — ce qui ne saurait tarder — s'installer au village... De ce côté-là, Vitaline devait bien s'avouer que les horizons étaient barrés à double barre... La pension de vieillesse ? Il lui fallait encore attendre sept ans pour cela... Monseigneur Pindus ? Mais monsieur Gratien n'était pas pour la recommander, maintenant... Plus d'échappées nulle part ! La cage était cage tout le tour !... Alors en elle, la rage devint un flot qui s'enfle subitement emportant toutes les digues.

— Il va me payer ça, le maudit cochon.

Serrant convulsivement le manche du tranchoir, elle sortit de la cuisine, gagna la salle à manger attenante. Ses yeux étaient hagards et ses mains agitées d'un tremblement incoercible. Elle haletait. Elle avait pâli ou jauni. Il n'y avait personne dans la salle à manger, lorsque au pas de course, Vitaline marcha sus à la verrière. Elle leva très haut son tranchoir et, avec une violence inouïe, le rabattit dans les panneaux fulgurants. Le fracas secoua la maison. La terrible vandale s'acharnait sur les objets d'art : vases de cristal, figurines en céramique, porcelaines pastellisées, urnes de jade, chandeliers de Venise, coupes royales de Copenhague ; ces œuvres d'artisans magnifiques s'effondraient avec des entrechoquements désastreux, dégringolaient dans un bruit infernal. Rien n'échappa au couperet de la mégère. Ses sentiments (en moins noble) s'apparentaient à ceux de Lévis brûlant, à Sainte-Hélène-de-notre-histoire, ses drapeaux plutôt que de les rendre : puisqu'elle devait partir et qu'elle ne pouvait pas emporter ces trésors qu'elle estimait bien à elle mais que monsieur Gratien ne laisserait jamais sortir de sous son toit, eh bien, on n'y toucherait

plus que pour en recueillir les débris et les jeter aux poubelles !

Cependant alerté par tout ce tintamarre, Georges Michaud accourut. De l'embrasure de la porte, il vit comme il faut la cuisinière mais celle-ci, aveuglée par sa rage, ne se rendait pas compte de la présence du chauffeur. Elle n'était plus qu'un robot mû par un réseau d'ondes furieuses, un automate dévastateur, vergeant indistinctement, mécaniquement. Georges Michaud ne quittait l'embrasure que pouce par pouce. Il n'ignorait pas que certaines femmes peuvent faire prendre son trou au diable et lui, pour n'être pas le diable, faisait face à une de ces femmes-là ! « Pas de bravoure. C'est vrai que c'est rien qu'une femme ; mais elle est enragée et si elle allait m'endommager le portrait... » se disait Georges Michaud qui n'avait pas envie qu'une nouvelle balafre vînt ajouter à sa laideur. Il s'écria :

— Vitaline ! Pour l'amour de la sainte Vierge ! Quoi c'est qui vous prend ?

Mais les hurlements de la colère de Vitaline l'empêchèrent d'entendre. Le chauffeur reprit :

— Mamzelle Vitaline !

De toute apparence, ces accents n'arrivaient pas jusqu'à Vitaline ; comme si de rien n'était, elle continuait de bûcher à gauche et à droite. C'est alors que Georges Michaud eut une idée géniale ; il respira profondément et lança de sa plus belle voix :

— Sa mère !

Vitaline remonta quelque peu à la surface de la réalité. Elle fit demi-tour et son bras se détendit. Georges Michaud guettait un tel moment ; il bondit, imprima une forte secousse au bras vengeur et l'arme alla revoler hors de portée ; il mata la cuisinière dont les

yeux lançaient du feu et qui, dans l'horreur et le désarroi de la minute, montrait quelque chose que même la délicate madame de Sévigné se vit dans l'obligation d'appeler par son nom.

— Lâche-moi écœurant ! — criait-elle, écumante, en se débattant — Lâche-moi, face de gorille ! Ta place, c'est pas icitte, parmi le monde ! Tu salis le plancher que je marche, puant !

En un éclair de lucidité, Vitaline se disait que l'éclat de monsieur Gratien avait été provoqué. Elle avait toujours vécu en assez bons termes avec lui. Est-ce qu'il aurait pu se montrer si cassant s'il n'avait pas été monté contre elle ? Et prévenu par quel autre que Michaud ? Elle se souvenait que le chauffeur était présent lorsque, ce matin même, elle avait fait, à Madame Marticotte des confidences malveillantes ; Madame Marticotte n'avait sans doute pas parlé ; ce ne pouvait être que lui, Michaud, le confident, l'intime, le chouchou...

— Lâche-moi grand-langue !

Mais il la tenait ferme. Madame Marticotte était accourue ; elle ne parvenait pas à analyser cette scène et, tout émue, les mains jointes et les yeux dilatés, elle répétait : « Bonne sainte Anne ! Bonne sainte Anne ! » Sur les talons de madame veuve, s'était précipité un homme en salopette tachetée de flaques de peinture ; c'était un peintre en bâtiment qui, donnant une couche de peinture à la façade, et ayant hissé son échafaud près d'une fenêtre du rez-de-chaussée, avait sauté à l'intérieur, quand tout ce branle-bas lui avait fait interrompre son travail. Accourut aussi un colporteur dont le nez était chevauché par d'épaisses lunettes de myope et qui portait une valise puissamment parfumée. Cet homme fut suivi de la fille cadette

des Lalancette que son père avait envoyée en course chez les Pindus, prendre de Vitaline les commandes à boucherie... Sous la ferme poigne de Georges Michaud, Vitaline gigotait encore, mais sa résistance diminuait. Elle prononça distinctement : « Baveux de gorille ! » Elle gargouilla : « Go... go... go... » Puis elle ne parla plus. Des soubresauts et des frissons la secouèrent. Enfin elle devint inerte. Georges Michaud se releva, trempé de sueur, écarlate et encore plus laid que d'ordinaire.

— Sainte Vierge ! C'est ben la première fois que j'ai chaud de même avec une femme.

Penché, les mains aux hanches, le peintreur disait :

— Je connais ça ; j'en ai déjà vu ; c'est une crise d'épilepsie ; regardez, elle a de l'écume à la bouche ; garrochez-y donc un verre d'eau dans la face.

Le colporteur posa sa valise à ses pieds, rapprocha ses verres de ses yeux et dit suavement :

— Je crois, moi aussi, que nous sommes en face d'un cas d'épilepsie ; il faudrait lui glisser un oreiller sous la nuque, pour l'empêcher de se heurter la tête sur le plancher.

— Pour moi — gouailla Georges Michaud — ça y aurait fait du bien de se la cogner un petit brin avant astheure. Non m'sieur, je vous passe un papier que c'est pas de l'épilepsie

La petite Lalancette, en proie à un chagrin nerveux et bruyant hoquetait :

— Mamzelle Vitaline est morte ! Mamzelle Vitaline est morte !

Madame Marticotte intervint :

— Transportons-la et couchons-la sur la divanette.

— Vite le docteur — réclama quelqu'un.

On téléphona au médecin. Or Vitaline — qui ne s'était jamais souciée de la religion — n'avait plus besoin que de ses secours.

* * *

Le soleil baissait à l'horizon; ayant eu le dessein de réduire l'agitation où l'avait précipité son altercation avec Vitaline, Gratien avait fait une promenade sur les terres de son domaine; il en revenait lorsque, tout à côté du garage, il rencontra Georges Michaud.

— Eh puis Georges, sais-tu si Vitaline est partie ?

— Elle est partie correct — rétorqua-t-il allègrement — elle est partie pour plus revenir.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Ben oui, ben oui... Le docteur sort d'ici, voyez-vous; c'est lui qui nous a dit qu'elle était dans le coma et qu'elle en sortira rien que pas...

— Qu'est-ce que tu dis ? — ne put que répéter Gratien — elle serait... elle est donc morte subitement ?

Georges Michaud hocha la tête et, se rendant bien compte de l'état d'accablement de son patron, il ajouta :

— Faites-vous en pas de même... Pour moi, vous serez pas dans les mêmes dispositions quand vous aurez vu la job qu'elle a faite à votre belle vaisselle avant de partir pour l'autre bord...

* * *

Gratien ne devait pas s'ouvrir à sa femme de la cause majeure qui était à la base du départ définitif de Vitaline: l'insinuation de la perfide cuisinière que Juliette était fidèle au souvenir de Gélos. Et puis, à

tout considérer, sa colère avait été futile; sa colère avait moussé d'après un trop vain motif.

Il s'était laissé emporter. Il n'était donc pas pour confier à Juliette qu'il avait tellement manqué de dignité... Vitaline, elle, ne parlerait plus... Pauvre elle... Il n'aurait pas dû...

Et, s'excusant, il se prit à répéter l'oraison funèbre qu'il s'était adressée lors de la disparition de Gilles Gélos:

« Après tout, c'est elle-même qui aura précipité sa chute... »

★ ★ ★

DIXIÈME LIVRET

Les feuilles commençaient de pleuvoir; il n'en pleuvait pas beaucoup et leur ultime vol était très lent; mais elles faisaient sentir l'automne.

Septembre déclinant, une inquiétude monta en Madeleine: l'épanchement sanguin et mensuel ne se produisait pas à la période à laquelle toute sa jeunesse l'avait habituée. « Demain ?... » — se demandait-elle. Or les lendemains étaient tous semblablement mornes. Fébrile, elle interrogeait son corps. Elle n'éprouvait point ce frémissement pathologique, cette levée de signes latents qui, en elle-même, avaient toujours été les avant-coureurs de l'afflux. Sur le calendrier du cycle, les jours s'ajoutaient aux jours. Et la semaine qui eût été censée être teinte de rouge, la semaine s'écoula, incolore. Une douleur sourde s'installa dans la région lombaire. Alors Madeleine, pour s'établir un diagnostic, n'eut pas plus besoin de médecin que la femme des cavernes, soumise à de semblables circonstances.

Un enfant ! Elle portait un enfant ! Elle portait le fruit de sa faute ! C'était à ses yeux, un châtiment. La Justice immanente ne pourrait jamais trouver mieux que ça pour la punir... Si Gilles avait été là au moins... Une faute ne semble pas aussi pesante quand les responsabilités en sont partagées, quand on en porte chacun un bout... Et puis, il y aurait toujours eu la ressource de se marier... Mais il n'était plus; ce mur de muscle et de bronze ne se dressait plus à ses côtés, pour étayer sa faiblesse... Ils auraient

été bien mieux mariés, reconnaissait-elle; ça ne serait pas arrivé s'ils avaient été en loi... C'aurait été une forte bénédiction d'avoir un enfant dans le mariage, si maintenant c'était une grande malédiction... Madeleine connut des heures torturantes, des heures qui marquaient le remords et le désespoir. « Mon Dieu, — pria-t-elle et promit-elle — je réciterai mon rosaire à tous les soirs, mais faites que je sois délivrée. »

La divinité ne fit rien; la divinité n'était pas pour se laisser séduire par de telles promesses et commencer à pratiquer l'avortement. Le trémoussement des follicules de Graaf ne ralentit point; l'évolution de l'embryon ne fut aucunement dérangée par ces prières et ces protestations; l'embryon continua de plus belle à puiser aux sources vives de la mère. Elle s'affolait, grossissant, exagérant sa faute et les conclusions qu'elle tirait lui bouchaient la vue sur de saines conceptions. Elle, la chaste Madeleine, deviendrait la mère d'un enfant illégitime. Elle, la pure Madeleine, qui avait été élevée avec de solides principes, n'aurait jamais pensé qu'elle finirait par avoir un enfant comme ça, comme une fille de mauvaise vie. Et tout le monde qui la connaissait bien et qui l'avait toujours prise pour une bonne fille, ses amies de couvent qui infailiblement s'en étaient tracé l'image d'une jeune fille allant dans le droit chemin, tous les villageois allaient donc être mis au courant que Madeleine Chaloute n'était qu'une pécheresse hypocrite qui avait couché en dehors du mariage; chacun lui jetterait la pierre. Dorénavant aux yeux de tous, au lieu de l'anneau béni par Dieu, brillerait le déshonneur astiqué par le démon.

C'était une situation sans issue. Pourtant oui, il fallait être logique avec soi-même et admettre qu'il y

en avait bien une issue : celle que Gilles avait adoptée. Elle avait, cette solution-là, le grand avantage de ne pas être compliquée. Pas de bavures. Un plongeon ; l'oubli. Le plongeon est facile ; l'oubli est garanti ; il n'y a que la décision qui coûte. Mais Madeleine était décidée. Elle n'entrevoyait pas que cette détermination pût être autre chose qu'un aboutissement inévitable, un dernier acte qui demeurerait strictement dans l'ordre... C'était compréhensible : quand on est plus capable de vivre, on n'a plus qu'à mourir, c'est plein de bon sens... Dieu, assurément, ne pourrait pas trop lui en vouloir de son geste : il savait bien qu'elle était la plus malheureuse des femmes et que c'était rendu qu'elle ne pouvait plus vivre la vie des hommes, et puis, ça voulait dire quelque chose qu'il ne l'eût pas exaucée, quand elle l'avait supplié...

Un plongeon ; l'oubli.

Et le secret que Gilles avait déposé dans son sein, elle l'emporterait avec elle au fond de la Saumonée.

* * *

Les panaches des arbres accompagnaient de leurs bruissements les crépitements des insectes de la nuit. Sur la route que soulignait la rivière, ne se levait cependant pas le moindre bruit et pas d'autre lumière ne s'y prélassait que la clarté diffuse dont elle-même, de son ruban blanchâtre, tranchait les ténèbres.

Au printemps, par les soirs où Madeleine n'était pas encore venue dans sa vie, c'était jusqu'ici que Gilles Gélos avait souvent aimé pousser sa promenade. « Vois-tu, Madelon, je me couchais dans les hautes herbes du remblai et ma figure se trouvait de niveau avec le macadam. » D'aventure, un passant se serait-

il hasardé sur le chemin, qu'il n'aurait jamais soupçonné la présence d'un être humain, à ses pieds, au revers de la route. Gilles Gélos profitait d'une bonne cachette; il se recoquillait dans le moutonnement des vagues de hautes herbes et, noir, ramenant sur ses épaules d'ébène le manteau sans coutures de la nuit, il faisait corps avec la terre. Le criquet, au pied de l'arbre et qui est anonyme ne le sera jamais plus que Gilles Gélos l'était, au bord de la route. Absolument seul et son complexe d'infériorité n'accusant qu'un relief moindre, (puisqu'il se dérobaît de la sorte de ses concitoyens, puisqu'il se confondait avec le sol nourricier) il se sentait plus homme qu'à l'ordinaire... Madeleine fut attirée par ce coin que son amant lui avait dit aimer particulièrement, par ce coin qui avait peut-être été témoin de ses derniers instants.

« J'aime bien me coucher, dans l'herbe — disait-il encore — mais je ne hais pas la route, tu sais; tu ne trouves pas, Madelon, qu'elle ressemble à la vie, la route ?... »

On savait exactement à quelle ville emmurée de prose la route menait mais on ignorait, par exemple, quel genre de destin elle supporterait avant d'y parvenir. Un lascar en mackinaw y ferait-il sonner ses bottes de drave ?... Un poète l'emprunterait-il en regardant au ciel, avec un brin de mil aux dents et au cœur, sa blonde, Musset, Verlaine ou François Villon ?... Un charretier y passerait-il en sacrant pour décrocher tous les saints du ciel ?... Ou le chauffeur de monseigneur Pindus y engagerait-il la Packard, fanion épiscopal claquant au vent, encens douxereux aspergeant les alentours ?... Ce long serpent qui ondule sur le chemin du roi, lorsqu'il traverse Sainte-Exupérance, qu'est-ce donc ? C'est un baptême ? Ce

sont des noces ? C'est un enterrement ? ? C'est bien vrai qu'elle faisait penser, cette voie, à la vie, en ce sens que, n'en sachant à peu près rien, on a le droit d'en supposer n'importe quoi; cela était semblable à la vie dont on est sûr de l'issue qui est la mort; cependant l'homme n'a pas d'idée définie sur les moyens qu'elle va prendre, le parcours qu'elle va suivre pour en arriver à son dénouement.

C'est par le bord de cette route que s'en vint Madeleine, sautant, courant de pâté d'ombre en pâté d'ombre que faisaient à leur base les peupliers. Elle y allait d'une manière quasi automatique. Elle ne pensait pas de s'attarder à peser le pour et le contre de l'acte qu'elle était venue pour poser. Elle était fortement attirée par un rendez-vous et elle ne songeait pas à freiner, à résister car elle ne voulait pas faire attendre celui qui le lui avait assigné... Madeleine passa de la route à la berge. En toute précipitation, elle dévala la pente herbue qui descendait au cours d'eau. C'étaient de tels lieux situés en de telles nuits qu'elle avait voluptueusement goûtés. Il n'y avait alors que les deux amants; la Saumonée, colportant son interminable chut nocturne, leur promettait le secret; seul, le bonhomme dans la lune les regardait mais son rictus était indulgent à leur folie. Madeleine, nue, enveloppée tout au plus des ondes de sa fièvre, sautait dans le gouffre de la passion aux profondeurs souveraines. Et alors, elle ne regardait pas, ne réfléchissait pas; elle se précipitait; maintenant, comme naguère, il s'agissait de faire vite. C'était le temps plus que jamais de sauter à pieds joints en se fermant les yeux afin de ne pas voir les bouées que va susciter l'instinct de conservation, en se bouchant les oreilles pour ne pas entendre les objurgations de sa jeunesse qui

trouve que c'est vraiment trop de valeur de mourir à un âge si tendre. C'était le temps de se laisser couler à pic comme un caillou, comme un paquet de matière d'où ne remonte plus une bulle de raisonnement.

Elle sauta.

« Saute ! » avait dit à Madeleine l'ange des ténèbres d'un air enjôleur — Tu n'as qu'à sauter et je te tirerai au fond et je me chargerai du reste. Viens ! Saute ! Ce n'est pas compliqué... Mais il dit toujours cela pour inviter, pour séduire les candidats au suicide. Le fait demeure que le candidat, une fois qu'il est engagé, ne trouve pas que ce soit si facile. Ce n'est pas si aisé. On remonte. On a une bête en soi et elle proteste, elle qui ne veut pas entendre parler de mourir. On remonte et la bête proteste des pattes, des bras, de la voix. Quand Madeleine remonta, elle cria : « Gillot ! Gillot ! » C'est alors qu'elle se sentit saisir. Elle était consciente et comprenait que quelqu'un avait l'intention de la sauver ; mais elle ne voulait pas revenir ; elle voulait mourir au plus tôt. Elle n'était pas encore entrée dans le stage où la voix de la bête conservatrice a des accents qui recouvrent les autres réclamations. Madeleine voulait mourir. Elle se débattait avec une énergie sauvage.

— Laissez-moi en finir ! Laissez-moi !

La secousse fut irrésistible ; Juliette Pindus lâcha prise.

— Je ne veux pas... Laissez-moi en finir... Par pitié...

Elle haletait et elle coulait pour la deuxième fois quand, d'une brasse précise, Juliette se rapprocha, plongeant et, enfin réussissant à empoigner fermement la désespérée. Madeleine griffait, décochait des coups de pieds, cherchant à atteindre Juliette

qui, l'ayant saisie par le dos, s'efforçait de lui maintenir la tête hors de l'eau. Ces réactions sournoises, ces gigotements imprévus, donnaient à madame Pindus du fil à retordre. La jeune fille était aussi une excellente nageuse; pour ne pas imiter le style gracieux de sa patronne, elle avait plus d'endurance, plus de force et l'ampleur de son crawl embrassait moins d'années. Souventes fois durant la saison précédente, lors de courses nautiques à Old Orchard, Madeleine avait distancé Juliette. Toutefois la minute qui s'étirait au fil de l'eau ne laissait pas que d'être anormale. Madeleine venait de goûter à l'asphyxie; par contre, Juliette n'ayant pas encore fourni d'efforts, n'avait pas eu l'occasion de s'essouffler; elle s'était mis en tête de rescaper sa camériste et se rendrait pour cela à la limite de ses forces. Or Madeleine était au bord de la crise de nerfs et se trouvait alourdie par le plomb de son propre désir de mourir.

— Madeleine voyons... Qu'est-ce que vous alliez faire ?

Elle entendit mais ne comprit pas; il ne lui remonta aux lèvres que ce leitmotiv :

— Laissez-moi en finir... Laissez-moi... Laissez-moi en finir...

Cependant toute énergie l'abandonnait rapidement et ses réflexes s'annihilaient; bientôt elle ne reconnut plus madame Juliette qui travaillait pour la sauver; elle ne ressentit plus l'étreinte glauque de la Saumonée; elle ne se souvint plus qu'elle était venue ici pour mordre au fruit vénéneux de l'oubli et pour rencontrer sa passion décomposée; elle n'éprouva plus rien; elle sombra au milieu de l'inconscience miséricordieuse. Elle s'alanguit juste au moment où Juliette se disait que cela n'arrangerait rien si elle

se noyait elle aussi. Elle ne résista plus et cela soula-
gea madame Pindus qui nageait bien mais qui ne pos-
sédait pas la résistance d'une championne.

C'était bien mieux que Madeleine fût privée de
connaissance. Juliette, ainsi, eut moins de difficulté
à tirer sur la rive ce corps inanimé. Elle se hâta de
pratiquer la respiration artificielle. Madeleine ne
s'était pas enfoncée bien avant dans l'inconscience;
elle ne fut pas longue à hoqueter. Et Juliette recueillit
le premier mot de son retour à la vie: « Gillot ! »

« C'est bien ce que j'avais pensé » se dit Juliette
en poursuivant les tractions rythmiques de la langue.
Au bout de quelques instants, Madeleine reprit dis-
tinctement, en ouvrant des yeux hagards:

« Gillot ! Gillot ! »

Juliette était tranquillisée d'assister à ce retour
à la vie. Elle estimait beaucoup Madeleine. Cette
grande dame eut sans doute été fâchée d'avoir, en
vain, exposé sa vie pour sauver celle d'une subal-
terne; elle ne voulait pas — en étant avertie — de
suicide sur son domaine; mais ces deux considérations
avait été négligeables dans le beau mouvement qui
l'avait portée à s'opposer à l'acte de désespoir.

Sans être la confidente de sa fille de chambre,
Juliette, depuis son retour du Maine, n'avait pas été
sans soupçonner que quelque chose se tramait entre
Gilles Gélos et Madeleine Chaloute. Madame Pindus
était une femme qui, pour avoir toujours vécu au salon,
possédait certaine expérience des autres pièces de la
vie. Elle n'avait pas encore oublié, lors de la réception
de monseigneur Pindus, la table décorée par le Sénéga-
lais et l'admiration qui avait vibré dans cette simple
phrase: « C'est monsieur Gélos, madame... » Dans
les yeux de la jeune fille, lorsqu'il avait été question

du noir, certains éclairs n'avaient point échappé à Juliette. L'amour est un feu qui dépêche en direction des joues et du front des ardeurs révélatrices; c'est un feu qu'il est particulièrement difficile de couvrir, de cacher.

Quand son mari lui avait rapporté les propos fielleux de Vitaline, Juliette n'avait pas été le moins surprise. Cela ne faisait que confirmer ses appréhensions. Elle aurait désiré, cette fois-là, prendre catégoriquement la défense de Madeleine; mais il lui avait bien fallu céder du terrain à la logique pour admettre que Gratien était quelque peu justifié de s'emporter. Afin de ne pas trop nuire à Madeleine, elle avait pris le moyen dérobé d'insister pour la garder à son service... Le renvoi ferait mal à la sensible Madeleine... Gélos, un homme, supporterait mieux cela... Et puis avec ses capacités, il trouverait aisément à se placer ailleurs... Ce serait pour lui, un contre-temps fâcheux, tout au plus; tandis que, pour Madeleine, les conséquences ne sauraient être si légères... Mais Juliette n'aurait jamais pu prévoir l'issue: le suicide du noir.

Madeleine avait campé une brave petite fille. Le choc, elle l'avait accusé stoïquement. Personne (personne, sauf Juliette) n'aurait pu s'imaginer, à la voir supporter le poids des heures, que le destin lui avait décoché une bourrade à faire chanceler un surhomme. Juliette, cependant, n'avait rien dit: il eut été maladroit et malséant d'offrir à sa fille de chambre l'expression de sa condoléance ou de faire allusion au drame. Elle l'avait surveillée de plus en plus, car elle s'était rendu compte que les jours ne parvenaient pas à cicatriser la douleur de la jeune fille et, qu'au

contraire, sa nervosité, son inquiétude allaient augmentant.

Ce matin même, Madeleine avait paru notablement plus agitée. Et, par le soir frais de septembre, Juliette l'avait vue sortir furtivement, tenter de s'incorporer à l'ombre, gagner la grand-route. Pressentant quelque événement funeste, madame Pindus, dissimulée, elle aussi par les ténèbres, l'avait suivie à la piste.

« C'est bien ce que j'avais pensé... »

* * *

Vers neuf heures et demie, madame veuve, comme tous les soirs, arrivait tranquillement au havre du sommeil, mais la rude voix de Norée fut le courant irrésistible qui la fit dériver d'un autre bord.

— Ma'ame Élise ! Dormez-vous ?

— Quoi ? Quoi ?

— Si vous dormez pas, venez donc icitte !

Elle reconnut — la porte de sa chambre à coucher étant entrebaillée — que le métis parlait d'en bas, du rez-de-chaussée. Elle se mit sur son séant, puis descendit de son lit, trottina vers le palier, alla se pencher au-dessus du gouffre de la cage.

— Quoi c'est, Norée ? — demanda-t-elle, un petit peu de mauvaise humeur — As-tu vu l'heure qu'il est ?

— Je l'ai ben trop vue. Mais choquez-vous pas, ma'ame Élise. J'ai fait comme que ma'ame Pindus me disait de faire. J'ai fait pour le mieux.

— Hein ? Comment c'est que tu dis ? Madame Pindus, icitte ?

— C'est comme que je vous dis, oui. Si c'avait

été quelqu'un d'autre, comme de raison, j'aurais pas été vous bâdrer.

— Mon Dieu Seigneur ! Madame Pindus, icitte !

— S'exclama-t-elle, complètement réveillée — Et... quoi c'est qu'elle veut ? Où c'est que tu l'as fait assir ?

— Elle est assise dans la grand-maison quant et mamzelle Madeleine.

— Comment c'est que tu dis : Madeleine ? Quoi c'est que ça veut dire ?

— Pour moi, votre nièce a eu un accident... Arrivez vite...

L'odeur du drame était oppressante dans l'obscurité. Madame veuve allongea la main vers le commutateur du haut de l'escalier et elle descendit, le plus hâtivement possible, en marmonnant de surprise. Elle parvint à la pièce où sa nièce, le jour du gros orage, s'était fait tirer aux cartes. Prince, renfrogné à une distance respectueuse, grognait des menaces. Juliette, impassible, ne semblait pas concéder à sa figure une ride d'émotion. Elle ne songeait même pas à examiner l'intérieur — pourtant tout nouveau pour elle et qui conservait un cachet pittoresque. Elle fixait, droit au niveau de ses yeux, à gauche du beau portrait du défunt Isaïe, un point de la terne tapisserie. Cependant Madeleine était très pâle ; l'eau ne s'était pas encore exprimée de ses vêtements et, quoi qu'enveloppée d'une chaude couverture d'auto, elle frissonnait. Autant la dame paraissait maîtresse d'elle-même, autant la jeune fille se montrait fébrile. Elle crispait ses mâchoires afin de ne pas claquer des dents ; elle courbait la tête dans une attitude fautive ; elle semblait plus frêle que d'habitude ; c'était la bonne image

de la petite fille qui a chuté dans une mare en revenant de faire l'école buissonnière.

— Dis-moi donc, ma chère petite enfant, quoi c'est qui... — commença la veuve, n'eut-elle pas plus tôt aperçu sa nièce. Mais Juliette l'interrompt :

— C'est un accident. Madeleine a manqué le pied au bord de la rivière. Elle a glissé puis elle est tombée à l'eau. Je me promenais avec elle, le long de la Saumonée. C'est presque en face de chez vous que c'est arrivé.

— Mon doux ! Quelle affaire ! Excusez-moi, madame Pindus ; mais je sais pas trop où mettre la tête... Vous... vous êtes toute trempée vous itou... Vous voulez pas faire sécher vos hardes ?

— Non merci. Je serai chez moi dans quelques minutes. Maintenant il faut transporter Madeleine dans son lit, madame Marticotte. Déshabillez-la et enveloppez-la dans de la laine. Et puis... Avez-vous du cognac ou du brandy ?

— Du cognac ou du brandy ! — répéta lentement madame veuve en soupesant ces mots inusités — Et pourquoi c'est faire ?

— Pour réchauffer Madeleine.

— Sais-tu si y a de ça icitte, Norée ?

— Non. C'est ben sûr qu'y en a pas. Y me reste un peu de petit blanc, par exemple. Si ça peut faire l'affaire, je vas aller vous quérir ça, tout de suite.

Le fox grondait, sans arrêt.

— Ferme-toi, chien fou ! Tu vois donc pas qu'on a du trouble ! — Madame veuve invita, tournée vers Madeleine : — Arrive, monte en haut, ma chère petite enfant.

— Norée, — intervint Juliette — il serait préférable que vous la portiez jusqu'en haut.

— C'est correct.

Le métis se rapprocha, se pencha, détourna la tête en soulevant Madeleine et, muni de son fardeau, il sautilla vers l'escalier. L'homme sentait la sueur et le tabac. La jeune fille ne se rendait pas bien compte qu'elle reposait sur la poitrine de Norée Pelquier. Elle ne ressentait pas grand-chose, hormis sa lassitude. Elle était un animal qui recherchait aveuglément la chaleur; elle était une chose qui ne trouverait jamais la force de se refuser aux bras de Pierre, Jean, Jacques. Le métis n'aurait jamais pensé que la petite Chaloute pût être si légère. Elle ne pesait pas plus qu'une plume mouillée. Il ne sourcillait pas: il aimait ses femmes plus lourdes que ça; la touffeur qui lui comprimait présentement la poitrine ne prenait pas assez de place.

Ils montèrent en cet ordre: Norée, peu impressionné de porter Madeleine; Juliette, énigmatique et hautaine; la veuve, le souffle court. Prince, retroussant haineusement ses babines, resta au pied de l'escalier.

La jeune fille fut étendue sur son lit. Les deux femmes la dévêtirent et l'emmaillotèrent chaudement dans d'épais draps cardés pendant que Norée descendait quérir son fond de bouteille; celui-ci revenu, Juliette, avec une dextérité surprenante, humecta de whisky les tempes de Madeleine et lui en força une rasade entre les lèvres. Elle eut conscience que cela brûlait plus qu'aucun feu. Elle toussa et elle vomit. Puis, elle fut caressée par un bien-être relatif. Il lui sembla qu'elle s'abîmait, qu'elle plongeait, non plus dans l'eau saisissante et malsaine mais dans un étang d'ouate rempli d'onction, de fadeur. Le flot de cet étang s'enflait telle une marée envahissante; des bouées étaient emportées par cette crue en même temps que des ponts où passait la laideur; l'eau re-

couvrait le souvenir de Vitaline et Gratien, ce vieux maquereau par la faute de qui, avait-elle songé, tout cela arrivait, Gratien lui-même se trouvait submergé. Madeleine sentit qu'elle se reconciliait avec l'eau vive de la vie. À la surface de sa subconscience, la constatation flotta qu'on n'avait pas d'affaire à vouloir se débarrasser de la vie : en somme, elle avait du bon, puisqu'elle permettait de si bien dormir... Elle dormit... Au rez-de-chaussée, une horloge espaça dix coups.

— Dix heures ! — s'exclama Juliette — Il faut que je me sauve !

La veuve était désolée de savoir que madame Pindus après s'être toute mouillée, n'était vêtue que de légers rechanges. Elle dit :

— Si ça vous faisait pas trop de différence, madame Pindus, de mettre un de mes vieux manteaux sur vos épaules...

— Vous êtes trop aimable, madame Marticotte... Je n'ai pas froid... Et d'ailleurs, j'ai tout ce qu'il me faut dans ma voiture...

La maîtresse céans reconduisit son hôtesse ; cette dernière chuchotta, quand elle eut franchi le seuil :

— Il va lui falloir beaucoup de ménagement, de repos.

— C'est ben compris, madame Pindus... Faut-il faire venir le docteur ?

— Je ne vois pas que ce soit nécessaire pour le moment ; peut-être demain s'il n'y a pas d'amélioration... Mais elle est jeune et je ne crois pas que ce bain forcé ait des suites fâcheuses.

— Comme ça... Vous... Vous êtes arrivée juste en temps pour plonger en arrière d'elle... C'est quasiment pas croyable...

Madame veuve regardait son interlocutrice avec une stupéfaction admirative. On n'aurait jamais pensé cette femme fine et frêle susceptible d'un tel acte d'héroïsme, d'une telle manifestation de bravoure devant quoi auraient reculé bien des hommes robustes.

— C'est quasiment pas croyable... Et... Avez-vous eu ben de la misère à le ramener ?...

— Non, pas trop... Je suis bonne nageuse... Le moment le plus angoissant a été celui où, faiblement éclairée par un rayon de lune, je tentais de la ranimer en me demandant si je ne m'adressais pas un peu tard...

La veuve hocha la tête :

— Ça devait pas être drôle en effet.

— Heureusement, l'évanouissement ne s'est pas prolongé... Quelque temps après l'avoir vigoureusement secouée, elle se trouvait en mesure de se mettre debout...

— Une chance encore que vous avez quasiment rien qu'eu le chemin à traverser pour arriver icitte... Ben, madame Pindus, laissez-moi vous dire que c'est beau ce que vous avez fait là; c'est plus que beau... Moi, ça me touche en grand, parce que j'ai élevé Madeleine et j'ai été à ben dire comme sa mère après tout... Je l'ai toujours aimée la même chose que si c'était mon enfant propre, vous savez... Si ma pauvre sœur Clémentine, sa mère, était de ce monde, elle vous bénirait à deux mains... Mais moi, c'est rien que moi et je sais pas ben, ben comment vous remercier... Voulez-vous prendre de quoi de chaud, avant de partir ?...

— Non, merci... Il se fait tard... Bonsoir madame Marticotte: surveillez bien Madeleine.

ONZIÈME LIVRET

Madeleine dormit.

Le lendemain matin, elle ramassa lucidement le fil de son existence, le fil encore tout neuf, dont, au commencement de l'écheveau, elle avait tenté de se débarrasser. Elle dit à sa tante :

— Madame Juliette a été discrète... Non ma tante, ce n'est pas un pur et simple accident... J'avais décidé de prendre le même chemin que Gilles, voyez-vous...

— Ah c'est donc ça ! Il me semblait ben aussi... J'avais ben de la misère à croire que c'était un accident... Tu l'aimais donc ben ?

Pour toute réponse son visage se contracta...

— Pourquoi c'est faire que tu l'as pas marié ?

— C'est ce qu'il y aurait eu de mieux à faire, ma tante, en effet, mais il... il est parti avant...

— De même, t'as pensé que t'étais plus capable de vivre, à cause qu'il était parti ?

— Je n'ai pas fait que le penser, ma tante... Je le savais... Il n'y avait pas d'autre porte de sortie pour moi... Et il est bien malheureux que madame Juliette soit intervenue... Maintenant je ne suis pas plus avancée... Si elle m'avait laissé faire...

Elle fut interrompue avec véhémence :

— C'est toi ça, ma nièce, la fille de ma pauvre sœur, Clémentine, qui parle de même ?... Mes oreilles sont-elles après me jouer le tour ?... Regarde-moi donc un peu de proche pour que je voye si c'est ben toi ?

Or c'était bien toujours la même Madeleine; le malheur, seul, la faisait divaguer.

— J'aurais jamais cru qu'on pouvait avoir de ces idées-là, dans notre famille à nous autres... J'aurais jamais pensé qu'on viendrait à dire que c'est une bonne affaire de s'arranger, soi-même, pour rachever de vivre... D'où c'est qu'on peut voir une bonne affaire dans l'histoire de se garrocher à l'eau avec l'intention de plus remonter ?

— Il faut se placer à un endroit propice pour avoir un bon point de vue... Vous ma tante, vous ne comprenez pas... C'est...

La vieille dame l'interrompit derechef et elle balaya l'objection d'un geste ample.

— Cherche-toi pas d'excuse. Jamais que tu me feras accroire qu'une personne peut être dans son droit en s'enlevant la vie, rendu que c'est le bon Dieu qui nous l'a donnée et que c'est rien que lui qui peut juger quand c'est qu'un chrétien est arrivé au bout de sa corde et quand est-ce que c'est le temps d'y faire dire bonsoir à la compagnie. C'est rien qu'au grand boss à juger du temps pour ça.

— Vous parlez du bon Dieu, ma tante; vous savez, j'ai longuement pensé à lui, avant... Et j'en suis venue à la conclusion qu'il m'aurait pardonné: il savait bien que mes épaules n'étaient pas assez fortes pour porter le malheur qu'il m'avait envoyé.

— Non, ma chère enfant, t'es pas dedans. As-tu la foi ou ben si tu l'as pas ? Tu devrais savoir que tout est mesuré et qu'on porte jamais plus qu'on est capable de porter. Les grandes épreuves, je peux t'en passer un papier, avec les années, ça vient que c'est moins pesant...

— Moi, je ne l'ai pas pris comme ça; et puis mon ami...

Madame veuve était indignée.

— Ton ami, ton ami... Penses-tu qu'on va faire un saint nègre de lui, à cause qu'il s'est suicidé? Au point de vue catholique, il a fait un péché mortel, c'est pas mêlant, un péché mortel... Écoute donc, était-il catholique au moins, ton nègre?

— Oh ma tante! Ne dites plus: un nègre; dites: un homme de couleur, voulez-vous?

Elle fit, en secouant la tête:

— Ouais... Un homme de couleur... C'est ben la première fois dans ma vie que j'entends dire ça de même et franchement, ça m'a l'air comique; bédame, depuis quand que c'est une couleur, ça, noir?... Enfin si t'aimes mieux l'appeler de même... Mais... Mais j'étais après te demander si c'était un bon catholique...

— Bien... Je ne puis pas vous répondre oui ou non... Il ne m'a jamais dit être catholique et moi, il ne m'est jamais venu la pensée de m'en informer... Je puis vous dire, par exemple, qu'il parlait souvent de Dieu.

— Tu sais, c'est pas une raison, raison... Y a du monde qui parle du bon Dieu à tout bout de champ sans être plus catholique que la chatte, dans le fond... Ton amoureux, je suis plutôt portée à penser que c'était un beau payen... Une affaire de sûre, c'est que les Pères Blancs ont pas eu le temps d'aller partout en Afrique pour convertir tous les... les hommes de couleur... Tout ça c'est pour dire que si ton amoureux a fait le saut sans avoir entendu un prêtre lui dire que c'était défendu, son péché se trouve plus pardonnable... Tu me comprends ben?

— Oui.

— C'est vrai que c'est pas une excuse. Un gars ben pris comme lui qu'a pas eu le courage de faire face à la vie, c'est encore pire qu'un autre. Mais rendu qu'il savait pas que c'était le plus grave des péchés... Tu vois ?

— Oui.

— T'es pas une grande jaseuse. Mais t'es aussi ben de pas jaser. Ça te donne plus de temps pour jongler. Pour jongler à quoi c'est qui serait arrivé si ton mauvais plan avait pris. Toi, c'aurait été ben différent de l'autre, pour la raison que t'es baptisée et que t'étais supposée de savoir... Une chance encore que t'a pas fait le saut du méchant bord; y a ben eu l'intention, c'est vrai, mais une intention, ça vient que ça s'efface; mais, ton petit jeu, si tu l'avais joué correct, y aurait pas eu de revenez-y... Mais écoute donc, je pense à ça tout d'un coup: t'as pas envie de recommencer, toujours ?

Cette fois, la jeune fille secoua évasivement la tête. Cependant madame veuve insista:

— Quoi c'est que tu veux dire, au juste, avec ton escouage de tête ?

— Je ne sais pas, ma tante... Je suis fatiguée...

— Astheure, ma nièce, essaye pas de te sauver, essaye pas. Faut clarer ça tout de suite, tandis qu'on est après faire le barda. Moi, je suis quasiment responsable dans cette affaire-là et je voudrais ben pas être obligée de payer les réparages... Si j'ai frappé juste, si t'as vraiment l'intention de te reprendre, je voudrais ben le savoir; je dirais à Norée de t'attacher avec un câble. Parce que les fous sont pas pire; ça prend une fille qu'est pas toute à elle pour vouloir

mettre fin à sa vie, quand elle fait rien que commencer...

— Vous êtes dure ma tante... Il ne s'agit pas que de ma vie; il s'agit aussi de tout mon espoir qui allait avec et qui a été brusquement coupé.

— Sors-moi donc pas de mots en termes ! Ça se dit comme il faut dans notre parlure à nous autres : t'étais partie pour casser une pipe où c'est que t'avais encore pris rien que quatre, cinq touches; tu voulais la casser à cause d'une folerie qu'a mal reviré.

— Une folerie ! — se récria Madeleine, intimement blessée — Je ne peux pas vous entendre en parler si légèrement, ma tante ! C'était un grand amour !...

— Un grand amour ! T'appelles ça un grand amour ! Non, tu me feras jamais admettre ça, jamais dans cent ans. Un grand amour, un amour pour vrai qui prend le bord de la mort, ça porte plutôt à prier qu'à faire des péchés mortels. Moi, par exemple, la fois que mon pauvre Isaïe... Isaïe...

Ses idées, tout à coup, s'en furent à la dérive. Elle ne savait qu'ajouter et, les mots ne lui venant plus, elle toussotta, regarda dans le vague au-dessus de Madeleine. C'était naïf et touchant. C'était toujours comme cela : quand, lors d'une conversation, la mention du défunt tombait sur le tapis, un vent s'élevait subitement qui dispersait les effets oratoires de madame veuve. Le souvenir d'Isaïe était un aspirateur qui, immanquablement, faisait le vide autour de lui. Toutefois, il faut dire qu'elle donnait des plis à ce souvenir, elle lui donnait des habitudes, l'entretenant avec une inaltérable fidélité. Chaque soir et chaque matin, dans ses prières, l'invoquant comme un saint au ciel.

— C'est... C'est comme je viens de te dire — poursuivait-elle d'une voix beaucoup moins vibrante — Si j'avais été plus jeune dans le temps, si j'avais eu dans les âges que t'as, astheure...

— Le cas n'est pas le même...

— Non... Le cas est pas le même : moi itou j'ai pleuré comme un chevreu mais j'ai pas perdu la tête, tandis que toi, t'as manqué de la perdre correct...

— Non, ma tante, la crise que vous avez traversée n'est pas, ne peut pas être comparable à celle que je connais présentement...

— C'est ça que tu penses... Dans tous les cas, moi, si j'avais été à ta place, je crois ben que j'aurais compris que la meilleure affaire qui me restait, c'était de me remarier. Parce que, si tu veux dire comme moi, c'est long passer sa vie toute fine seule... Avec ça, j'étais plus une poulette...

— Vous... vous auriez songé à vous remarier ?

— Pour ça, oui... Et je pense ben que c'aurait vite fait si mon veuf avait été plus fort sur la messe... À part de ça, j'ai eu des ouï-dire qu'y prenait un coup fort... En revirant ça, sur un bord puis sur l'autre, j'ai compris que c'était pas un parti pour moi...

— Toujours est-il que vous avez trouvé toutes sortes de raisons pour ne pas vous remarier...

— Peut-être ben... Mais si y avait eu un Fabien Lalancette par exemple, après se morfondre à la porte, c'aurait changé d'allure, certain.

— Ah bon... J'aurais dû y penser... Pourquoi parler de Fabien, encore ? Je vous ai dit à maintes reprises que je ne l'aimais pas... C'est un bon garçon mais ce n'est pas mon genre... J'ai donné mon cœur, une fois et...

— Oui, parlons-en... Tu l'as donné à un gars qui

n'a pas pris ben ben soin. Mais pour le moment, y est question du jeune Lalancette... Tu dis que tu l'aimes pas. Ça, je le sais. Mais c'est pas nécessaire d'aimer la planche qu'une personne nous tend, quand on est après se neyer; c'est pas le temps de se montrer regardant sur la sorte de planche. Et tant qu'à ça, tu peux pas dire que le jeune Lalancette, c'est pas une rôdeuse de bonne planche...

Madeleine protesta :

— Mais, ma tante, cette planche-là ou bien une autre, je n'en veux pas !

Or la vieille femme négligea l'interruption.

— Je l'ai vu, quatre, cinq fois cet été, après que vous êtes venus icitte ensemble tous les deux, la fois du gros orage. Il s'est informé de toi. Il a dit : « On la voit plus au village et on la rencontre plus jamais chez vous. » Moi, j'y ai toujours répondu que t'étais en bonne santé et que tu y faisais faire des saluts. Que t'avais de l'ouvrage chez madame Pindus, plus que tu pouvais fournir et que ça dérougissait pas depuis qu'elle était revenue des États, que c'était pour ça, que tu pouvais pu sortir comme avant. Il me l'a pas dit, mais c'était visible que ça y faisait de la peine de pas te voir...

— Le fait que je ne l'aime pas, ma tante, ne saurait lui enlever ses qualités. C'est un chic type; je n'ai jamais dit le contraire.

— Certain. Et pourquoi c'est faire qu'une fille en demanderait tant à un gars ? Des muscles et de la beauté tant que tu voudras, ça fond, ça fond; mais un bon caractère, ça reste jusqu'au dernier respir... Quand j'y ai dit que tu pouvais pas sortir, à cause que t'avais trop d'ouvrage, il a trouvé que c'était ben de valeur qu'une demoiselle si jolie et si distinguée soye

obligée de travailler pour les autres et il m'a dit qu'il avait les yeux sur la terre du neuf, que les vieilles filles Giguère, les deux sœurs de la défunte Vitaline, ont mise à vendre. Si personne l'achète avant que le garçon se marie, ça va être cette terre-là que son père va y avoir comme cadeau de noces. Hein, c'est beau d'être en moyens ! Mais faudrait pas que le mariage soye remis trop longtemps parce que la belle terre ira à quelqu'un d'autre.

— Qu'est-ce que vous pensez que ça peut me faire ? Je n'ai jamais donné à Fabien le droit de penser que je me marierais avec lui !

— Ça, c'est ben correct. Mais promesse ou pas promesse, y a rien qu'une fille qui compte à ses yeux. C'est un habitant avec une tête dure et y a rien qu'une idée là-dedans : se marier avec toi. Il attend après toi, ma chère petite enfant ; empêche-le d'attendre. Profite de ses bonnes dispositions. Accroche-toi à la planche, au plus coupant. Prends ma parole, ça sera ben mieux sur tous les rapports.

— Écoutez ma tante, ce n'est pas si facile... J'ai autre chose à vous dire... Ce qui a motivé ma tentative de suicide, ce n'est pas seulement le départ de Gilles... Ça explique beaucoup mais ce n'est pas tout... C'est surtout parce que... Parce que je suis enceinte.

Madame veuve eut un haut-le-corps.

— Hein ? Quoi c'est ? T'es... T'es partie pour la famille ! Non ! Mais... Es-tu ben sûre de ça ?

— Je n'ai pas été voir le médecin, mais il y a des signes qui ne trompent pas. C'est quand je me suis aperçue que j'étais bien enceinte que j'ai résolu de me suicider. Jusque là je balançais mais quand j'ai eu compris que c'était ça, je n'ai plus hésité.

— Partie pour la famille et à la porte de l'église, à part de ça ! Qui c'est qu'aurait pensé ça de la petite fille que j'ai élevé !

Elle était atterrée. Le spectre de ce même déshonneur, dont sa nièce avait fait tant de cas, se déployait devant elle. Le déshonneur étant un crêpe attaché à la porte des honnêtes gens, étant une enseigne morbide, chacun allait montrer madame Marticotte du doigt, allait se gausser d'elle. Mon Dieu ! Elle qui avait fait tout son possible pour bien élever cette enfant, pour en faire une demoiselle recherchée par quelque monsieur !... Et la bonne éducation, les bons principes qu'elle avait reçus l'avaient conduite à ça !... Elle venait de lui dire qu'elle se tenait responsable de ce qui arrivait ; responsable, elle l'était plus qu'elle ne saurait penser... La veuve, si jamais « ça » transpirait, recevrait une bonne portion de déshonneur... Il ne fallait pas que personne sache... Et, abattant son désarroi, accordant une suite logique à ses propos, elle déclara :

— De même... De même, on parlera plus pour rien dire... Ça te fait la meilleure des raisons pour te marier avec le premier du bord, pour donner un nom au petit que tu portes dedans toi. Et le premier du bord, ça se trouve que c'est le jeune Lalancette...

— Oui mais... Lui, Fabien, il va s'apercevoir de quelque chose... Il va...

— Si tu penses qu'il va s'apercevoir qu'il y a une cloche en quelque part qui sonne le fêlé... Tu te rappelles quand je te disais qu'il est en amour avec toi à en pas voir clair ? J'ai jamais dit quelque chose de plus vrai : à en pas voir clair. Si tu t'arranges pas pour y ouvrir les yeux, tu crois que c'est lui qui va se les rouvrir de lui-même ? C'est aussi ben qu'il soye

aveugle et t'as pas d'affaire à y donner de lunettes. Je te dis que c'est pas rien que le jeune Lalancette qu'est de même, prends ma parole; j'ai pas lu ça dans les livres; je l'ai vu dans le courant de ma vie: la plupart des hommes deviennent quasiment aveugles à force de sentiment.

— Ça pourrait peut-être prendre auprès de Fabien, ma tante, mais ma conscience...

— Bah, bah... Prends pas ta voix de tête pour crier après ta conscience... Tu vas la réveiller pour rien... Dans tous les cas, regarde icitte un petit brin: tu sauras que ton péché est ben plus grand si tu te suicides que si tu contes une petite menterie au jeune Lalancette.

* * *

—... Il y a promesse de mariage entre Joseph Patrice Fabien Lalancette et Marie Clémentine Madeleine Chaloute. Ainsi publia, du haut de la chaire, d'une voix qu'assouplissait et que neutralisait la routine, le curé de Sainte-Exupérance.

— Si quelqu'un est au courant d'un empêchement à ce mariage, il est prié de nous en avertir au plus tôt...

Or madame veuve, étant allée à une messe basse, avait évité le prône; d'autre part, personne ne connut d'empêchement. Madeleine devint madame Lalancette. Elle comprit que, désormais, elle devrait porter un masque et qu'il ne lui faudrait jamais s'en départir quand cela lui ferait mal à la figure. Il faudrait mentir, dorénavant. Le jour et la nuit, sur la rue et au lit, il faudrait mentir. Elle accompagnerait son mari à l'église et elle continuerait de mentir à la face de Dieu. Ce serait atroce de mentir de la sorte, puisque,

comme l'avait dit sa tante, elle était baptisée. Oui, elle était catholique. Et Madeleine se posa cette question angoissante : « Est-ce qu'on peut rester bon catholique tout en continuant de proférer des mensonges comme ça, comme on respire ? »

* * *

Ce dimanche-là, Georges Michaud s'en fut au temple paroissial, assister à la grand-messe et il recueillit la lecture des bans. Durant l'après-midi, rencontrant son patron, aux abords du garage, il lui communiqua l'annonce du curé. Quelques instants après, Gratien s'adressait à sa femme :

— Tu as appris la dernière nouvelle ? Madeleine Chaloute se marie.

— Ah !

— On aurait dû s'apercevoir de ces manigances, quand elle nous a fait croire qu'elle était malade...

— C'est une excuse comme une autre, Gratien... Et, avec qui donc se marie-t-elle ?

— Avec Fabien, le fils aîné de Josias Lalancette.

— Elle est tombée sur un bien brave garçon. Je ne le connais qu'à peine mais madame Marticotte m'en a déjà parlé en termes tout à fait élogieux. Je sais que ce garçon et Madeleine sont deux amis d'enfance. Ils ont bien des titres pour être heureux, ces deux-là, et je crois que Madeleine a fait un bon choix.

Gratien haussa les épaules et grogna :

— Un bon choix, que tu dis ? Un trop bon choix. Les Lalancette que je connais depuis que je suis haut comme ça, sont trop honnêtes pour qu'on les bourre de même... Je suis plutôt prêt à dire que la petite Chaloute a fait contre mauvaise fortune bon cœur.

Faute d'une alouette d'Afrique, il lui a fallu se contenter d'un merle du Canada.

Imperturbable et comme si cette insinuation ne lui était pas parvenue, Juliette enchaîna :

— Je suis bien contente pour Madeleine. Elle a mérité de se reposer et d'être heureuse. Si on exigeait une lettre de recommandation pour le mariage, je lui en délivrerais une sans plus hésiter... Ce n'est pas tous les jours qu'il nous est donné de rencontrer une jeune fille avec de si bonnes dispositions...

— Hum... Peut-être... Ça dépend, comme de juste. Tout dépend de ce qu'on entend par « bonnes dispositions ». Vois-tu, je suis en train de me demander ce que Fabien Lalancette dirait si le hasard venait à lui apprendre que sa femme n'est pas la sainte nitouche qu'il pense...

Juliette regarda fixement son mari.

— Tu ne craindrais pas que, dans ce cas, le hasard se fasse le véhicule de la calomnie ? C'est relativement facile d'accuser quelqu'un, mais il faut prouver. On n'a pas de preuves contre Gilles Gélos et Madeleine Chaloute.

— Vitaline, pourtant...

— Cela, précisément, ne prouve pas grand-chose. J'ai toujours pensé que c'était une histoire forgée de toutes pièces par cette vipère de Vitaline dans le but d'assouvir quelque petite vengeance. Je ne puis pas définir à quoi rimait l'animosité qui existait entre eux, mais il y avait un fait qui sautait aux yeux : Vitaline ne pouvait souffrir ni la fille de chambre, ni le jardinier. De là à penser qu'elle les aura unis dans une invention de sa méchanceté...

— Sacré maudit ! C'est plein de bon sens ce que tu me dis là ; ça saute aux yeux ! Mais je n'y avais

jamais pensé. Pourquoi... Pourquoi ne pas me l'avoir dit plus vite, ma femme ?

— C'est que je ne pouvais pas. Je n'étais pas sûre, je ne pouvais pas appuyer mes impressions sur des certitudes. Et même dans le moment, tout ce que je dis demeure encore dans le domaine des probabilités puisque Vitaline, la principale actrice du drame, n'est plus. Mais si tu connaissais Madeleine comme je la connais, tu aurais certainement de la difficulté à admettre qu'une jeune fille aussi sage, aussi réservée, ait pu se compromettre de la façon que Vitaline a prétendu...

Gratien toussota, songeant : « sage et réservée... » Oui... Il faut bien l'admettre... En un éclair rétrospectif, il revivait la scène de l'été, sur la route de la vieille Capitale; le ton profondément offensé vibrait encore à son oreille : « Monsieur, vous devez me prendre pour une autre... » Il chassa ce souvenir d'un froncement de sourcils et il dit :

— Rien n'empêche, Juliette, que tu aurais dû me faire part de tes doutes sur les racontars de Vitaline avant aujourd'hui... Si j'avais pensé dans ce sens, ça m'aurait peut-être empêché d'agir un peu trop... Un peu trop brutalement... Tu as raison : j'ai eu tort d'accorder une importance exagérée à toutes ces dénonciations, qui maintenant, me font l'effet d'un véritable tissu de calomnies...

— Je l'ai toujours pensé... En tous cas, c'est évident qu'il est trop tard pour redresser ta ligne de conduite... Ce qui est fait est fait... Il ne reste plus à constater qu'à l'avenir tu y gagnerais d'être plus circonspect, de souhaiter que tout s'arrange pour le mieux et que le mariage de Madeleine soit un mariage heureux...

— Assurément... C'est ce qu'il y a de mieux à faire...

Juliette changea de ton pour s'informer :

— Gratien, as-tu téléphoné au Château pour les prévenir que nous habiterons d'ici quelques jours nos appartements afin qu'on y apporte les changements voulus ?

— Oui... J'ai téléphoné ce matin. Tout sera arrangé là-bas et prêt à nous recevoir dans quinze jours... Je confirmerai les indications par lettre aujourd'hui même.

— C'est très bien ainsi. Ce délai me donne amplement de temps pour faire faire les valises et m'assurer si tout le nécessaire a été fait ici pour l'hiver.

— C'est ça... C'est ça... Dis donc, tu n'as pas peur de trouver ça monotone à la longue, parce que à Québec, tu n'auras pas le confort que tu trouves ici ?...

— Je n'ai pas le choix, mon mari. À l'hôtel, le service qu'on donne me dispensera d'une fille de chambre attitrée au moins tant que je n'aurai pas trouvé quelqu'un à mon goût pour succéder à Madeleine. Car trouver quelqu'un sera passablement difficile, je le crains; je t'ai déjà dit que ce genre de domestique ne traîne pas les bureaux de placement. De toute façon, que je trouve ou que je ne trouve pas, j'ai besoin de changer d'air... J'ai projeté d'aller passer l'hiver en Colombie-Britannique...

— Tiens, quelle coïncidence ! J'avais justement l'intention d'aller faire un voyage d'affaires par là. Mais tu parles de passer l'hiver... Tu ne tiens donc pas à revenir par ici ?

— Sincèrement, je n'y tiens pas... Comme je

viens de te le dire, j'ai besoin de changer d'air et je redoute déjà le froid...

— Alors, comme tu voudras...

* * *

Gratien, intérieurement, s'accusait :

« Mon tort a été d'attacher trop d'importance aux racontars de cette peste de Vitaline... C'est évident que le nègre n'était pas le mauvais sujet que j'ai pensé... J'aurais mauvaise grâce à ne pas reconnaître à présent qu'il n'a vu en Juliette que la patronne... Et sa liaison avec Madeleine, ça ne résiste pas aux feux croisés de la réflexion... Ce n'est pas qu'une petite affaire, c'est une sale invention de Vitaline; maintenant je le vois bien... Les autres n'ont rien vu... Michaud se serait aperçu de quelque chose... J'aurais bien dû m'en douter... J'ai été aveuglé par la jalousie maudite... »

Et Gratien se frappait ainsi la poitrine à la dérobée.

« Avec tout ça, j'ai encore perdu du temps... Un temps que j'aurais pu utilement employer... »

Puis sa figure s'éclaira.

« Mais tout s'arrange pour le mieux maintenant... C'est à partir de demain que je me reprends... Et... »

Sa femme interrompit ces réflexions :

— Pourquoi souris-tu, Gratien ?

— Parce que.... Je souris, parce que je suis content, parce que je me suis bien reposé... Nous avons eu un bel été et ça m'a permis de faire des provisions d'air pur et de soleil; j'aurai beaucoup plus de front pour faire face à la musique maintenant... Mes af-

fares n'ont jamais marché plus rondement; je vais pouvoir me tourner du côté de la politique... Il est plus que temps d'intégrer un ordre nouveau là-dedans... Je souris, parce que je pense qu'on est à la veille d'entendre de nouveaux pleurs et de nouveaux grincements de dents...

Maintenant que la situation semblait redressée, Gratien songeait également qu'il aurait toute liberté pour rédiger la constitution de son cher parti de l'équilibre, son parti blanc.

* * *

DOUZIÈME LIVRET

Cet après-midi de fin d'octobre, le soleil était aussi fort que s'il eût été en train d'éclairer un jour du mois précédent; les rayons en brasillaient sur les feuilles qui, dans leur trajet de la cime des arbres au sol, semaient dans l'espace de brèves phosphorescences. Ce qui faisait que le panorama était délicatement décoré. Du côté roux du neuvième rang, là, où plusieurs ormes et hêtres secouaient leur tête au-dessus de la route, il y avait assez de feuilles mortes pour charger quelques tombereaux.

Une décoration végétale vint s'appliquer à la joue de Madeleine qui dans la moisson fauve, raclait ses pieds en faisant crisser ce tapis; cela elle le faisait machinalement, ne songeant point qu'elle était en passe de répéter un geste de son enfance où, de s'enfoncer ainsi dans les bancs de feuilles mortes, s'amorçait en elle un germe de volupté. Elle allait, tête basse. Il n'y avait plus de place dans sa tête que pour des réflexions amères.

Une volée d'outardes criailla très haut dans le ciel. Le hurlement persista d'un train qui sortait de Pinrêche. Madeleine rallia le côté de la route; une automobile s'en venait enveloppée d'un nuage de feuilles; c'était le médecin, qui, de son volant, eut un signe de tête à l'adresse de la jeune femme. Un grand garçon qui était un Bégin du septième rang s'incorpora au paysage par une croisée de chemin; il cria bonjour à la nouvelle petite madame. Après ce passage, Madeleine fut toute seule avec l'automne, seule

avec ses pensées moroses, seule avec un relent de suicide qui, depuis quelque temps recommençait à remonter et qui goûtait amer, aussi amer qu'une nausée matutinale... Depuis quelque temps... Depuis que l'embryon, dans son sein, de plus en plus prononçait ses ébats. Maintenant le nouvel élément qu'elle portait réclamait de l'espace vital; il reculait sans cesse les frontières de son domaine. Et quand Fabien prenait Madeleine, on eut dit que ce commencement d'homme s'objectait. Le jeune paysan n'entendait rien de ces protestations... mais Madeleine... La malheureuse Madeleine, chaque fois, côtoyait la syncope...

Fabien s'apercevait bien que sa jeune femme n'apportait pas dans les relations d'alcôve, tout l'enthousiasme désirable; mais voulant se persuader qu'une telle apathie ne saurait être que passagère, il la mettait sur le compte du changement qui venait de s'opérer dans la vie de Madeleine.

* * *

L'attendrissante horloge grand-père sonna trois coups et Madeleine entra. Madame veuve, enveloppée de la douce pénombre de la pièce principale, était assise toute pensive devant ses cartes disposées en éventail sur la table ronde. La jeune fille passa le seuil. Prince y alla de quatre abois brefs. Madame veuve se retourna.

— Bonjour ! Je t'attendais pas aujourd'hui, toi.

— Non ? Fabien est allé travailler sur sa terre, en arrière... Je me suis alors proposé de venir faire un tour... J'étais certaine de vous trouver à la maison.

— T'as ben faite. Je suis quasiment toujours icitte... Rien que le dimanche matin à l'heure de la messe... Astheure que les Pindus sont partis, ça me fait ben moins de sortages... Ça me donne la chance de faire mes patiences, toujours... Mais ça, c'est des damnées cartes... Imagine-toi un peu que ça fait cinq fois que je recommence et que j'arrive pas à réussir... Pour moi, y a un sort de jeté sur ces cartes-là. Mais y sera pas dit que le diable m'aura, ça non. Je me reprendrai à soir, mais que la lampe soye allumée. Je me reprendrai demain, après demain. Le diable va se tanner avant moi.

Madeleine se laissa tomber sur une chaise et, dans un demi sourire prononça :

— Vous l'arrangez, vous, le diable.

— Faut ben... Je suis pas pour me laisser manger la laine sur le dos; je suis pas pour me compter battue à cause que ça m'est arrivé de jouer une méchante carte... Mais changement de sujet, ma nièce, t'as ben les yeux cernés... Ça file pas ?

— Je ne suis pas malade, ma tante... On ne peut pas dire ça... Mais cette nuit, j'ai bien mal dormi... Comment vous dire cela... Il y a quelques nuits que je sens remuer... Cette nuit particulièrement, ça a tellement bougé que je n'ai pu fermer l'œil. Et ce qui m'énerve le plus, c'est que je ne sais pas au juste et que le doute me fait trop mal... Je sais que vous avez de l'expérience, ma tante et que vous pouvez m'être utile... Pensez-vous que... que cet enfant pourrait être un enfant de couleur ?

Madame Marticotte fronça les sourcils, repoussa ses cartes puis elle ajouta :

— Je suis pas le docteur. Mais je pense ben que même un docteur aurait de la misère à te dire ça pour

une affaire sûre. Ça peut être un nègre et ça peut ben pas être un nègre... Le premier enfant d'un nègre avec une blanche vient noir, la moitié du temps... À part de ça, y a toujours la question de la force des sangs... C'est ben dur à dire...

— Dans ce cas, ma tante, il est à peu près certain que mon enfant sera noir...

— À moins d'une rôdeuse de chance... ça va être un *métif-nègre*... Mais t'es aussi ben de te mettre en face de la réalité...

— Mon Dieu ! Et Fabien ?... Fabien, mon mari, qu'est-ce qu'il va penser, qu'est-ce qu'il va dire ?

Madeleine jeta sur la table ses deux avant-bras, s'enfouit la tête dedans et ses épaules commencèrent de se soulever spasmodiquement. Sa tante gronda :

— Voyons, voyons... Quoi c'est que ça va te donner de brailler de même ? C'est pas en braillant qu'on arrange ses flûtes dans la vie.

— Dans la vie, bégaya Madeleine. Il n'y a pas une femme aussi malheureuse que moi.

— C'est ça que tu penses, ma chère petite enfant ; quand on pâtit, on est porté à penser que c'est rien que nous autres même qu'on est le plus à plaindre ; mais on peut pas juger tout le monde dans le même cas. Pour moi, y a rien qu'une affaire qui vaut la peine de brailler : c'est la mort. Tant qu'on est pas mort...

Il y eut un silence que troublèrent seulement les sanglots de la jeune femme et le persistant tic-tac de l'horloge ; au bout de ce silence, madame veuve reprit :

— Regarde un petit brin de mon bord, astheure. Rachève de te désâmer à verser toutes les larmes de ton corps ; garde-toi-z-en pour quand t'en auras de besoin... Tu sais, depuis quelque chose comme trois

mois que tu m'as raconté ton histoire avec ton amoureux, faut pas t'imaginer que j'y ai pas jonglé... La grande affaire, c'est comment faire priser ça à Fabien parce que lui, y trouvera pas ça si naturel que ça... Mais, y doit pourtant y avoir moyen de moyenner pour que ça passe correct, à ses yeux à lui et aux yeux de tout le monde... La pilule est ben méchante, que je me suis dit, mais c'est toujours permis de mettre du sucre autour, pour que ça s'avale mieux... À force de jongler, je me suis trouvé un plan.

La jeune fille releva le menton et attacha sur son hôtesse un regard humide; il y eut quelque répit dans le chagrin de Madeleine; intriguée par le son optimiste qui relevait la voix de sa tante, elle la questionna avidement:

— Quoi ? Un plan ? Vous voulez dire que vous auriez trouvé une solution pour en sortir ?

— C'est ben ça. D'ailleurs, c'est rare qu'on finisse pas par sortir; y a rien qu'à regarder pour une petite ouverture... Astheure, écoute-moi ben... T'as commencé, comme je t'avais dit, par conter une menterie à Fabien... Eh ben, va falloir que tu y en contes une autre; mais un coup partie, une de plus, une de moins... À part ça, je peux te dire que ta conscience aura pas d'affaire à te maganer trop; sais-tu ben que, dans le temps que je marchais au catéchisme, m'sieur le curé parlait de menteries qui s'appelaient des mensonges joyeux; pour moi, ça rentre dans cette catégorie-là le conte que je m'en vas t'aider à conter à ton mari.

Une petite lueur malicieuse dansait dans l'œil de la vieille dame.

— Ah !... Un mensonge joyeux... Un men-

songe joyeux... Et, qu'est-ce que celui-ci peut bien être, ma tante ?

Madame veuve eut un clin d'œil.

— T'as hâte de savoir, hein ? T'est ben curieuse pareille que ta pauvre défunte mère. Ouais... Ça sera pas long que je m'en vas te le laisser assavoir... mais attends un petit brin... Si tu veux pas trop jaser, je m'en vas essayer ma patience, encore une fois ; si je la réussis, ça va me clarifier la tête ; j'aurai de besoin d'avoir toutes mes idées à moi pour le préparer correct, mon plan... Attends encore un petit brin.

★ ★ ★

Fabien Lalancette se maria et il fut profondément heureux, tout d'abord : la terre du neuvième rang, cette enclave de la forêt, cette enclave naguère inculte, où l'ancêtre Giguère avait apporté la civilisation de l'essouchement, se trouva temporairement envahie par la réjouissante chlorophylle du bonheur d'un homme. Dans les premiers temps de son mariage, Madeleine était un peu plus libre de ses mouvements et *cela* ne paraissant pas trop, il lui avait été relativement facile de mentir ; maintenant c'était une autre histoire ; maintenant le mensonge adoptait une lourdeur plus persistante, plus gênante ; maintenant *il* avait commencé de frémir en son sein ; maintenant *il* semblait sur le point de gigoter, en pleine lumière, sur la terre de Fabien Lalancette. « Ah oui — songeait-elle — si madame Juliette avait donc pu me laisser faire... » Et Madeleine ne laissait pas que d'être songeuse, inquiète, amère, souventes fois...

Fabien, décrivant un plongeon absolu en plein bonheur, ne s'aperçut point qu'il aimait une menteuse.

Lui, il avait fait, à sa femme, le don total de sa sincérité, de sa franchise; c'était éblouissant; le halo de cet astre avait une intensité telle que nulle ombre de duplicité n'y pouvait demeurer et il eut été improbable qu'un souci, dans cette clarté, s'implante et croisse. Fabien était gai d'une joie bruyante et innocente. Tant que cela durerait, la mort ou le malheur seraient tenus à distance par les fusées de son rire qui cascadaient sans motif apparent. Il rendait courtes quasi toutes les soirées; de bonne heure, il entraînait sa femme dans la pénombre de la chambre à coucher; le lit lui tendait Madeleine ainsi qu'une volupté toute neuve décuplée par son imagination. Mais bien souvent, pour remplir la pause qui s'étendait du repas du soir aux ivresses vespérales, Fabien accordait une audience passionnée au phonographe où se déroulait un disque de giges, de *reels*, de danses *callées*; le nouvel époux ouvrait l'appareil à son plein volume; la boîte à musique vibrait; le paysan en Fabien était séduit par le sabbat concerté des crincrins, des accordéons, des musiques à bouche; il était intoxiqué; le feu lui montait aux joues; ah ! être là pour se faire aller les jambes à ce rythme échevelé ! (Être là avec Madeleine !)

— Swing la baquaise dans l'coin de la boîte à bois ! — commandait le *calleur*.

Le vieux plancher de bois franc, les lambris, les mortaises, de la cave aux combles, tout, dans la maison du bonhomme Giguère, craquait, protestait d'une noblesse révérende et séculaire, sous ces bonds intempestifs, anachroniques. Et Fabien, prenant sa femme par la taille, la soulevait de terre, l'emportait dans des rondes sauvages. Madeleine alors souriait; mais le cœur n'y était pas; sa tante Élise Marticotte aurait dit qu'elle avait « la gueule grosse ».

Cependant il était fatal que le bandeau, sur l'œil de Fabien, glisserait; il glissa un petit peu; il glissa juste assez pour permettre au jeune homme de comprendre que Madeleine n'aimait pas la danse; elle estimait que ces trémoussements sauteraient toujours mieux vers le passé des habitants à ceinture fléchée et en mocassins que dans un présent où entrent, par tous les coins de l'horizon, les échos de l'opéra et de la musique classique. Un jour, il lui dit:

— Écoute donc, Mado, est-ce que ça te forcerait d'être un peu plus joyeuse ? ... Tu as la mine d'une femme qui n'est pas heureuse et moi, comme de raison, ça m'inquiète, même si je veux cacher cette inquiétude. Tu ne m'accompagnes pas souvent quand je suis de bonne humeur. Et si tu ris, c'est d'un rire jaune, d'un rire forcé. Il faut que tu me dises si c'est ma faute, s'il y a quelque chose que je fais qui ne te plaît pas. Si je savais que c'est par rapport à moi que tu ris moins, ça me serait bien naturel de faire des sacrifices, parce que je me suis juré de faire ton bonheur à n'importe quel prix. Pour commencer, Mado, tu n'as qu'un mot à dire pour que je mette la hache dans mon gramophone.

— Voyons, Fabien, ne sois pas si enfant ... Je t'assure qu'il n'est pas question que tu te livres à une telle extrémité.

— Mado, tu ne me fais pas l'effet d'une femme heureuse; tu peux dire que c'est sans importance, mais je jongle à ça depuis que j'ai l'âge d'homme: j'ai décidé de prendre toutes les mesures nécessaires pour assurer ton bonheur.

— Oui ... Tu me l'as déjà prouvé, Fabien ... Mais ne va pas te mettre martel en tête sur des apparences ... Au fond de toute l'affaire, repose une chose élé-

mentaire dont tu ne sembles pas te rendre très bien compte : c'est qu'une femme c'est plus sujet à être nerveux qu'un homme... Ce n'est pas... Enfin, je veux dire que la santé d'une femme n'est jamais aussi égale que celle de la plupart des hommes... Je n'ai pas besoin d'insister, n'est-ce pas?... Ces hauts et ces bas ont leurs répercussions sur le caractère d'une femme... Il ne faut pas m'en vouloir, si je suis comme toutes les autres femmes, Fabien.

— Je comprends tout ça et il ne me viendra jamais l'idée de t'en vouloir, ma Mado... Mais j'avais pensé que si tu étais nerveuse, ça pouvait dépendre de quelque chose qui te manque... Il y a des choses, comme ça, que toute sa vie, on a souhaité d'avoir, certaines choses qu'on a rêvées pendant notre enfance, mais qu'on n'a jamais pu posséder parce que c'étaient des articles d'un luxe superflu et que ça coûtait trop cher... Si c'est le cas, gêne-toi pas pour le dire...

— Je sais que tu es bon, Fabien... Tu me combles... Je n'ai besoin de rien... J'ai tout ce qu'il me faut... C'est toi qui n'a pas la tranquillité d'esprit qu'il faudrait... Je t'en prie, ne te fais pas une montagne avec un pur incident de tous les jours.

— Non... M'aimes-tu, Mado ?

— Si je t'aime ! Voyons, pourquoi me demandes-tu ça ?

C'était là — dans l'esprit de Fabien — une interrogation qui valait la plus fervente affirmation.

* * *

— Es-tu satisfait de ta journée aux champs, Fabien ?

— Certain... D'ailleurs, qui est-ce qui ne serait pas satisfait avec un été des sauvages qui s'attarde, à

nous faire croire que la province de Québec a changé de place avec l'Amérique du sud. Sais-tu que, dans la pièce du trécaré, on a presque fini le labour ? C'est du bel ouvrage... Ça ne te le dit pas de venir voir ça, Mado ?

— Je ne dis pas non... Nous irons demain, s'il fait beau.

— Demain ? Pourquoi ne pas profiter du beau temps qu'il fait, ce soir ?

— Bien... J'avais pensé d'aller prendre le souper chez ma tante; il y a quelque temps qu'elle nous a invités...

— Ah bon... Ça marche... Pendant que tu vas t'habiller, je vais atteler... Attends-moi; ça ne sera pas long.

* * *

Tiré par la Grise qui trotteait allégrement, le boghei roulait sans heurts sur le chemin s'enfonçant au cœur du pittoresque paysage automnal. À gauche de la route se déployait un champ que limitaient vers le ponant les contreforts d'un bosquet de multiples essences. À cette heure, le pré ne retenait plus de ruminants. La vie des insectes n'étoilait plus l'herbage. L'herbe, ayant subi la rigueur des nuits de l'automne, avait dû concéder à la bise, le jus de son vert lourd; en guise de préface au grand sommeil hibernant, toutes les sèves avaient commencé de s'engourdir. Toutefois ici, sous le soleil pâle, s'évoquait plutôt le repos réparateur que la mort triste. Le chaume terne avait son charme, le charme brumeux qui s'attache à la mélancolie.

— Il fait beau — dit Fabien — C'est une vraie bénédiction. En même temps que nous, les cultiva-

teurs, le soleil travaille à journée longue pour préparer la terre aux semences du printemps prochain.

— Oui... J'aurais certainement manqué quelque chose si je n'étais venue avec toi, par ici... Et l'allure patriarcale de la Grise nous permet de ne rien manquer du spectacle.

— C'est une des raisons qui me la font garder : elle ne va pas assez vite pour nous faire manquer des coups d'œil. Encore hier, j'ai laissé passer une belle occasion de m'acheter une Ford. Ça va un peu trop vite pour voir ce qu'on a à voir. Ça serait correct pour un tracteur. J'ai pour mon dire qu'on peut avoir besoin d'un tracteur pour fournir un meilleur rendement de travail, mais qu'on n'a pas besoin d'une automobile pour mieux se promener.

— C'est très bien raisonné... Mais tiens, regarde, Fabien, on approche de chez ma tante.

— En effet...

La route s'élevait. À mi-chemin de la côte, se projetèrent les excroissances de l'orme d'en avant où s'enroulaient des volutes de fumée; le toit rouge semblait bien plus jeune que son âge et il faisait une simple tache de bonne humeur sous le ciel maussade qu'occupait l'âcre senteur d'un incendie de feuilles mortes, un bosquet gris était à gauche de la maisonnette; à droite, un champ vague.

Les deux jeunes gens se trouvaient à quelque mille pas de chez madame Marticotte, lorsque d'un buisson, en face du chemin, une silhouette jaillit comme le diable d'une boîte à surprise. Cela franchit le fossé, s'élança sur le macadam, courut droit à la Grise, sauta à la bride de l'animal qui renâcla et se cabra. Ensuite l'individu, sans se retourner, détala sur la route. Un éclair eût vraiment embrasé toute cette

scène; cependant pour brève qu'avait été sa figuration, l'acteur inconnu s'était, pour les occupants du cabriolet, exposé en pleine lumière: c'était un nègre. Madeleine se redressa et elle eut un brusque mouvement qui faillit la précipiter en bas de la voiture; ses yeux paraissaient exorbités; sa bouche était tordue; son sein se soulevait spasmodiquement; ses mains battaient l'air devant elle pour repousser quelque fantôme; Madeleine était en proie à une grande terreur panique.

— Fabien ! Fabien ! Oh mon Dieu !

Elle soupira encore: « Fabien... » marmonna quelque chose d'indistinct. Et puis, elle glissa, évanouie, dans les bras de son mari. Or celui-ci allait-il demeurer pour assister sa femme ou bien la déposer sur la banquette pour courir châtier le sombre malfaiteur ? Son hésitation ne fut pas de longue durée. Il regarda Madeleine, la vit toute pâle et si frêle qu'il lui vint, plus fort que jamais, le désir de la protéger, il se sentit d'autant plus furieux contre celui qui était la cause immédiate de cette défaillance et il cria, le poing tendu dans la direction du fugitif :

— Mon maudit nègre, toi ! Tu peux remercier le bon Dieu que je sois pris ici ! Mais tu as beau courir, je te jure que je viendrai bien à bout de te rejoindre !

Ces exclamations s'envolèrent par-dessus la tête de l'homme dont la course ne ralentissait point. Il gagna le champ vague où les fourrés d'une ronce-raie eurent tôt fait de le dérober aux yeux enflammés du jeune Lalancette. Le noir s'accroupit, observant la route, de l'écran qu'entrelaçaient les branchages. Le boghei s'éloignait vivement dans le panorama que brouillaient les feuilles tourbillonnantes. Rassuré, l'homme attendit encore un peu; puis il se releva et,

à larges enjambées se dirigea, coupant à travers le champ, vers en arrière de chez madame Marticotte; il s'arrêta pour scruter le paysage.

La Grise piaffait dans l'ombre de l'orme. Le cabriolet était vide. Une porte étant restée entr'ouverte, le vent la rendait légèrement mobile et la faisait crier sur ses gonds. Les contours du panorama étaient brouillés par le crépuscule qui tombait rapidement. L'homme tâcha de ramener sur ses épaules le plus d'ombre possible; il frôla le mur du blanchiment; il entra dans la remise, laissa la porte grande ouverte pour avoir quelque lumière, alla ouvrir le robinet au-dessus d'une baille et se mit en devoir, à grands renforts d'eau et de savon rude, de se débarbouiller. La transfiguration du nègre s'opéra. Et, le cirage se réduisant en larmes sales, revenait à l'air la face de Norée.

— Drôle de job. J'ai ben des métiers; mais j'aurais jamais pensé que j'étais pour faire l'acteur en me déguisant en nègre de cirque. Et, pourquoi c'est faire ? Je l'ai pas ben ben compris, encore. Mais c'est pas de mes affaires après tout. Peut-être ben que ma'ame Marticotte finira par me le dire un de ces jours; peut-être ben que je finirai par comprendre de moi-même. Dans tous les cas, ça me donnerait pas grand-chose de le savoir.

Norée s'escrimait de plus belle sur son faciès. C'était du noir tenace, du noir imperméable; le métis dut frotter vigoureusement et ses traits qui venaient d'être tout noirs devinrent tout rouges.

* * *

Du pas de la porte, madame veuve avait été témoin de la comédie. Quand, les bras au ciel, elle

parvint sur le chemin, Norée détalait déjà parmi les ronciers. Elle était précédée de Prince qui y allait de bonds incoordonnés et à qui l'excitation du moment inspirait des abois frénétiques. Elle courait. Elle s'écria :

— Sainte mère du bon Dieu ! V'là Madeleine blanche comme un drap ! Fabien, voulez-vous ben me dire de quoi c'est qui se passe ?

Fabien fit arrêter la Grise. Avec mille précautions, il aida sa femme à descendre du véhicule. Madeleine semblait quelque peu revenue de son évanouissement. Le jeune homme dit :

— C'est comme vous voyez, madame ; elle est proche sans connaissance parce qu'elle a eu peur ! Si jamais je peux lui mettre la main au collet à ce maudit nègre-là !

— J'ai ben vu quelqu'un faire des sparages sous le nez de votre cheval. Mais loin comme j'étais, j'ai pas pu voir qui. C'est un nègre, que vous dites ? Le connaissez-vous ?

— Je ne l'ai jamais vu auparavant ; mais je vous garantis que je le reconnaîtrais !

Madeleine geignait doucement :

— Ça m'a dardé droit au cœur ! Je ne comprends pas encore comment il se fait que j'ai eu si peur ; après tout, ce n'était pas tellement épouvantable.

— Y a des temps comme ça dans la vie — dit madame veuve — y a des temps comme ça.

— Cesse de t'énervier Mado. C'est tout fini. Il n'y a plus de danger, maintenant. Tu vas rester un peu avec ta tante, le temps que je m'occupe de la Grise.

Sur ce, il retourna prendre la jument par la bride, l'entrava à l'ombre et lui donna un picotin. Lorsqu'il

revint, les deux femmes étaient entrées dans la maison. Il entendit la veuve :

— Faut te faire une raison. Astheure que le choc de la surprise est passé, essaye de prendre ça aisé, ma chère petite enfant. Viens, tu vas te canter un petit brin sur la divanette.

Madeleine alla s'allonger. Tournée vers le jeune homme, la veuve dit :

— On va la laisser reposer un petit bout de temps. Vous Fabien, si vous voulez, vous allez venir me donner un coup de main dans la cuisine, pour qu'on prépare de quoi de chaud.

— Correct madame, je vous suis. Toi Mado, encore une fois, inquiète-toi plus.

Fabien emboîta le pas à son hôtesse. Ils parvinrent dans la cuisine dont la vieille dame referma doucement la porte ; elle dit à mi-voix :

— Vous devez ben penser que c'est pas rien que pour me donner un coup de main que je vous ai demandé de venir quant et moi ?

— En effet... J'ai bien compris que c'était une défaite et que vous aviez quelque chose de spécial à me dire... C'est bien ça ?

— Oui... Je vas commencer par vous poser une question : **ces temps derniers**, vous vous êtes pas aperçu de rien ?

— Bien... Je ne comprends pas ce que vous voulez dire...

— Vous vous êtes pas aperçu de rien... Comme étant le mari... Voyez-vous ?

— Ah bon... Vous voulez savoir si je pense qu'il va y avoir du nouveau ?

— C'est ben ça.

— Je pense que oui... En tous cas, ce serait

du nouveau qui me surprendrait pas beaucoup... Mado a les yeux cernés. Elle saute au plafond pour un rien. On dirait qu'elle n'a plus le même caractère.

— C'est un fait que ça change le caractère, cent pour cent. Surtout pour son premier, rendu que par après, on vient qu'on prend le tour. Comme de raison, on peut pas être certain tout de suite, rien qu'en se fiant à des signes. Va falloir un examen du docteur. Mais de quoi c'est que je voulais vous dire... Vous savez que si elle est ben partie pour la famille, l'apparition du nègre peut avoir des conséquences sur le petit bébé ?

— Des conséquences ? Comment ça, des conséquences ?

— Faudrait pas tomber sur le derrière de surprise si le petit bébé allait venir au monde nègre, astheure.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Bédame ! Je le sais pas pour une affaire sûre ; mais c'est ben possible et comme je vous le dis, y aurait pas de quoi à être surpris.

— Non ! Etes-vous sérieuse ?... J'avais déjà entendu parler d'un cas semblable... Par exemple, si le petit Marcil du deuxième rang n'est pas normal, on dit que c'est parce que sa mère a été faire une visite à l'hôpital pendant qu'elle le portait... Mais je ne me suis jamais arrêté à ça... J'ai toujours pensé que c'était un adon, une peur, tout au plus !

— C'est votre erreur, Fabien — déclara la vieille et grave philosophe d'une voix assourdie — Oh, je sais ben, vous autres les jeunesses, vous avez pour votre dire que les affaires qui sortent de l'ordinaire, c'est des histoires de ma grand-mère ; si tout un chacun avait pensé de même, l'Évangile se serait pas faite... Moi, des faits arrivés dans le genre que je vous parle,

j'en ai vus et vous pouvez me croire, parce que j'ai l'expérience de mon bord.

Elle éleva son regard sur le mur, en arrière du poêle, là où pendait un crucifix.

— C'est vrai qu'avoir un petit nègre, ça serait loin d'être drôle... Mais quoi voulez-vous... La Providence a ses vues.

— Madame Marticotte, je ne suis pas le gars à fermer l'oreille à la voix de l'expérience. Pourtant j'ai de la misère à croire que, si Madeleine est réellement enceinte, elle peut...

— Certain... Elle peut avoir un petit nègre... On sait bien que c'est pas comique d'être obligé de vous mettre au courant... Mais j'ai pensé que ça serait mieux de même... Un homme averti en vaut deux.

Les yeux baissés, Fabien dit lentement:

— Alors... Puisque c'est comme ça...

— Ça peut être comme ça — rectifia vivement madame veuve — Je pense que personne, à l'heure qu'il est, pourrait dire pour certain de quelle manière que le bon Dieu est pour le créer. Frappez-vous pas avant le temps. Si je vous parle c'est pour pas que vous soyez surpris au cas que ça arriverait. Mais une supposition qu'il vienne pas de la bonne couleur, il me semble que la charité va vous commander de l'élever en bon petit chrétien pareil, pas vrai ?

— Bien sûr, madame Marticotte... Bien sûr.

Quelques instants plus tard, en catimini, elle confiait à sa nièce:

— Tu sais le plan que je t'ai parlé ?... Il est après prendre extra... À partir d'astheure, tu peux dormir sur tes deux oreilles, ma chère petite enfant...

Au printemps de l'année suivante, la Saumonée, venant de se libérer de ses glaces, en glissait à la Chaudière les derniers cristaux qui fondaient à vue d'œil dans les grandes eaux maîtresses lorsque Madeleine devint mère.

Le bébé fut baptisé Jules.

C'était un poupon noir.

★ ★ ★

DERNIER LIVRET

Madeleine avait entretenu la pensée que son âme profiterait d'une paix relative lorsque son corps aurait mis au jour le fruit de sa faute. Mais, bien vite, elle dut se rendre à l'évidence : il n'y aurait pas de trêve. Après la naissance de Jules, elle se sentit, avec une plus haute fréquence, harcelée d'inquiétude ; ce qui s'expliquait facilement : la Preuve, qui jusque là, s'était tenue enrobée dans les voiles de son giron, éclatait maintenant ; Madeleine, après l'avoir senti bouger en elle, pourrait la voir, désormais ; tout le monde, de même pourrait la voir ; et Fabien... quand bien même sa tante lui aurait assuré qu'il était aveugle... la Preuve sautait tellement aux yeux... Et madame Juliette, qui l'avait tenue en si grande estime qu'elle avait risqué sa vie pour la sauver, qu'est-ce qu'elle allait penser de Madeleine Chaloute maintenant que la Preuve était substantielle ? Et, les prêtres ? ... Les visages familiers qui lui avaient souri tout le temps qu'elle avait été bonne, allaient grimacer en l'envisageant ; la société, la religion, Fabien, tout et tous allaient donc se liguer pour l'accabler maintenant qu'il n'y avait plus de doute à entretenir, maintenant que la Preuve était venue.

Elle se troublait ainsi à imaginer la résonnance des alertes qui s'élèveraient en ces milieux ; de plus, il y avait les représentations que lui faisait sa propre conscience : « Je n'ai pas le droit d'être la cause première de la souffrance de Fabien... Une femme mariée devant Dieu n'a pas le droit de faire souffrir ».

frir l'homme qui lui a été confié... J'ai bu du bonheur comme il faut et maintenant que me voici rendue à confronter le résultat de mon ivresse, je n'ai pas le droit d'en faire partager la responsabilité à un innocent... Faudrait que je me délie, pour donner à Fabien la chance de refaire sa vie... Une chance ? Est-ce qu'on peut appeler ça une chance ? Faudrait que j'avoue tout ; mais se remettrait-il d'un coup semblable ?... Alors ?... Alors, continuer à mentir ?... Mais c'est plus difficile, maintenant, avec ce petit-là...»

Et Madeleine était encore plus tourmentée qu'auparavant, car le remords avait pris figure.

* * *

Madame veuve dit à Fabien :

— C'est pas correct de vous faire tant de mauvais sang à propos de sa nervosité. C'est les suites de sa maladie qui lui font prendre les nerfs, sûr et certain. Cette sorte de maladie-là, ça peut devenir sérieux ; on rit pas avec ; les femmes qui passent pas à travers, on les chante pas sur les toits, mais...

— Selon vous, Mado serait en danger ? — s'alarmait-il.

— Ben non, ben non... Je parle pour parler... Mais ma nièce, c'est pas bâti fort comme une femme d'habitant...

— Il y a longtemps que j'ai compris ça, madame Marticotte. Et je vous jure que je ne lui ai jamais demandé quelque chose au-dessus de ses forces ; je ne l'ai pas maganée... Non... Mais un jour je lui ai demandé pourquoi elle ne m'aimait pas comme une femme est supposée d'aimer son mari ; elle m'a répondu évasivement. Et d'après moi, c'est justement

là qu'est le bobo : si elle m'avait aimé comme je l'aime, je suis d'avis que ça l'aurait aidée à mieux passer à travers... Ecoutez, madame Marticotte... C'est vous qui avez élevé Madeleine; c'est vous qui lui avez servi de mère; sans doute, elle n'a pas été sans vous confier des petits morceaux de son âme... Maintenant soyez franche... Dites-moi... À votre connaissance, est-ce qu'il serait arrivé quelque chose chez les Pindus ?... Quelque chose à Mado ?... Dites ?

Légèrement incliné vers son interlocutrice, il attachait sur elle des yeux scrutateurs, des yeux remplis d'un sérieux pathétique. Toutefois le magnétisme de cette émotion ne la troubla point et ce fut d'une voix égale qu'elle poursuivit.

— Je vois ben de quoi c'est que vous avez dans l'idée. C'est compréhensible. Mais non, mais non Fabien, faut pas vous en faire de ce côté-là; je le pense pas et je l'aurais su, certain. Soyez sans crainte: y est rien arrivé à Madeleine.

— Je sais — continua-t-il en hochant la tête — que ça n'arrange rien d'empoisonner son existence avec des doutes... Mais je viens de vous le dire: Mado ne m'a jamais aimé comme elle aurait été supposée de m'aimer et ça me fait mal.

Madame veuve répéta avec force:

— Voyons, voyons... Faites-vous en pas de même... Quand je vous dis qu'y est rien arrivé.

Le torchon sentait le brûlé. Madame veuve comprenait plusieurs choses: le fameux plan qu'elle avait élaboré pour expliquer l'apparition d'un bébé noir, se résumait, aux yeux du jeune cultivateur, à une étrange coïncidence; cela s'effritait, cela pouvait s'effondrer d'un jour à l'autre; Fabien Lalancette n'était pas si crédule et il semblait bien ne pas avoir totalement

digéré la petite menterie qu'elle avait voulu lui faire avaler ; il ne faut jamais spéculer outre mesure sur la crédulité d'autrui.

Et pourtant... Et pourtant, il ne fallait pas qu'il apprenne... Il fallait, à tout prix, l'empêcher d'apprendre... Mais comment ? Il était difficile, maintenant, de conserver au mensonge une face plausible. Le mensonge, après avoir été grain tout simple et de semence toute facile, avait rapidement germé, grandi avec le résultat que cette plante au développement inattendu étendait une ombre menaçante ; que faire pour entraver sa croissance ?... Dans son désarroi, madame veuve se rendit à l'église de Sainte-Exupérance, adresser une supplique au saint-esprit illuminateur.

L'Esprit inspira à madame veuve de faire une neuvaine ; une neuvaine afin de demander à l'arbitre des destinées de venir, au plus coupant, chercher l'enfant Jules. « C'est une ben bonne inspiration — de réfléchir madame veuve — mais ça sera ben la première fois que je demanderai au bon Dieu pour faire mourir quelqu'un. »

C'était bien ce qu'il y avait de mieux. L'enfant Jules n'était à tout prendre, pas encore quelqu'un ; il le deviendrait, par exemple. C'est précisément lorsqu'il aurait dépassé l'âge de raison, qu'il serait exposé aux humiliations. S'il vivait, l'ignominie qui était épinglée avec ses langes grandirait en même temps que lui. De plus, sa mort solutionnerait le problème épineux que dresserait Gratien Pindus lorsqu'il reviendrait en haut de Sainte-Exupérance ; il comprendrait — en voyant le fils naturel de Gélos — qu'on s'était joué de lui et donnerait libre cours à une colère qui ne pourrait que projeter des éclats désastreux sur le

jeune couple. Donc, que le bébé meure pour que vive le ménage !

En outre madame Marticotte savait que la place d'un bébé nègre était en Afrique... Certainement pas dans la province de Québec... En Afrique ou bien au ciel...

Avec cette foi robuste dont il est dit qu'elle transporte les montagnes, madame veuve commença une neuvaine à la vierge Marie.

* * *

Fabien ne se serait jamais douté que la petite Madeleine de ses rêves lui apporterait quelque souffrance. Il avait vieilli ces derniers temps plus qu'il n'eût été séant ; il n'avait plus envie de rire, plus envie de danser. Il avait prévu que son mariage serait un enchantement perpétuel et voici que cela se révélait un maléfice. La vie, surtout depuis les couches, la vie le précipitait d'amertume en amertume. Et comme Fabien n'avait encore jamais souffert, comme jusque là il n'avait été atteint que par les caresses d'une existence ensoleillée, maintenant que l'enveloppait la nuée de l'épreuve, il était abattu, atterré. Il s'était rendu compte, lors de son mariage, de la tristesse de Madeleine ; mais il s'était dit que la vie commune aurait tôt fait d'y apporter un antidote salubre ; il se faisait fort d'effacer, sur l'âme de l'aimée, ces zébrures de mélancolie ; cependant elle n'avait pas été efficace, l'opposition qu'il avait faite ; sa femme paraissait encore plus morose ; un nouvel aspect se dessinait aux yeux de Fabien : il aurait juré que Madeleine ne voulait plus de lui, qu'elle avait dégoût de lui...

Il est digne de faire figurer au tableau des exceptions l'homme qui réussit à porter sa douleur lui-même.

Cela se porte mal. Il n'y a presque pas de prise. L'aventure de la vie exige, pour la mener à bien, que l'homme se soit entraîné, se soit aguerri, ait fait un stage dans le creuset de la douleur, pour se mieux mouler, pour être mieux trempé. L'homme, lorsqu'il en est à ses premiers essais, peut demander à son prochain de prendre un bout de sa douleur et ce soulagement lui permettra de redresser le front. Mais qu'il reste seul et farouche, cela sera trop lourd et cela l'écrasera... Fabien souffrait... Il irait voir le curé pour qu'il l'aidât à porter le faix de sa triste aventure.

Ces gens-là sont forts. Ils en ont vu de toutes les couleurs. Ils n'ont certes pas, pour la plupart, passé entre l'enclume et le marteau, mais les Pères de l'Église leur ont dressé une haute échelle des comportements humains dans la douleur, de cette douleur que Dieu a vouée à l'homme afin de le distinguer de la brute.

* * *

Sur le chemin du presbytère, Fabien passa devant la porte du médecin; il entra.

— Docteur, je suis venu vous voir au sujet de ma femme... Elle ne renforcit pas vite... Et puis, ça ne semble pas qu'elle ait fait un succès de son enfantement... S'il y a quelque chose, le petit est plus jaune maintenant que lorsqu'il est né.

— Ah !... C'est sans doute, un cas de maladie hémolytique... Mon cher, il faut absolument que tu permettes à ta femme de se reposer. Et quand je parle de repos, je ne veux pas dire faire un petit somme dans l'après-midi. J'entends un repos absolu. Ta femme est une enfant très délicate que la maternité a durement secouée. Il ne faudrait pas que tu lui laisses

trop mettre la main à la pâte... Y a-t-il quelqu'un auprès d'elle ?

— Non, pas à l'heure qu'il est, docteur. Je pense bien que sa tante, madame Marticotte ne refuserait pas de venir donner un coup de main, si je lui demandais.

— C'est ça, demande-lui donc... Et, au cas où elle serait empêchée d'y aller, je te conseillerais fortement d'engager quelqu'un.

— Comme ça... C'est grave, docteur ?

— Bien... C'est sérieux. Et si on n'a rien négligé, si on a bien pris ses précautions et que la situation s'aggrave davantage, on aura rien à se reprocher de part et d'autre, tu me comprends, n'est-ce pas ? Maintenant passons à l'enfant...

Et il entretint son interlocuteur de l'anomalie sanguine dont il se pouvait fort bien que le bébé fût la victime... C'était un cas exceptionnel, si, toutefois il s'agissait bien de cela... (Mais l'homme de l'art n'entrevoyait pas d'autre hypothèse.)

— Je ferai de mon mieux, sois assuré... Ne t'inquiète pas trop... J'irai demain matin, voir ta femme et ton enfant.

— Ne t'en fais pas trop — répétait-il en reconduisant son visiteur.

Ce dernier toutefois, ne laissait pas que d'être inquiet. Il ne chercha pas à définir ce que c'était que la maladie hémolytique mais il s'était aperçu, par exemple, que le praticien avait changé de figure lorsqu'il lui avait demandé si c'était grave. C'était sérieux. En dépit de toutes ses précautions, il se pouvait donc que lui, Fabien, ait mal usé de Madeleine ! Il allait tout mettre en œuvre pour remédier à son inconséquence. Il verrait, ce soir même, madame Mar-

ticotte. Et, en admettant qu'il ne fût pas possible à la vieille dame de se déplacer, il descendrait au village, chercher quelqu'un... S'il n'y avait personne de disponible à Sainte-Exupérance, il irait à la place voisine... Ça pressait et ça s'imposait... Mais voici que le doute... Le doute impitoyable venait renverser son attendrissement...

Tout d'un coup que le docteur se serait trompé?... Depuis quand était-il infailible? Il pouvait être bon pour les pneumonies, les crises cardiaques ou les accouchements, mais qui prouvait qu'il ne s'égarerait pas dans les méandres d'un cas de psychiatrie? Il n'avait eu la moindre allusion à l'âme de Madeleine... C'était très important, l'âme de Madeleine... En touchant l'âme on arriverait peut-être plus sûrement à guérir le corps...

Fabien pressait le pas vers le presbytère.

★ ★ ★

— Monsieur le curé, je ne vous dérangerai pas bien longtemps... C'est par rapport à ma femme... Ma femme qui souffre et qui me fait souffrir... Juste avant de venir ici, j'ai vu le docteur... Il m'a parlé comme aurait parlé n'importe quel médecin qui traiterait une maladie du corps, mais il ne m'a pas touché un mot du moral et d'après moi, je peux me tromper, mais c'est par là, qu'il faudrait commencer par passer la sonde... Et j'ai pensé que c'est vous qui aviez les meilleurs remèdes et que vous pourriez peut-être m'en passer.

L'ecclésiastique pencha la tête, posa son index sur sa tempe et adopta la mine solennelle et inspirée qu'on lui voyait dans la pénombre du confessionnal.

— Oui, oui, oui... Ça fait un bout de temps que je ne l'ai vue à l'église, ta femme... Est-ce qu'elle est si malade que ça ?

— Bien... le docteur ne m'a pas caché que c'était sérieux, monsieur le curé... Puis... C'est pas d'hier qu'elle perd des forces... La messe aurait été bien trop longue pour elle... Elle aurait eu le temps de perdre connaissance plusieurs fois...

— Je comprends... Je comprends... Et le petit Jules, lui ?

— Oh le petit... Comme je le disais au docteur, tout à l'heure : il est de plus en plus jaune.

— Curieux... Tout à fait curieux... Et qu'est-ce qu'il en dit, le docteur ?

— Il a parlé d'incompatibilité sanguine.

— Ah, pauvre vieux... Ta femme et toi, vous n'êtes pas du même type sanguin. Il faudra bien faire attention à l'avenir. Avec ça, Madeleine a toujours été frêle. Sa tante Marticotte ne t'a pas dit qu'il y a eu de la tuberculose dans la famille Chaloute et que la mère de Madeleine est morte précisément des suites d'une couche ?

— Je ne savais pas ça, non.

— Maintenant tu n'ignores pas que la tuberculose s'installe toujours dans des terrains tout préparés et la faiblesse actuelle de ta femme est en train d'ouvrir la porte à la tuberculose. Je ne suis pas médecin, mais je puis te dire que pour éviter que ça tourne mal, il ne faudrait pas que tu exiges de Madeleine des efforts que tu serais en droit d'exiger d'une autre femme.

Le prêtre tenait à Fabien des propos d'un même calibre que les précédents de madame Marticotte et du médecin ; mais cete fois-ci, cela provenait de l'Arbitre indiscutable, du saint Homme et il n'avait plus rai-

son d'y apporter quelque doute, d'y prêter quelque interprétation fausse. Le jeune homme buvait les paroles du curé.

— C'est vrai que Madeleine vient d'un milieu de cultivateurs mais la vie l'en a éloignée. Pendant les plus belles années de sa jeunesse elle a côtoyé le luxe. Et puis, avec toi, elle est retournée à l'atmosphère du début. Elle s'est arrêtée de respirer des parfums coûteux pour sentir la rude odeur de la terre. Elle a abandonné de traire les vaches, ce à quoi elle semblait destinée tout d'abord, pour repasser de fines dentelles et finalement revenir aux durs travaux des champs. La réinstallation ne peut se faire du jour au lendemain, mon Fabien. Il faut du temps à Madeleine avant qu'elle s'acclimate de nouveau. Il ne faut rien précipiter. Tu saisis bien ce que je veux dire ?

— Oui monsieur le curé.

— Tu devras prendre ton mal courageusement. En ne précipitant rien, tu développeras le côté qui fait les saints et qui est la sainte vertu de patience. On sait bien que ce n'est pas toujours facile d'être patient. Mais pour s'aider, il y a la prière. La prière, c'est un tonique. Prie et tu seras surpris de ta force. Tu es venu pour savoir un bon remède à donner à ta femme, eh bien, je ne vois pas de meilleur médicament que la prière... De mon côté, je vais prier pour toi... Va en paix maintenant...

Cet homme de Dieu savait bien le langage qu'il fallait parler à cet homme de la terre. Il savait que tant que persisterait la misère, il y aurait des chrétiens pour prier et pour croire. L'épreuve est la meilleure sandale pour gravir le sentier qui monte. Le malheur, c'est comme la pluie ; on la décrie, mais rien n'empêche qu'elle clarifie, qu'elle purifie. Semblables aux anciens,

les contemporains croiront toujours mieux en Jupiter en l'entendant tonner.

Fabien prit congé du curé pour entrer à l'église qui se trouvait à la sortie du presbytère. Il y faisait tiède et sombre; ce sont bien là les deux atmosphères les plus propices à l'éclosion des examens de conscience. Les paroles du prêtre avaient pratiqué une onction salutare; le meilleur homme en Fabien ressortait, oint à neuf. Et maintenant, ici, à côté du bénitier, les mauvaises pensées et le démon ne pouvaient s'endurer avec les tendances de son nouvel état d'âme.

La flamme de son amour pouvait monter plus droite et plus pure maintenant que la lampe en était alimentée par l'huile du malheur de Madeleine.

★ ★ ★

La vierge Marie ne mit pas trop à l'épreuve la patience de madame Marticotte; la neuvaine n'était entamée que de six jours lorsque la suppliante fût exaucée.

Les dévots auraient dit qu'on n'invoque jamais en vain la reine du ciel.

Les savants auraient prononcé que cela demeurerait dans l'orbe de la logique: le sang du père n'appartenant pas à la même catégorie que celui de la mère, l'enfant Jules devait absolument payer le tribut capital.

Les superstitieux auraient été de l'avis que c'était la guigne, encore, qui harcelait Gilles Gélos, jusque dans ses derniers retranchements, jusque dans ce mince souffle, ultime effleurement du passage terrestre de Gilles Gélos; la guigne s'était enlevée par-dessus la palissade de la vie et elle était retombée en zone morne,

désespérée; c'était ici le côté de la mort et il n'y avait plus rien qui se levait à l'horizon gris; rien, sauf le souvenir.

Et, le souvenir, c'était Madeleine qui en était dépositaire exclusive.

Madame veuve dit:

— C'est ben mieux, sous tous les rapports, qu'il soye défuntisé... C'est une permission du bon Dieu...

C'était bien mieux que le petit enfant noir ne fût plus pour regarder Madeleine avec les yeux que lui avait donnés son père. C'était bien mieux que le poupon ne montât plus, flamme irrésistible, communiquer des ardeurs au foyer du souvenir, ce souvenir dont elle se trouvait être dépositaire exclusive. C'était bien mieux pour repartir du bon pied, pour « recommencer en neuf » selon madame veuve qui prononçait *neu*.

Madeleine devait convenir que c'était un mal pour un bien: Fabien aurait fatalement été amené, si la Preuve avait continué de respirer à côté de sa vie, à toucher du doigt l'évidence. La fable de tante Élise pas plus que la théorie de cette maladie hémolytique du nouveau-né n'auraient sans doute pas résisté longtemps, si l'enfant Jules eut vécu pour étayer les doutes du jeune homme, pour les affermir. Et c'était sûr qu'il ne pousserait point l'humanité jusqu'à admettre philosophiquement qu'il avait épousé une femme avec un passé. La révélation porterait une droite foudroyante à l'esprit possessif de Fabien. Madeleine savait qu'il la voulait dans le présent, comme il l'avait voulue dans le passé: toute pure. Il supporterait mal la pensée qu'elle avait lui au zénith de la vie d'un autre. Madeleine imaginait ce qu'il allait devenir, quelle épave il deviendrait, ne voyant plus la possibilité de croire au phare qui éclairerait tout son

avenir. Malheureux nautonier destiné aux récifs ! Il vendrait sa terre ; ce serait une fin, une mort, le bout de l'amour. Point d'autre femme pour Fabien ; le parapluie illusoire du divorce n'a pas été inventé pour les intempéries du Québec.

Fabien vendrait sa terre. Il irait, à la ville, dégringoler de buvette en buvette. Viendrait un temps où il n'aurait plus d'argent pour boire et n'osant pas en demander à son père, il *bummerait*, il deviendrait le *tramp* qui coupe les ailes à toute dignité, le quêteux qui passe de porte en porte demander des sous pour l'amour du bon Dieu, afin d'aller prendre un coup à la taverne des hommes. Et encore, ce n'était là qu'une des images de la déchéance où il serait tombé en supposant que la vérité sur Madeleine lui ait sauté au cœur. Et, cet aboutissement, il y avait tout lieu de croire qu'il se serait produit, si le petit avait vécu. Fabien Lalancette, après avoir été sûr de lui, sûr de ses pas, avancerait en titubant, en hésitant, en jetant à la vie des regards torves, s'il advenait que la masse du destin le frappât au front !

Madeleine songeait en frissonnant que dans ce cas, c'est elle qui aurait, au malheur, désigné sa victime... Mais voici que tout s'arrangeait de première classe avec la mort de l'enfant. « Tu recommenceras en neu. » C'était prophétique. Cela prenait l'allure d'une ligne de vie nouvelle.

★ ★ ★

En mai, la ronde du cycle de l'azote s'accélérait. Armée de ces menues sensitives que sont les pousses neuves et tendres, la nature entreprenait un test de l'aventure du temps. Et, cette odeur qui imprègne

toutes les pores de l'âme, les grands parfumeurs ne sont pas encore parvenus à l'analyser, à en fabriquer une reproduction textuelle. Cela, peut-être, est dû au fait que le motif demeurant d'une simplicité diaphane, subtile, éthérée, le marché s'en limiterait aux seuls hypersensibles, aux seuls intellectuels; peut-être aussi que c'est exactement le contraire: c'est trop compliqué et il demeure que l'homme n'a jamais pu entrer dans cette usine secrète pour distiller une essence dont, de toutes façons, la fabrication serait trop onéreuse. Quoi qu'il en soit, que l'entreprise ne promette pas suffisamment ou qu'elle ne s'éclaire pas assez à la lumière humaine, le secret de la nature reste inviolé.

Les oiseaux montaient la gamme; ils roulaient ces mêmes notes indéfinissables qui vibrent dans la voix de l'homme en face du temps de l'amour; la lune qu'ils étaient en train de traverser allait leur faire connaître un transport miraculeux, les élevant plus et mieux que ne le faisaient leurs ailes. Les arbres et les herbes faisaient peau-neuve et cette mue paraissait vert tendre, vert nouveau.

Fabien parti en visite chez son père, Madeleine se trouvait seule dans l'après-midi. Elle était assise dans la cuisine et le tic tac de la pendule martelait cette solitude et cette pause. Une mouche bourdonnait à la fenêtre. Le robinet pianotait à gouttes lentes et monocordes. Madeleine s'ennuyait mais ne s'endormait pas. Elle se leva et sortit.

Sur le seuil de la porte d'arrière, elle se tint immobile, incertaine, ne sachant point tout d'abord quel but donner à sa promenade. C'est alors qu'elle perçut un petit air qui se distinguait des chants des oiseaux sauvages ou de basse-cour. Un petit air qui charmait inmanquablement Madeleine; elle interdisait l'accès

de son oreille aux autres mélodies pour accueillir celle-là. Provenant du bout de la terre du neuvième rang, des cristaux s'entrechoquaient et cela produisait une musiquette transparente. C'était la Saumonée, qui à moins d'un arpent, susurrail ainsi. Madeleine quitta l'ombre de sa maison.

La Saumonée avait bel et bien oublié d'être tragique; elle babillait d'une façon adorable, lutinant et taquinant les roches chauves, crânes d'antiques philosophes compacts. La petite madame Lalancette s'immobilisa sur la berge au soleil. Elle regarda la rivière et elle l'écouta.

Bien jolie à regarder, bien douce à écouter, la rivière ! Encore ne fallait-il la contempler qu'avec ses yeux corporels et ne l'entendre qu'à l'aide de son ouïe matérielle. Le tort était bien de faire de la psychanalyse sur le compte de la simple et naturelle Saumonée, de songer que son cours — matérialiste après tout — fût susceptible de se creuser un lit en quelque vallon spirituel. Et la vie était semblable à la rivière, à l'amour aussi qui est une inhérence de la vie. La rivière et la vie, on tenait absolument à les faire couler sur une pente tragique, hérissée de complications. C'était normal à la Saumonée de se glisser vers son destin de la Chaudière. En passant, elle servirait tout au plus de providence irrigatoire; mais au lieu de se limiter à cette raison d'être primordiale, on lui inventait toutes sortes d'influences. Or le voyage de l'homme vers la mort, pourquoi voulait-il donc qu'il fût plus accidenté ? Car c'est paradoxal, mais c'est un fait : il le veut; d'ailleurs c'est sa volonté qui fait toute la différence. Il se plaît à vouloir des courbes et des aspérités. La vie, à l'origine, n'est-elle pas un chemin tout droit ? N'est-ce pas l'homme qui le fait crochir ? N'est-ce pas

lui, cantonnier maladroit, qui emploie ses ressources à susciter des oppositions, des obstacles, dont les plus prononcés sont les crimes ?

Les crimes... Ce ne sont pas les événements qui déterminent les crimes ; c'est l'homme qui les perpète, l'homme avec les idées qu'il se fait, les verdicts qu'il prononce, les jugements qu'il porte, les tangentes dont il complique le tracé de son existence.

Il est préférable de demeurer en la sphère de simplicité où Dieu a voulu que l'on naisse. Quand on ne cherche pas à s'évader de son milieu, quand on ne s'arrange pas pour couper les cheveux en quatre, c'est alors qu'on a la paix.

En face du raisonnement qu'emportait la Saumonée, Madeleine comprenait. Elle comprenait qu'elle n'avait pas été criminelle parce qu'elle avait abandonné un peu de sa jeunesse à Gilles, non, en ce faisant, elle avait tout au plus concédé à la vie une parcelle du motif de sa destinée ; il y avait eu crime à partir du moment où elle avait eu dessein de se refuser, de ne pas se rendre à l'appel de la vie ; là, où elle avait voulu se donner à ces flots glauques qu'elle avait imaginés comme roulant une promesse d'oubli, alors qu'ils ne transportaient tout uniquement que de l'oxygène et de l'hydrogène. Son crime avait été d'avoir voulu mourir, non pas d'avoir aimé...

Elle en était à ce point, quand un éclat de voix interrompit sa méditation et la fit se retourner.

— Mado !

Fabien dévalait le sentier qui descend à la berge.

— J'arrive à l'improviste, comme tu vois. Je n'ai pas été chez nous. Il n'y avait pas cinq minutes que j'étais sur la route quand j'ai rencontré le docteur qui m'a dit que papa était allé à Québec ce matin et qu'il

ne devait revenir que dans la soirée. Ensuite on a jasé un petit bout de temps et j'ai décidé de revenir sur mes pas. Parce que je voudrais voir mes deux vieux ensemble, je voudrais les rassurer; ils ont été tellement accablés, ces derniers temps, à cause de nous, tu comprends ? Et... et ce serait fin si tu filais pour venir avec moi... Qu'est-ce que tu en dis ?

Elle répondit avec une grande douceur dont la vibration émanait de l'âme même de cette douce Madeleine qui était le jalon principal sur la route du rêve de Fabien; une douceur qui lui lança une bourrade au cœur; il avait craint de jamais la percevoir et voici pourtant que cette douceur refluit et qu'elle revenait chanter pour lui.

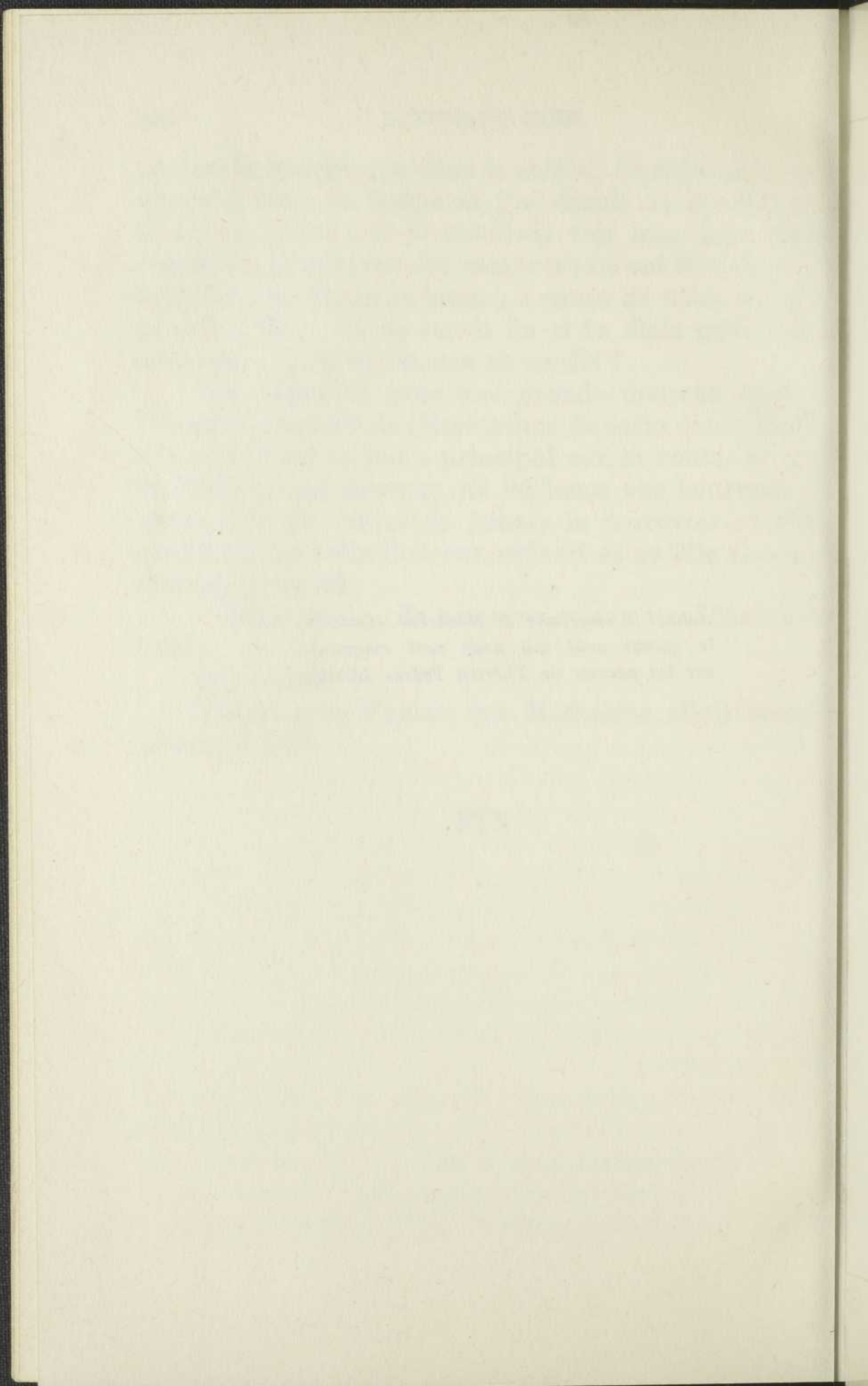
— Mais oui... Je me sens mieux... J'irai avec toi...

Elle sourit.

C'était avec Fabien que Madeleine allait recommencer à neuf.

FIN

*Achevé d'imprimer à Montréal (Canada)
le quinze août mil neuf cent cinquante,
sur les presses de Thérien Frères Limitée.*



CHANTECLER

HONORÉ DE BALZAC

LE CURÉ DE VILLAGE *	1.50
LE MÉDECIN DE CAMPAGNE *	1.50

★

ROGER DUHAMEL

LES MORALISTES FRANÇAIS	1.50
-------------------------	------

★

MADELEINE B. ELLIS

ST-DENYS-GARNEAU — ART ET RÉALISME	4.00
------------------------------------	------

★

ROBERT CHARBONNEAU

LES DÉSIRS ET LES JOURS	1.25
-------------------------	------

★

JEAN BRUCHÉSI

ÉVOCATIONS	1.25
------------	------

★

LOUIS BOURGOIN

HISTOIRE DES SCIENCES

Tome I	1.50
--------	------

Tomes II et III	chacun 1.35
-----------------	-------------

★

R.P. A. BLANCHETTE, O.M.I.

MA RELIGION QUE J'IGNORE	1.50
--------------------------	------

★

ANDRÉ BRUGEL

LA RÉSURRECTION DES CORPS	1.25
---------------------------	------

★

R. DION-LÉVESQUE

SOLITUDES	4.00
-----------	------

* Avec introduction et notes du Chan. A. Sideleau